

# Beautiful SACRIFICE



« Quelle plus belle  
preuve d'amour  
que le sacrifice ? »



JAMIE McGUIRE

JAMIE  
McGUIRE

# Beautiful Sacrifice

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Agnès Girard*



Jamie McGUIRE

# Beautiful Sacrifice

Collection : Fantôme  
Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Agnès Girard

© Jamie McGuire, 2015  
Pour la traduction française :  
Éditions J'ai lu, 2017  
Dépôt légal : janvier 2017

ISBN numérique : 9782290124178  
ISBN du pdf web : 9782290124192

Le livre a été imprimé sous les références :  
ISBN : 99782290126110

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

**Présentation de l'éditeur :**

Falyn Fairchild n'a besoin de personne. La preuve : pour préserver son indépendance, la fille du futur gouverneur du Colorado a préféré quitter la maison familiale, abandonner ses études et travailler comme serveuse au Bucksaw Café. Le jour où Taylor Maddox pousse la porte de l'établissement, Falyn sait très bien à qui elle a affaire. Il a beau être magnifique et célibataire, hors de question d'être son énième conquête !

Pour Taylor, une fille désintéressée représente le défi ultime. Et contre toute attente, il se trouve que Falyn excelle au bras de fer...

Couverture : Studio de création J'ai lu

d'après © Reilika Landen / Arcangel Images

**Biographie de l'auteur :**

Diplômée en radiographie, Jamie McGuire vit dans l'Oklahoma avec son mari et ses trois enfants. D'abord autoédité, son premier roman Beautiful Disaster est rapidement devenu un best-seller mondial, lauréat du prix BookExpo America 2012 dans la catégorie Meilleure romance. Depuis, on lui doit également Walking Disaster, Beautiful Wedding, Beautiful Oblivion, Beautiful Redemption et Red Hill, disponibles aux Éditions J'ai lu.

*Titre original :*

BEAUTIFUL SACRIFICE

© Jamie McGuire, 2015

*Pour la traduction française :*

Éditions J'ai lu, 2017

*Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu*

BEAUTIFUL DISASTER  
*N<sup>O</sup> 11552*

WALKING DISASTER  
*N<sup>O</sup> 11572*

BEAUTIFUL WEDDING  
*N<sup>O</sup> 11583*

BEAUTIFUL OBLIVION

BEAUTIFUL REDEMPTION

MME MADDOX  
*(Numérique)*

RED HILL

MONSTERS  
*(Numérique)*

*À mes ambassadrices européennes :  
Jasmin Häner, Katerina Fojtu et Nina Moore.*

La petite salle était bondée. Le niveau sonore m'évoquait le rugissement d'un incendie – des graves et des aigus, un grondement sourd, continu, qui montait en intensité comme on s'en approchait. Je bossais depuis cinq ans comme serveuse au *Bucksaw Café* pour Chuck et Phaedra Niles, et côtoyer autant de gens impatients, affamés, jour après jour, me donnait parfois envie de mettre le feu à cet endroit. Ce n'était pas la clientèle du déjeuner qui me faisait changer d'avis et revenir, mais le bourdonnement confortable des conversations, la chaleur de la cuisine, et le doux sentiment de liberté que me procurait le fait d'avoir coupé bien des ponts.

— Falyn, bordel ! lança Chuck en essayant de ne pas transpirer au-dessus de la soupe.

D'une main, il remua la cuillère dans la marmite qui bouillonnait devant lui. Je lui jetai un torchon propre.

— C'est quoi, cette chaleur ? se plaignit-il. On est dans le Colorado, merde. Je suis venu m'installer ici parce que je suis gros. Les gros n'aiment pas avoir chaud.

— Alors peut-être que tu devrais travailler ailleurs que devant un fourneau, répondis-je avec un sourire ironique.

Le plateau me sembla lourd lorsque je le soulevai, mais pas autant qu'à mes débuts. Aujourd'hui, chargé de six assiettes bien garnies, il ne me faisait plus peur. Je reculai, poussai les portes battantes d'un coup de derrière.

— T'es virée ! aboya Chuck en épongeant son crâne chauve avec le torchon en coton qu'il lança ensuite sur le plan de travail.

— Non, c'est moi qui démissionne !

— T'es pas drôle !

Il se pencha en arrière pour s'éloigner un peu de la chaleur.

Pivotant en direction de la salle, je m'arrêtai brièvement et embrassai du regard les vingt-deux tables et douze tabourets de bar occupés par des gens de toutes sortes. Employés de bureau, familles, touristes, habitants du quartier. Selon Phaedra, il y avait même une auteure de best-seller à la table treize, en compagnie de son assistante. Je me redressai,

pour compenser le poids de mon plateau, et remerciai d'un clin d'œil Kirby qui déplaçait la table d'appoint pour me faciliter la tâche.

Je posai une première assiette devant Don, l'un de mes clients réguliers, et le plus généreux pour ce qui était des pourboires. Il remonta ses épaisses lunettes sur son nez et se cala sur sa chaise en retirant le chapeau de feutre – sa marque distinctive. Sa veste en toile était un peu usée, tout comme la chemise et la cravate qu'il portait tous les jours. Quand il n'y avait pas trop de monde, je l'écoutais me parler de Jésus et de sa femme, qui lui manquait tant.

La longue queue de cheval brune de Kirby se balançait tandis qu'elle débarrassait une table près de la vitrine. Un bac de plastique gris chargé de couverts et d'assiettes sales calé contre la hanche, elle me rendit mon clin d'œil en se dirigeant vers la cuisine, où elle resta juste le temps de confier sa vaisselle sale à Hector. Quelques instants plus tard, elle reprenait sa place d'hôtesse d'accueil à l'entrée du restaurant. Un sourire avenant se dessina sur ses lèvres d'un beau rose naturel, tandis qu'un léger courant d'air s'engouffrait par la porte vitrée, que maintenait ouverte une des nombreuses géodes collectionnées par Chuck au fil des ans.

Pendant que je servais Don, Kirby accueillit un groupe de quatre hommes.

— Vous allez arriver à couper votre viande, Don ? demandai-je.

Don n'avait jamais besoin de menu. Il commandait toujours la même chose – salade maison noyée dans de la sauce ranch, pickles frits, steak bleu, et une part du cheesecake chocolat-caramel de Phaedra – et insistait pour qu'on lui serve tout en même temps.

Il glissa sa cravate entre deux boutons de sa chemise et, de ses mains fines qui tremblaient beaucoup, coupa un morceau de son steak. Puis il leva les yeux vers moi et confirma d'un hochement de tête.

Tandis qu'il remerciait le Seigneur pour cette nourriture, j'allai chercher le pichet de thé glacé sur le comptoir et revins le servir, en laissant couler beaucoup de glace dans son verre.

Don but une gorgée et laissa échapper un soupir de contentement.

— Mmmh, Faly, le thé glacé de Phaedra, c'est vraiment quelque chose...

Sous son menton, la peau était flasque. Ses mains et son visage étaient constellés de taches de vieillesse. Il avait perdu du poids depuis le décès de Mary Ann.

Je souris doucement.

— Je sais. Je reviens vous voir dans un moment.

— Vous êtes la meilleure ! lança-t-il dans mon dos.

Kirby installa le groupe d'hommes à ma dernière table libre. Sur les quatre, trois étaient barbouillés de noir, trempés de sueur, et affichaient le relâchement de ceux qui terminent une rude journée de labeur, satisfaits mais épuisés. Celui qui était propre semblait leur avoir



emboîté le pas au sortir de la douche, les cheveux encore mouillés lui tombant devant les yeux.

Seuls les touristes les suivirent du regard. Les gens du coin savaient exactement qui ils étaient et la raison de leur présence ici. Leurs rangers poussiéreux et les trois casques de chantier bleus posés sur leurs genoux, sur lesquels on pouvait voir l’emblème du Ministère de l’Agriculture, permettaient de le deviner assez facilement : il s’agissait d’une équipe de sapeurs forestiers d’élite, sans doute la division Alpine d’Estes Park.

Les incendies de forêt étaient particulièrement nombreux cette saison, et le service des Eaux et Forêts avait visiblement déployé toutes les équipes disponibles, y compris celles, pourtant lointaines, du Wyoming et du Dakota du Sud. Depuis déjà plusieurs semaines, la ville de Colorado Springs était prise dans la brume. La fumée des incendies qui ravageaient le nord de l’État avait transformé le soleil en boule de feu rougeoyante. On ne voyait plus les étoiles depuis au moins un mois.

— Bonjour, messieurs, dis-je poliment. Que désirez-vous boire ?

— Vous avez de sacrément beaux cheveux, commenta l’un d’eux.

Je baissai la tête en haussant un sourcil.

— Arrête ton char, et commande, Zeke. Si ça se trouve, il va falloir qu’on y retourne très vite, dit l’un de ses collègues.

— Putain, Taylor, calmos ! dit Zeke, avant de s’adresser à moi : Apportez-lui de quoi manger, parce que quand il a faim, il est de mauvais poil.

— Ça devrait être possible, répondis-je, déjà agacée par cette nouvelle tablée.

Le dénommé Taylor me regarda et, l’espace d’un instant, je fus captivée par deux yeux noisette qui dégageaient une vraie chaleur, presque familière. Puis il cilla, et retourna à l’étude du menu.

En général assez mignons, la plupart du temps charmants, et toujours bien bâtis, les sapeurs forestiers qui faisaient une halte dans notre ville étaient des gars avec qui l’on gardait ses distances. Aucune fille respectable ne se serait laissé prendre à fréquenter un de ces jeunes hommes fascinants, courageux et bronzés, et ce pour deux raisons : ils n’étaient que de passage, et ils s’en allaient en vous laissant enceinte ou le cœur brisé. J’avais été témoin de ce scénario des dizaines de fois, avec les sapeurs, mais aussi avec les pilotes de canadair. Pour ces jeunes gens, que mon père appelait des vagabonds, Colorado Springs était un vivier de jeunes filles assez en manque pour tomber amoureuses d’un homme dont elles savaient qu’il s’en irait.

Je n’appartenais pas à cette catégorie, même si, selon mes parents, j’étais la traînée la plus cultivée de la ville.

— On commence par les boissons ? suggérai-je d’un ton aussi agréable que possible, pensant avant tout au pourboire généreux que ces types laissaient en général.

— Qu’est-ce que tu veux, Trex ? demanda Zeke à celui qui était propre.

Trex me fixa d'un regard inexpressif, entre deux boucles mouillées.

— Juste de l'eau.

Zeke reposa le menu.

— Moi aussi.

Taylor me regarda. Le blanc de ses yeux semblait fluorescent dans son visage maculé de suie. Le brun chaud de ses iris était le même que celui de ses cheveux presque rasés. Son regard était doux, mais ses avant-bras couverts de tatouages suggéraient une existence riche en événements.

— Vous avez du thé glacé ? demanda-t-il.

— Oui. Fait maison. Un thé glacé, alors ?

Il hocha la tête et se tourna vers celui qui était assis en face de lui.

— Qu'est-ce que tu prends, Dalton ?

Dalton fit la moue.

— Ils n'ont pas de Coca Cherry, dit-il avant de lever la tête vers moi. Pourquoi est-ce qu'on ne trouve du Coca Cherry nulle part dans le Colorado, bon sang ?

Taylor croisa les bras sur la table, les muscles de ses avant-bras roulèrent sous sa peau tatouée.

— J'ai fini par m'y faire. Y a pas vraiment d'autre solution.

— Je peux vous en préparer un, proposai-je.

Dalton jeta son menu sur la table.

— Non, c'est pas pareil, grommela-t-il. Je vais prendre juste de l'eau.

Je repris les menus et me penchai vers Dalton.

— Vous avez raison, ce n'est pas pareil. Le mien est meilleur.

En m'éloignant, je les entendis rigoler comme des gamins.

— Waouh, dit l'un d'entre eux.

Sur le chemin du bar, je m'arrêtai près de Don.

— Tout va bien ?

— Oui, dit-il en mâchant son steak.

Il avait presque terminé. Toutes les autres assiettes étaient vides, en dehors de celle du cheesecake.

Je tapotai son épaule amaigrie, et gagnai le bar. Après avoir rempli deux verres d'eau et un de thé glacé, je préparai le Coca Cherry de Dalton.

Phaedra sortit de la cuisine et fronça les sourcils en apercevant une famille, près de l'accueil, qui attendait d'être installée.

— Y a pas une table de libre ? demanda-t-elle en s'essuyant les mains dans le torchon qui lui servait de tablier.

Phaedra était née et avait grandi à Colorado Springs. Chuck et elle s'étaient rencontrés à un concert. Elle était dans sa période hippie, lui essayait d'en devenir un. Ils avaient

participé à des rassemblements pour la paix, manifesté contre la guerre, et aujourd'hui, ils possédaient l'un des cafés-restaurants les plus populaires du centre-ville. L'application Urbanspoon avait élu le *Bucksaw Café* numéro un pour le déjeuner, mais si Phaedra voyait des clients attendre, elle le prenait comme un affront personnel.

— On ne peut pas afficher complet et garantir zéro attente, dis-je en mélangeant le sirop de cerise maison au Coca.

Les longs cheveux poivre et sel de Phaedra étaient noués en un chignon un peu maigrichon, et sa peau cuivrée ridée tirait ses yeux vers le bas. C'était une femme menue, frêle, mais capable de se transformer très rapidement en lionne si on la mettait en colère. Elle prêchait la paix et les petits oiseaux, mais ne laissait absolument rien passer. À personne.

— On ne sera pas complets longtemps si on fait attendre, dit-elle en baissant les yeux, avant de se précipiter vers l'entrée pour s'excuser auprès de la famille et l'assurer qu'une table serait bientôt libre.

La vingt venait justement de régler l'addition. Phaedra courut vers les clients qui se levaient, les remercia, et débarrassa, nettoyant rapidement la table. Puis elle fit signe à Kirby qu'elle pouvait installer la famille.

Je mis les verres sur un plateau et me dirigeai vers mon équipe de sapeurs. Ils étaient encore plongés dans le menu, et intérieurement, je grommelai.

— Je peux prendre la commande, ou il vous faut encore une minute ? demandai-je en posant les verres sur la table.

— J'avais dit de l'eau, râla Dalton en prenant son Coca Cherry avec une grimace.

— Essayez quand même. Si vous n'aimez pas, je vous apporterai de l'eau.

Il but une gorgée, puis une autre. Et ses yeux s'ouvrirent grand.

— Elle disait vrai, Taylor. C'est meilleur que l'original.

Taylor me regarda.

— Je vais en prendre un aussi, alors.

— Très bien. Et pour le déjeuner ?

— Panini à la dinde et au piment pour tout le monde.

— Tous les quatre ? m'étonnai-je.

— Tous les quatre, confirma Taylor en me rendant les menus plastifiés.

— Parfait. Je reviens avec votre Coca Cherry.

En chemin, je m'assurai que tout allait bien aux autres tables. Dans la salle comble, les voix résonnaient contre la vitrine et revenaient droit vers le bar où je préparais la boisson. Kirby contourna le comptoir, ses chaussures crissaient sur le sol carrelé orange et blanc. Phaedra aimait la variété – portraits rigolos, objets vintage, panneaux aux couleurs passées. La déco était très éclectique, comme elle.

— De rien, dit Kirby en remettant sa chemise dans sa jupe.

— Pour la table d'appoint ? Je t'ai déjà dit merci.

— Je parlais des quatre pompiers super sexy que j'ai installés dans ta section.

Kirby avait à peine dix-neuf ans, ses joues affichaient encore la rondeur de l'enfance. Elle sortait avec Gunnar Mott depuis son entrée au lycée et prenait un malin plaisir à essayer de me caser avec tous les hommes à peu près potables et pas au chômage qui passaient la porte du restaurant.

— Non, dis-je simplement. Ils ne m'intéressent pas, alors arrête, avec tes manies d'entremetteuse. Et ce sont des sapeurs forestiers, pas des pompiers.

— Y a une différence ?

— Oui, énorme. Pour commencer, ils ne combattent que les incendies de forêts. Ils crapahutent pendant des kilomètres avec des sacs à dos énormes et un tas d'équipement destiné à arrêter ou retarder l'incendie. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Ils vont partout où il y a le feu ; ils scient les arbres tombés et creusent des fossés pare-feu.

Kirby me regardait fixement, impressionnée.

— Je t'interdis de leur dire quoi que ce soit, dis-je. Je ne plaisante pas.

— Pourquoi ? Ils sont super mignons tous les quatre. Ça te laisse pas mal de chances, quand même.

— Parce que tu es nulle à ce petit jeu. Tu te fiches de savoir s'ils sont mon genre ou pas. En fait, tu me branches avec des mecs pour pouvoir sortir avec eux par procuration. Rappelle-toi la dernière fois. J'ai été coincée avec ce touriste mielleux pendant toute une soirée.

— Il était tellement sexy, dit-elle, songeuse, visiblement happée par ses fantasmes.

— Il était ennuyeux à mourir. Il ne parlait que de lui, de sa salle de gym, et... encore de lui.

Kirby ignore mes réticences.

— Tu as vingt-quatre ans. Je ne vois pas ce qu'il y a de mal à endurer une heure et demie de conversation insipide si c'est pour avoir droit à trois heures de sexe génial ensuite.

— Houla. Houla. On arrête tout de suite, dis-je, imaginant malgré moi une conversation coquine dans laquelle reviendraient les mots « protéines » et « abdos-fessiers ».

Je fis la grimace et secouai la tête en posant le verre de Taylor sur un plateau.

— Falyn ! Pour toi ! lança Chuck depuis la cuisine.

Je me retournai. Sur le passe-plat ouvert entre le bar et la cuisine se trouvaient des assiettes, que je chargeai sur mon plateau. L'auteure et son assistante remarquèrent à peine que je posais devant elles une salade bœuf-feta et un sandwich club au poulet.

— Tout va bien ? demandai-je.

En pleine conversation, l'auteure fit oui de la tête, reprenant à peine son souffle. Je portai le dernier Coca à l'équipe de sapeurs forestiers, mais au moment où je m'éloignais,

Taylor m'attrapa par le poignet. Je le fusillai du regard par-dessus mon épaule.

Il fit la grimace devant ma réaction.

— Une paille ? demanda-t-il en me lâchant. S'il vous plaît ?

Lentement, j'en sortis une de la poche de mon tablier et la lui tendis. Puis je fis le tour des autres tables.

Don termina son cheesecake et laissa un billet de vingt sur la table, comme d'habitude. L'auteure en laissa deux. L'équipe de sapeurs arrondit l'addition au dollar supérieur.

— Connards, marmonnai-je.

Le reste de l'après-midi passa sans permettre une seule pause, mais c'était assez courant depuis que le *Bucksaw Café* apparaissait sur le plan des restaurants à ne pas manquer. Au fil des heures, je servis d'autres pompiers, d'autres sapeurs forestiers, et tous laissèrent de bons pourboires, comme, d'ailleurs, le reste de mes clients. J'en voulus d'autant plus à Taylor, Zeke, Dalton et Trex.

*Cinquante et un cents. J'aurais dû leur courir après et leur balancer à la figure.*

Dehors, les lampadaires s'allumèrent, éclairant ceux qui se rendaient au bar country-western, une centaine de mètres plus loin. De jeunes femmes, à peine vingt ans en moyenne, marchaient en groupes à petits pas – jupes très courtes, très étroites et talons très hauts –, profitant de cette soirée d'été, même si ici, le mois d'août n'avait pas l'exclusivité des tenues légères. La plupart des habitants de la ville sortaient en tee-shirt dès que le mercure dépassait les 5 °C.

Je retournai la pancarte accrochée à la porte, pour que le mot *Fermé* apparaisse côté rue, mais fis un bond en arrière lorsqu'un visage apparut derrière la vitre. C'était Taylor, de l'équipe de sapeurs forestiers radins en pourboire, et avant même de pouvoir y réfléchir, j'affichai une expression méprisante.

Taylor leva les mains en signe d'excuses et j'entendis sa voix étouffée.

— Je sais, je suis désolé. Je voulais laisser plus, mais on a été appelés sur le terrain, et ça m'est sorti de la tête. Je savais bien qu'aller manger en ville quand on est d'astreinte était une mauvaise idée, mais franchement, la bouffe de l'hôtel, j'en pouvais plus...

Sans les multiples couches de suie et de poussière, il était presque méconnaissable. En tenue normale, j'aurais presque pu le trouver séduisant.

— C'est pas grave, dis-je en tournant les talons pour regagner la cuisine.

Taylor cogna à la vitre.

— Hé ! Madame !

Très lentement, je me retournai et penchai la tête sur le côté.

— *Madame ?*

J'avais quasiment craché ce mot.

Taylor baissa les bras, fourra ses mains dans ses poches.

— Ouvrez juste la porte, que je puisse vous laisser un pourboire. J'ai des remords.

— J'espère bien !

Je lui tournai une nouvelle fois le dos, pour me trouver face à Phaedra, Chuck et Kirby, très amusés par la situation.

— Besoin d'aide ? me lança Chuck.

Je levai les yeux au ciel, et revins à Taylor.

— J'apprécie le geste, mais on est fermés.

— Alors je doublerai la mise la prochaine fois.

— Si vous le dites..., lâchai-je sur le ton de celle qui n'y croit pas une seconde.

— Peut-être que je... heu... pourrais vous inviter à dîner ? Histoire de faire d'une pierre deux coups ?

Je haussai un sourcil. Taylor regarda d'un côté, puis de l'autre. Les passants ralentissaient à sa hauteur, pour tenter de voir de quoi il retournait.

— Non, merci.

Il eut un petit rire.

— Vous réagissez comme si j'étais un connard de haut vol, là. Je veux dire... C'est peut-être un peu le cas, mais vous... vous êtes un peu... déroutante.

— Ah bon ? Donc c'est ma faute si vous n'avez pas laissé de pourboire ? demandai-je en posant une main sur ma poitrine.

— Ben... D'une certaine manière...

Je le fusillai du regard.

— Vous n'êtes peut-être pas un connard, mais vous êtes un sacré casse-couilles.

Lentement, un large sourire apparut sur les lèvres de Taylor, et cette fois, il posa les deux mains à plat sur la vitre de la porte.

— Cette fois, c'est sûr, vous devez dîner avec moi.

— Foutez-moi le camp.

— Falyn ! siffla Phaedra. C'est quoi ce langage, enfin !

D'un geste, j'éteignis l'éclairage extérieur, laissant Taylor dans le noir. La serpillière et le seau jaune que j'avais rempli d'eau chaude savonneuse avant d'être interrompue attendaient toujours.

Phaedra fit claquer sa langue dans ma direction, puis prit ma place derrière la porte, ferma à clé et laissa tomber cette dernière dans la poche de son tablier. Chuck disparut dans la cuisine pendant que Kirby et moi nettoyions la salle.

— Tu vas le regretter, dit Kirby en passant la serpillière sous la table six.

— Ça m'étonnerait.

Je pris un chewing-gum dans ma poche et le mis dans ma bouche. Kirby eut l'air navré. Mais je n'aurais su dire si c'était pour moi, ou simplement parce qu'elle en avait marre de discuter.

Par le biais de mes chers écouteurs, la voix du chanteur de Hinder se fraya un passage depuis mon portable jusqu'au creux de mes oreilles pendant que je nettoyais le sol carrelé. Le manche du balai laissait en général une écharde dans ma main chaque soir, mais je préférais cela à des leçons de piano obligatoire, trois fois par semaine. Je préférais cela à devoir faire un compte rendu systématique de mes allées et venues, à moins de risquer d'être punie en public, et surtout, surtout, je préférais cela à des études de médecine.

Je ne supportais ni d'être malade, ni la compagnie de gens malades. Je détestais les fluides corporels et la physiologie dans tous ses aspects. Les seules personnes qui soutenaient l'idée que je fasse médecine étaient mes connards de parents.

Dans la pause de deux secondes qui suivait la fin de « The Life », j'entendis qu'on frappait à la vitrine qui longeait toute la salle du *Bucksaw Café*. Je me redressai et me figeai, avant de tirer sur le fil de mes écouteurs pour les déloger.

Le Dr William Fairchild, ancien maire de Colorado Springs, se tenait sur le trottoir et continuait de toquer alors que je le regardais.

— Oh, merde. Merde, Falyn... murmura Kirby.

— J'ai vu. Je les ai vus, dis-je en posant les yeux sur la petite femme blonde qui disparaissait presque derrière la stature imposante du médecin.

Phaedra se dirigea immédiatement vers la porte, sortit la clé, ouvrit. Mais ne fit pas entrer les deux personnes qui attendaient sur le trottoir.

— Bonsoir, docteur Fairchild. Nous ne vous attendions pas.

Il la salua, retirant son chapeau de cow-boy, et voulut entrer.

— Il faut juste que je parle à Falyn.

Phaedra lui barra le passage en posant sa main sur l'encadrement de la porte.

— Je suis désolée, William. Comme je vous le disais, nous ne vous attendions pas.

William cligna les yeux, puis se tourna vers sa femme.

— Falyn, dit-elle en se hissant sur la pointe des pieds pour voir par-dessus l'épaule de son mari.

Elle portait une robe fourreau grise très élégante, et des escarpins assortis. À en juger par sa tenue, et par le costume-cravate de son mari, je devinai qu'ils étaient en ville pour dîner avec des amis.

Elle fit un pas de côté pour me faire face.

— Tu as un peu de temps pour parler ?

— Non.

Je fis une grosse bulle avec mon chewing-gum, et la laissai éclater.

Les portes de la cuisine s'ouvrirent, et Chuck apparut, les mains et les avant-bras dégoulinants, couverts de mousse.

— Bonsoir, docteur Fairchild. Bonsoir, Blaire.

Cette dernière sembla trouver cela insultant.

— Je suis *aussi* le Dr Fairchild, dit-elle d'un ton qu'elle avait voulu détendu, mais sans succès.

— Ne le prenez pas mal, dit Chuck. Mais vous ne pouvez pas venir ici sans prévenir. Je crois que vous savez pourquoi. Pourquoi ne pas passer un coup de fil, la prochaine fois ? Ce serait plus facile pour tout le monde.

Le regard de Blaire se posa sur Chuck. Comme si elle imprimait son visage dans sa mémoire en prévoyant la façon dont elle allait lui faire payer cet affront.

— Il y a un jeune homme, dehors. Est-ce que c'est toi qu'il attend ? demanda William.

Je lâchai mon balai, écartai Phaedra puis mes parents, et vis Taylor, debout, mains dans les poches de son jean, adossé au coin de l'immeuble, juste après la vitrine.

— Vous êtes encore là ? lançai-je.

Taylor se redressa et ouvrit la bouche.

— C'est l'un de ces routards qui travaillent quand ça leur chante à l'entretien anti-incendies ?

Le rouge, sur les joues de William, et le brillant dans ses yeux me procurèrent une satisfaction que seul le mépris aurait pu égaler.

Taylor fit quelques pas dans notre direction, complètement indifférent à la colère de William.

— Votre père, je présume ?

Je mâchai un peu plus bruyamment, agacée par ces présentations. Blaire détourna le regard, prenant un air dégoûté.

— Vraiment, Falyn, on dirait une vache en train de ruminer.

La seule réponse qui me vint consista en une autre bulle, que je fis claquer contre mon palais.

Taylor tendit la main, sûr de lui.

— Taylor Maddox. Routard au service du gouvernement des États-Unis. Spécialité feux de forêts.

Il redressa le menton, pensant probablement que cela impressionnerait le connard prétentieux qui lui faisait face.

Mais William était trop hors de lui pour ça.

— Un vagabond. Et moi qui pensais que tu ne pouvais pas tomber plus bas. Bon dieu, Falyn...

Taylor remit sa main dans la poche de son jean, serrant les dents, se retenant visiblement de dire le fond de sa pensée.

— Bill, murmura Blaire en regardant autour d'eux, redoutant des oreilles indiscrètes. Ce n'est ni le moment, ni l'endroit.

— Et je préfère le terme *saisonnier*, dit Taylor. J'appartiens à la brigade des sapeurs forestiers d'Alpine, basée à Estes Park.



Je vis ses épaules musclées se contracter tandis qu'il serrait un peu plus les poings dans ses poches. Et j'eus le sentiment que c'était pour les empêcher d'entrer en contact avec la mâchoire de William.

Le mouvement de Taylor attira l'attention de mon père sur ses bras.

— Brigade des sapeurs forestiers, hein ? Et gribouilleur à ses heures perdues, à ce que je vois.

Taylor eut un petit rire, baissa les yeux sur son bras droit.

— Mon frère est tatoueur professionnel.

— Tu ne fréquentes quand même pas ce bon à rien, j'espère ?

Comme d'habitude, mon père exigeait une réponse plus qu'il ne posait une question.

Taylor me regarda, et je souris.

— On s'aime, dis-je en le rejoignant pour l'embrasser à la commissure des lèvres. Je finis à 20 heures demain. Tu passeras me chercher ?

Taylor eut l'air aussi médusé que mon père. Mais il parvint à sourire, et m'enlaça pour m'attirer contre lui.

— Tout ce que tu voudras, bébé.

William ricana, mais Blaire posa doucement une main sur son torse pour lui dire d'arrêter.

— Falyn, il faut qu'on parle, dit-elle en enregistrant mentalement chaque tatouage sur les avant-bras de Taylor, et chaque déchirure sur son jean.

— C'est ce qu'on vient de faire, dis-je, me sentant sûre de moi contre lui. Si j'ai quelque chose à ajouter, je vous appellerai.

— Cela fait des mois que nous ne nous sommes pas vus. Il faut absolument qu'on parle.

— Pourquoi ? Rien n'a changé.

Le regard de Blaire glissa sur moi, sur ma tenue, puis remonta vers mon visage.

— Beaucoup de choses ont changé. Regarde ton accoutrement.

Taylor s'écarta de moi, me dévisagea à son tour, puis secoua la tête pour manifester son désaccord.

Blaire soupira.

— Nous t'avons laissé du temps, et tout le loisir de trouver une solution de ton côté, mais ça suffit. Tu dois revenir à la maison.

— Et bien sûr, tout cela n'a rien à voir avec sa campagne électorale ? demandai-je en désignant mon père d'un mouvement de menton.

Il bomba le torse, indigné. Cette façon d'oser faire celui qui se sent insulté faillit me faire exploser. Je grimaçai.

— Allez-vous-en. Tous les deux. Immédiatement.

William, raide, fit un pas en avant. Taylor se tendit, prêt à me défendre si nécessaire. Chuck avait déjà tenu tête à mes parents, mais avec Taylor, c'était différent. Il me

connaissait à peine, et il se plaçait en protecteur, fixant mon père d'un regard dur, le mettant au défi d'avancer. Je ne m'étais pas sentie à ce point en sécurité depuis longtemps.

— Bonne nuit, les doc', lança Phaedra avec son accent du Sud un peu traînant.

Taylor me prit la main et m'entraîna à l'intérieur. Phaedra referma la porte au nez de mon père et verrouilla sous les yeux de Blaire. Quand Phaedra se retourna, mes parents reprirent leur chemin.

Chuck croisa les bras et fixa Taylor, qui baissa les yeux sur moi, malgré mon mètre quatre-vingts.

— Tu as fait ça juste pour emmerder tes parents ?

Je lissai mon tablier avant de répondre.

— Ouais.

— Tu veux quand même que je passe te prendre à 20 heures, demanda Taylor. Ou c'était juste pour la galerie ?

Je jetai un coup d'œil en direction de Kirby, qui semblait ravie du tour que prenait la situation.

— Ça ne sera pas nécessaire.

— Allez, dit Taylor en me décochant un sourire lumineux, creusant une fossette sur sa joue gauche. J'ai joué le jeu. Le moins que tu puisses faire, c'est me laisser t'inviter à dîner.

Je soufflai sur ma frange pour dégager mes yeux, défis mon tablier.

— Très bien, dis-je en me dirigeant vers l'escalier.

— Est-ce qu'elle vient de dire oui ? demanda Taylor.

Chuck rigola.

— Je te conseille de ne pas demander ton reste, là. Ça fait un bout de temps qu'elle n'a pas accepté une invitation.

Je grimpai en courant les marches qui menaient au petit appartement que j'occupais au-dessus du restaurant, et entendis le verrou de la porte cliqueter après le départ de Taylor. Par la fenêtre, je le vis monter dans son pick-up.

Un long soupir entrouvrit mes lèvres. Il était trop mignon, et trop charmeur, et c'était un sapeur forestier. J'entrais déjà dans les statistiques nationales des fugeuses, il n'était pas question que je passe dans celle des filles à sapeurs. Un dîner, ce n'était pas si terrible, et il avait raison, je lui devais bien cela. Il m'avait aidée à mettre mes parents hors d'eux.

Mais pour ce qui était de prendre le large, j'avais de l'entraînement. Un dîner, et on n'en parlerait plus.

Je passai les doigts sous l'eau fraîche qui coulait du pommeau de la douche. La tuyauterie produisait une musique un peu triste qui résonnait et vibrait entre les cloisons pas très épaisses de mon petit appart vieillot, juste au-dessus du restau. L'eau chaude mettait toujours un temps incroyable à arriver.

La moquette était usée, une odeur de graisse et d'humidité régnait partout si je n'allumais pas une bougie, mais pour deux cents dollars par mois, c'était mon chez-moi. À côté des loyers pratiqués dans cette ville, cet appart était donné.

Les murs étaient encore décorés de quelques panneaux publicitaires, vestiges de la collection hétéroclite ayant appartenu à Phaedra. J'avais quitté la maison de mes parents sans rien d'autre que les vêtements que je portais et mon sac à main Vuitton. Même si j'avais voulu emporter certaines affaires, mon père me l'aurait interdit.

Si le Dr William Fairchild était craint à l'hôpital et sous son propre toit, ce n'était point parce qu'il était grossier ou irascible – ce qui était pourtant le cas. William était un cardiologue de renom dans l'État du Colorado, et surtout, c'était le mari du Dr Blaire Fairchild, l'un des meilleurs chirurgiens cardiothoraciques d'Amérique du Nord, ma mère, et accessoirement la reine des connasses pour certaines des infirmières qui travaillaient avec elle.

Mes parents avaient été faits l'un pour l'autre. La seule personne qui avait toujours fait tache, dans notre famille, c'était moi. Je n'avais pas cessé de les décevoir. En première, au lycée, j'avais rencontré ma meilleure amie, mon réconfort secret, la promesse d'un bon moment sans stress – la bière bon marché. Plus mes parents étaient devenus célèbres et obsédés par leur carrière, plus j'avais soigné ma solitude et ma honte à coups de cannettes. Sans qu'ils remarquent quoi que ce soit.

L'eau commençait à chauffer, et me ramena au présent.

— Ah ben quand même, lâchai-je.

Ma braguette se défit facilement, les boutons étaient usés, et étirés. Comme je m'apprêtais à ôter mon jean, je me rendis compte qu'avec toutes les histoires qui me

tournaient dans la tête, j'avais oublié une étape importante de ma routine du soir. Lâchant un juron, je courus jusqu'au placard de ma chambre, me baissai et en sortis une boîte à chaussures – taille 42. Je la portai jusqu'à la cuisine et la posai à côté de mon tablier, sur le Formica imitation granit gris et rose.

Une petite liasse de billets de vingt, et quelques coupures plus petites dépassaient de la poche du tablier que j'avais déjà soigneusement plié. Dans la boîte, à la place d'une paire d'Adidas, il y avait plus de cinq années de lettres, des photos et du liquide. J'y déposai la moitié de mes pourboires du jour et retournai la cacher au fond de mon placard.

De retour dans la cuisine, je glissai le reste de l'argent dans un portefeuille noir acheté dans un bazar peu après avoir vendu mon Vuitton sur Internet. Cent onze dollars. J'aurais le reste de mon loyer à la fin de mon service le lendemain soir. Cette pensée en tête, je souris et jetai le portefeuille sur le comptoir, avant de regagner la salle de bains.

Mon tee-shirt collait à ma peau à cause de la transpiration. Je le retirai, ôtai mes Converse blanches en bout de course, et m'extirpai de mon jean skinny, tirant pour lui faire passer mes chevilles avant de le jeter dans le coin réservé au linge sale.

J'aimais l'imposant tas qui s'y trouvait, car jamais une chose pareille n'aurait existé dans ma vie d'avant. Avec du personnel à ne plus savoir qu'en faire – il y avait Vanda la gouvernante, plus Cicely, Maria et Ann, les trois bonnes – du linge sale qui traîne en fin de journée aurait forcément signifié le renvoi de quelqu'un. Mon lit était fait dès l'instant où je le quittais, et si je mettais un vêtement au sale, je le retrouvais lavé, repassé et à sa place dans mon placard dès le lendemain.

Ma culotte tomba sur le sol, j'envoyai valser mes chaussettes humides d'un coup de pied, et me glissai sous la douche. Il arrivait que l'eau passe du glacé au brûlant sans prévenir, pour retrouver une température normale ensuite, mais je m'en fichais.

Ma poubelle débordait, j'avais une semaine de retard de lessive et l'évier était plein de vaisselle sale. Et j'irais me coucher sans le moindre remords. Il n'y avait personne ici pour me crier dessus, pour critiquer le désordre, le pan de chemise dépassant de mon jean ou mes cheveux en bataille. Ici, je n'étais pas obligée d'être parfaite. Je n'étais plus obligée de l'être nulle part. Tout ce que j'avais à faire, c'était exister, respirer pour personne d'autre que moi.

Le papier peint jaune de la salle de bains se décollait à cause de la vapeur, la peinture du salon était écaillée et sale, et dans un coin de ma chambre, au plafond, une auréole d'humidité s'étalait un peu plus chaque année. La moquette était aplatie, les meubles plus vieux que moi, mais ces affaires étaient les miennes, aucun souvenir n'y était attaché, aucune obligation non plus.

La graisse et la sueur enfin nettoyées, je sortis et m'enveloppai dans une grande serviette jaune. Brossage de dents, lait hydratant, chemise de nuit. Je regardai exactement six minutes d'infos, juste assez longtemps pour attraper la météo, puis me glissai dans mon

grand lit pour feuilleter un magazine fonceusement sans intérêt avant de m'endormir. Ma routine du soir était bouclée.

Le service du petit déjeuner commencerait moins de dix heures plus tard au *Bucksaw Café*. Ma journée serait la même, comme toutes les autres excepté le dimanche et, parfois, le samedi, quand Phaedra insistait pour que je fasse autre chose. Mais le soir, ce serait un peu différent, il faudrait que je survive à un dîner avec le glandu des forêts, que je l'écoute me raconter à quel point les haches et les tatouages étaient des trucs cool, et que je me conduise en petite pétasse insupportable pour qu'il reste à distance jusqu'à son retour à Estes Park.

Quelqu'un toqua à ma porte, et je sursautai. Dressée sur un coude, je regardai autour de moi, comme si cela allait m'aider à mieux entendre.

— Falyn ! dit Kirby. Gunnar va être en retard ! Laisse-moi entrer !

Je quittai en grognant le confort de mon lit, traversai le salon jusqu'à la porte. À peine avais-je défait le verrou que Kirby entra, encore en tenue de service, un gobelet de soda à moitié plein à la main.

— Tu crois que c'est possible de tout aimer chez quelqu'un, et de tout détester à la fois ? demanda-t-elle en claquant la porte, manquant de me heurter la tête.

Elle tira sur la paille qui dépassait de son gobelet, et s'appuya contre ce qu'il y avait de plus près, le côté de mon frigo.

— C'est la deuxième fois qu'il est en retard cette semaine.

— Peut-être que tu devrais arrêter de lui prêter ta voiture.

— Sa camionnette est chez le garagiste. Encore.

Le regard de Kirby se promena sur ma chemise de nuit en coton violet, et elle éclata de rire.

— Drôlement sexy, ta nuisette, mamie !

— La ferme, dis-je en faisant quelques pas pour me voir dans le miroir.

En fait, ma chemise de nuit était un tee-shirt XXXL. Qui n'avait rien de vieillot.

Je lui proposai de s'asseoir et, sans y penser, remontai mes cheveux encore humides. Ondulés, ils étaient suffisamment longs pour me couvrir la poitrine si un jour je me retrouvais coincée nue en public. Quand j'étais stressée ou que je m'ennuyais, ils m'occupaient les mains. Ils me servaient aussi de cape d'invisibilité. Un seul mouvement du menton, et un voile auburn descendait entre un regard malvenu et moi.

En général, les hommes mentionnaient soit mes cheveux soit mes yeux. Lequel des deux en premier, là, impossible de savoir. Mes yeux n'étaient pas aussi rapprochés que ceux de Kirby, mais ils étaient aussi en amande, avec des paupières légèrement tombantes. J'avais suivi des dizaines de tutos sur YouTube, mais rien à faire, l'application de l'eye-liner restait une épreuve que j'avais décidé de ne plus m'infliger. D'une manière générale, je trouvais que se maquiller était une perte de temps, et je n'avais jamais maîtrisé cet art, mais pour une

raison restant pour moi une énigme, la forme de mes yeux combinée à leur couleur vert clair était souvent un objet de discussion avec mes clients réguliers. Juste un peu plus fréquent que les taches de rousseur qui parsemaient mon nez.

Kirby fit comme chez elle, se laissa tomber sur le canapé confortablement calée par les coussins.

— J'adore ce vieux canap'. Je crois qu'il est plus vieux que moi.

— Plus vieux que nous deux, tu veux dire.

L'appartement était meublé, je n'avais dû acheter que mon lit. Il m'avait fallu un bout de temps avant de pouvoir économiser suffisamment pour un matelas et un sommier, et j'avais dormi sur le canapé un certain nombre de nuits. Une tête de lit me semblait superflue, mes pourboires ne servaient qu'à acheter le nécessaire.

Je m'assis dans le fauteuil pivotant recouvert d'un tissu orange qui grattait, et regardai Kirby tirer sur sa paille.

Elle leva le bras pour regarder la jolie montre fine à bracelet noir qu'elle portait au poignet, et poussa un soupir théâtral.

— Je le déteste.

— Mais non.

— Je déteste attendre. J'ai l'impression que ça résume ma relation avec Gunnar – attendre.

— Il t'adore. Il prend ces cours du soir pour décrocher un bon boulot et t'offrir tout ce que tu voudras quand tu seras sa femme. J'ai connu pire.

— T'as raison. C'est le mec le plus sexy de la ville – en dehors de ton nouveau jouet. Tu vas vraiment aller dîner avec lui ?

— Un restau gratos ? Je peux pas laisser passer ça.

— Tu manges gratos au boulot tous les jours. Juste en dessous de chez toi, en plus, rétorqua Kirby.

Le minuscule diamant qu'elle avait dans le nez scintilla à la lumière. Ce petit nez délicat allait parfaitement avec le reste de sa silhouette tout en finesse. Même ses pieds étaient délicats. Un trente-six tout au plus. Elle était bâtie comme une pom-pom girl et avait un sourire de Miss America. Elle aurait pu être top model ou actrice, mais elle était serveuse à Colorado Springs.

— Qu'est-ce que tu fais encore ici ? demandai-je, ignorant sa remarque.

Elle fit une grimace.

— Oups. Désolée, Falyn. Je vais aller attendre en bas.

Je l'attrapai par le bras comme elle se levait pour partir.

— Mais non, idiot !

Elle se rassit, interloquée.

— Je voulais dire : comment ça se fait que tu n'aies pas encore quitté cette ville ?

— Oh. J'aime bien la vie ici, répondit-elle en haussant les épaules. Et Gunnar est encore étudiant. Ses parents paieront tant qu'il restera à la maison et les aidera au ranch.

— Il va quand même postuler pour la formation d'assistant médical à Denver ?

— Oui. C'est pour ça qu'il reste ici pour le moment. Pour pouvoir obtenir son transfert facilement.

— Tu veux dire pour rester près de toi.

— C'est plus économique, c'est tout. Ensuite, on s'installera à Denver. J'espère que je trouverai des horaires aussi souples qu'ici, pour pouvoir travailler pendant qu'il ira en cours.

— Je suis sûre que c'est possible. Denver, c'est... ben c'est la ville, quoi. Tu auras le choix.

Elle ouvrit de grands yeux pleins d'espoir.

— T'es allée où, toi ?

Je sentis que mon expression s'assombrissait malgré moi.

— J'ai fait prépa médecine à Dartmouth. Enfin, c'était l'idée de départ.

— Mais ça t'a pas plu ?

— C'était une année géniale.

— T'as fait qu'un an ? À t'entendre, on dirait que c'était il y a des siècles.

— Juste un an, oui. Et oui, c'est l'effet que ça me fait aussi.

Kirby suivit le bord de son gobelet du bout de l'index.

— T'es revenue depuis combien de temps ? Deux ans ?

— Quatre.

— Je bosse avec toi depuis un an, et tu n'en as jamais parlé. C'est à cause de tes parents, c'est ça ?

Je haussai un sourcil.

— Ben dis donc, il t'en a fallu, du temps, pour poser la question.

— Quand je me suis dit qu'on était enfin assez proches pour aborder le sujet, j'ai eu peur de ce que tu allais me dire.

— Il n'y a rien à dire.

— T'essaies de me rassurer, c'est ça ? Parce que s'il t'est arrivé un truc là-bas, tu peux m'en parler, tu sais. Je n'en parlerai à personne, même pas à Gunnar.

Ses traits parfaits l'étaient encore plus lorsqu'elle était triste, sa lèvre inférieure encore plus pulpeuse lorsqu'elle faisait la moue.

— Il ne m'est absolument rien arrivé à Dartmouth. Je te l'ai dit, j'adorais la vie là-bas, mais mes frais de scolarité étaient payés selon des conditions que je ne pouvais plus accepter.

— Oh, dit-elle, un peu soulagée. Tes parents.

— Oui. Mes parents.

On toqua à la porte. Kirby sursauta, et hurla « Entre ! », me faisant sursauter à mon tour.

La porte s'ouvrit, et un homme-enfant de la taille d'un mammoth entra. Un visage de bébé irrésistible et des muscles débordant de son tee-shirt. Il renversa sa casquette sur son crâne, et des boucles caramel reprurent aussitôt leur liberté, refusant de rester en place.

— Je suis désolé, bébé, dit-il en se ruant vers le canapé pour s'asseoir à côté de Kirby. Putain de cours du soir et putain de circulation.

Elle lui tendit une joue, se laissa embrasser, stoïque. Puis elle battit des paupières.

Personne n'était dupe. Il était déjà pardonné.

— Désolé pour le langage.

D'un geste, je lui fis comprendre que cela n'avait pas d'importance.

— Il n'y a aucune règle, ici, dis-je en regardant autour de moi. C'est ce qui fait le charme de cet endroit.

— Et le boulot, ça a été ? demanda-t-il en nous regardant tour à tour.

Sa langue cognait contre ses dents lorsqu'il parlait, provoquant un tout petit zézaiement, pratiquement imperceptible, que je trouvais adorable.

Gunnar était un garçon gentil et attentionné. Pourtant, quand il m'arrivait de sortir avec Kirby et lui, son regard intraitable maintenait tous les importuns à distance. À plusieurs reprises, Kirby avait évoqué la sensation que provoquait en elle le fait de sortir avec un superhéros – il n'y avait pas de place pour la peur ou l'inquiétude avec Gunnar. Il réglait tous les problèmes. Même s'il passait à la salle de gym tout son temps libre en dehors des cours et de Kirby, il n'avait rien d'un bodybuilder. Mais il était grand, et juste assez musclé pour être intimidant. Son seul défaut était d'être trop gentil, il essayait de satisfaire tout le monde tout le temps, et en cours de route se retrouvait débordé. Et en retard.

Kirby posa les jambes sur les genoux de son petit ami.

— C'était super. Falyn a fait une touche.

Gunnar se tourna vers moi pour confirmation.

Je haussai les épaules.

— Mes parents ont débarqué sans prévenir. Ils étaient là quand il m'a invitée à dîner. J'étais un peu obligée d'accepter.

Il secoua la tête en souriant, sachant déjà comment cela allait se terminer.

— Le pauvre.

— Il était prévenu, dit Kirby.

— Oh. Alors il ne pourra s'en prendre qu'à lui-même.

Je pris un coussin dans mon dos, le posai sur mon ventre.

— C'est qu'un dîner, de toute façon. C'est pas comme si j'allais lui briser le cœur.

— C'est ce que j'ai dit quand Kirby m'a invité la première fois, rigola Gunnar.

Kirby attrapa mon coussin et le lui jeta à la figure.



— Arrête de raconter ça à tout le monde ! Les gens vont finir par croire que c'est vrai !  
Gunnar riait encore en ramassant le coussin par terre pour le lui relancer.

— Peut-être que j'aimerais que *tu* le croies. Cette version a l'avantage d'éluder le fait que c'est moi qui t'ai couru après.

Kirby fondit. Sans grand effort, Gunnar la tira jusqu'à lui et déposa un baiser léger sur ses lèvres. Puis il se leva en la gardant dans ses bras, avant de la poser à terre.

— Allez, fichez-moi le camp, dis-je. Tout cet amour, ça me donne la nausée.

Kirby me tira la langue, et se laissa entraîner jusqu'à la porte par Gunnar.

— Bonne chance pour demain, dit-il.

Un sourire espiègle se dessina sur les lèvres de Kirby.

— C'est au mec, qu'il faut souhaiter bonne chance.

— Dehors ! hurlai-je en riant.

Je leur lançai le coussin, mais Gunnar avait déjà refermé la porte derrière eux. Le coussin rebondit sur le bois et tomba par terre.

En me levant du fauteuil, je me sentis lourde. D'un pas fatigué, je retournai me coucher, tirant les couvertures jusqu'à mon menton avant de me pelotonner au centre de mon grand lit vide.

J'inspirai profondément, savourant ma liberté après cinq longues années passées à affronter mon chagrin et ma culpabilité. J'avais peut-être laissé mes parents prendre la décision de trop à ma place mais, contre toute attente, j'avais réussi à me libérer de mes fantômes. Même s'ils passaient me voir de temps en temps, ils ne réussissaient plus à me faire souffrir.

J'avais les paupières lourdes. Après quelques battements de cils, mes yeux se fermèrent et je m'abandonnai à un sommeil sans cauchemars peuplés d'inconnus qui m'attrapaient, de lumières aveuglantes, de murs blancs, de cris dans le lointain. Ils avaient cessé un mois après mon arrivée ici, dans ce petit appartement. Désormais, mes rêves étaient jalonnés d'omelettes, de cheesecakes et de thé glacé, et les seuls cris qui y résonnaient étaient les jurons de Chuck ou les remarques insistantes de Phaedra pour que je m'occupe des clients. La *normalité* était arrivée avec la disparition d'attentes irréalisables et étouffantes.

Un sommeil sans cauchemars, donc. Mais cette nuit-là, ce n'est pas le quotidien du *Bucksaw Café* qui se promena dans mes rêves.

C'est Taylor.

Le réveil sonna, me tirant brusquement des bras de Morphée. Je tendis le bras, et l'arrêtai du plat de la main. J'étais emberlificotée dans mes draps, la couverture était tombée par terre, comme toutes les nuits.

Je m'étirai et, lentement, me redressai, clignant les yeux, éblouie par le soleil qui baignait la chambre. Les murs blancs accentuaient un peu plus la luminosité, mais je n'osais pas demander à Phaedra de changer quoi que ce soit pour y remédier. Chuck et elle me laissaient déjà cet appart pour presque rien.

Je passai un de mes nombreux tee-shirts à col en V qui s'empilaient dans le petit placard, puis enfilai mon jean favori, trouvé dans une friperie. Délavé à souhait, skinny comme je les aimais, je l'avais acheté avec ma première paie du *Bucksaw*, quelques jours après avoir emménagé, après que Phaedra avait découvert que je dormais dans ma voiture, dix jours exactement avant que mes parents ne la récupèrent et ne la vendent.

Chez mes parents, mes placards débordaient de fringues et de chaussures de marque. Dans mon appart, il y avait encore de la place sur les étagères du placard. En dehors des affaires que j'avais eu le temps de fourrer dans un sac – trousse de toilette, bouteille d'eau, barres chocolatées et ma boîte à chaussures – avant de m'en aller, tout ce que je possédais se résumait à ma voiture et les vêtements que je portais. Cinq ans au *Bucksaw*, et j'avais maintenant cinq jeans, trois shorts et une dizaine de tee-shirts. Quand on n'avait nulle part où aller, il était facile de faire avec peu de chose.

Je mis une barrette pour retenir mes cheveux, mais ma frange était toujours là pour me cacher les yeux. Il était largement temps que j'aille faire un tour au salon de coiffure « Chez Falyn ». Je baissai les yeux sur la paire de ciseaux qui se trouvait dans le tiroir mais décidai d'attendre, vu que j'avais le soir même ce foutu rendez-vous avec un beau gosse qui n'avait décidément pas de chance. Je ne voyais pas comment il allait pouvoir être à la hauteur de l'image idéale que j'avais construite dans mon rêve, qui m'avait fait jouir d'un seul regard en coin, au point que dans ma tête, le vrai Taylor était déjà étiqueté « décevant ».

Je me passai de l'eau sur le visage et, ma routine du matin terminée, pris mon tablier et sortis, verrouillant rapidement derrière moi. Un petit couloir étroit et quinze marches plus bas, j'étais dans la salle du *Bucksaw Café*.

Chuck était devant son plan de travail, Phaedra comptait le liquide dans la caisse, le soleil soulignait les reflets argentés dans ses cheveux.

— J'ai l'impression de ne pas avoir quitté cette salle, déclarai-je.

— Tu dis ça tous les matins, commenta Phaedra.

— C'est le sentiment que j'ai tous les matins.

— Ça aussi, tu le dis tous les matins, rigola Chuck.

Il posa sur le passe-plat une assiette de pancakes dégoulinants de sirop d'érable, surmontés d'un petit chapeau de crème fouettée et d'une fraise.

— Que les choses soient claires : je ne connais qu'un seul endroit où je préférerais être en ce moment, dis-je en la prenant.

— Tu y arriveras, dit Chuck.

— Bon, ce jeune homme, commença Phaedra d'un ton légèrement inquiet. Il est terriblement mignon.

— Je devrais pouvoir gérer, dis-je en enfournant une énorme bouchée de pancakes, qui étouffa un peu mes paroles sur la fin.

— Il passe te chercher ici ? demanda Chuck en s'accoudant au passe-plat.

Il se tourna vers la double porte quand Hector passa de la cuisine à la salle.

— Bonjour, dit-il.

— Bonjour, monsieur Chuck, répondit Hector en prenant place sur un tabouret, au bout du bar, avant d'engloutir en une fourchetée le quart de l'omelette qu'il avait apportée de la cuisine.

L'escalier qui montait à mon appartement se trouvait à trois mètres derrière lui.

— Qu'est-ce que tu regardes, Falyn ? me demanda Phaedra.

— Au début, ça me dérangeait qu'on puisse monter chez moi depuis la salle du restaurant.

— Jusqu'à ce que tu te rendes compte que je n'avais aucune patience avec les clients curieux.

Chuck rigola.

— Même pas avec les mômes. Tu te souviens de la fois où tu as fait pleurer le petit Morris ?

— Bon sang, Chuck, il est au collège, maintenant. Quand est-ce que tu passeras à autre chose ?

— Jamais. J'aime trop ta tête quand je raconte cette histoire.

Le bar s'étirait en face du passe-plat, séparant la caisse et les distributeurs de soda du reste de la salle. Pour Kirby et moi, cette zone étroite était comme un abri, un chez-nous où

il était possible de se poser quelques instants pour respirer avant de retourner au combat.

Je m'installai à mon tour sur un des tabourets, la bouche pleine de pancakes au sirop.

— Tu n'as pas répondu à ma question, Falyn, dit Chuck.

Je n'étais pas particulièrement pressée d'avaler – mmmh, cette douceur sucrée un peu spongieuse... – mais je ne voulais pas être impolie avec Chuck.

— Je ne sais pas vraiment.

— Moi je parie qu'il viendra, dit Phaedra en refermant le tiroir-caisse. En attendant, s'il se comporte autrement qu'en gentleman...

— Je sais, l'interrompis-je. Je le frappe à la gorge.

— Très bien ! dit Phaedra en donnant un coup de poing dans le vide. Ils détestent ça.

— Elle a raison ! lança Chuck. On déteste !

Je ris. Je savais qu'il aurait préféré se couper la main qui lui servait à remuer les sauces plutôt que de faire quoi que ce soit à une femme qui méritât un coup dans la gorge.

Il disparut pour réparaître par la double porte de la salle, qu'il ouvrit d'un coup d'épaule tout en s'essuyant les mains sur son tablier propre, y laissant de grandes traces d'un brun orangé.

— Houla, dis-je en remarquant son expression. Tu ne vas quand même pas me faire un sermon ?

— Qui c'est, ce garçon ? Je m'inquiète de tes motivations, mais encore plus de ses intentions, dit Chuck.

Phaedra considéra son mari avec un sourire rayonnant, comme si quarante-six ans d'amour avaient été multipliés par deux grâce à cette simple remarque.

J'avalai ce que j'avais dans la bouche, m'essuyai avec une serviette en papier que je froissai avant de la laisser tomber sur mes genoux.

La voix douce mais ferme de Blaire résonna dans mon esprit.

— *Ce n'est pas la bonne fourchette, Falyn.*

— *Nous n'utilisons pas la cuillère à soupe de cette manière, Falyn.*

— *Tiens-toi droite, Falyn.*

— *Aucun homme digne de ce nom ne voudra de toi si tu te comportes comme cela, Falyn.*

— *On n'aborde pas les sujets vulgaires à table, Falyn.*

Quand on cherchait à m'imposer les bonnes manières qui m'avaient si brutalement été inculquées, même après mon émancipation, je me comportais mal. Blaire n'en savait peut-être rien, mais la rébellion me faisait du bien.

Que ces habitudes soient encore de mise me rendait folle, tout comme le besoin qu'avaient eu mes parents de me contrôler, de me faire entrer dans le moule parfait qui correspondait à celui de la première famille du Colorado.

— Falyn ? dit Phaedra. Ça va, ma grande ?

Sa voix un peu rocailleuse me ramena au présent, dans la salle du *Bucksaw Café*, loin de mon enfance. Je clignai les yeux.

— Il est... heu... Peu important ses intentions. Je n'ai accepté que pour faire enrager William.

— Alors pourquoi aller jusqu'au bout ? demanda Chuck.

— Parce qu'il a joué le jeu quand j'ai menti à mes parents, répondis-je avec un grand sourire. Il s'en fout, de toute façon. Il cherche juste un coup d'un soir.

Chuck me fixa sans comprendre, puis recula lentement vers la cuisine, jusqu'à disparaître.

Phaedra éclata de rire.

— Tu finiras par l'achever. Il t'aime comme si tu étais sa fille. Laisse-le croire que tu es encore vierge.

À peine les mots avaient-ils quitté sa bouche qu'elle se figea, et écarquilla les yeux.

— Oh. Chérie, excuse-moi. Vraiment.

— À mon avis, il sait déjà que je ne le suis plus, dis-je en balayant ses excuses d'un revers de main.

Visiblement secouée, Phaedra retourna à la préparation de son célèbre thé glacé.

Je me levai, et contournai le bar pour aller la serrer dans mes bras, posant le menton contre sa nuque.

— C'est pas grave, murmurai-je.

— Foutue grande gueule, dit-elle en reniflant. Foutu cerveau de poisson rouge.

Je la fis pivoter, jusqu'à ce que ses yeux croisent les miens.

— Et foutu grand cœur.

Sa lèvre trembla, et elle me prit contre elle pour me serrer furtivement. Sa main ridée tapota mon dos.

— Comme on n'a pas eu d'enfants, Kirby et toi, vous êtes nos petites. Maintenant, filez de là. Y a du boulot, bon sang, dit-elle en retournant à son pichet de thé.

Je lui tendis une serviette en papier, elle s'essuya les yeux, et lâcha :

— Au boulot, j'ai dit.

— À vos ordres, chef.

Je ramassai mon assiette, et avalai ce qui restait de mes pancakes tout en me dirigeant vers la cuisine.

Pete – embonpoint, calvitie, sourcils broussailleux – se tenait à côté de Chuck et l'aidait à la mise en route de la cuisine pour la matinée.

Hector était déjà devant l'évier, et faisait briller les couverts.

— Bonjour, mademoiselle Falyn, dit-il en prenant mon assiette pour la rincer.

— Pour la centième fois, Hector...

— Je sais, mademoiselle Falyn. Je sais, dit-il avec un petit air timide.

Pete sourit, sans rien dire. Il préparait la marinade du poulet.

Les trois hommes, plus Phaedra, dont les créations avaient rendu le *Bucksaw* célèbre, constituaient le personnel en cuisine.

Chuck préparait sa sauce spéciale, les yeux dans le vague, l'air très loin d'ici. Il essuya sa joue humide du revers de son poignet et continua.

— Putains d'oignons, dit-il quand son regard croisa le mien.

— Mmmh, répondis-je, dubitative.

Phaedra n'était pas le seul cœur tendre de la famille.

Je filai un coup de main à Hector pour rouler les couverts dans les serviettes, puis remis du sirop de Coca dans la fontaine à boissons, derrière le bar, passai un coup sur les vitres et vérifiai une dernière fois que la salle était impeccable.

Gunnar déposa Kirby à 8 heures précises, et comme tous les matins, elle se planta devant l'entrée, bras croisés. Je ne savais pas vraiment pourquoi elle tenait à venir si tôt. Le restaurant n'ouvrait qu'à 9 heures.

J'ouvris pour la faire entrer, et refermai le verrou derrière elle.

— Je suis là ! lança-t-elle à la cantonade en traversant la salle, là aussi, comme tous les matins.

— Je préviens les médias, répliqua Phaedra du tac au tac.

Kirby lui tira la langue, puis me fit un clin d'œil avant de pousser les portes de la cuisine, qu'elle laissa battre bruyamment.

— Tu finiras pas les casser ! lança Phaedra.

— Désolée, dit-elle en reparaissant avec les recharges de sel et de poivre.

Elle entreprit de remplir les salières et poivrières de chaque table, tout en adressant un sourire entendu à Phaedra.

— Je connais cette gamine depuis qu'elle a une clé autour du cou pour rentrer seule de l'école, dit Phaedra en secouant la tête.

— Je t'entends..., dit Kirby.

— Parfait ! répliqua Phaedra. Je me préparais un panini au poulet grillé avec cornichons et mayo épicée tous les jours, à peu près à l'heure où Kirby passait devant le restaurant, en rentrant de l'école élémentaire Columbia.

Kirby sourit.

— Et tous les jours, elle perdait l'appétit au même moment. Comme par magie.

— Parce que je savais que tu mourrais de faim quand tu passerais ta petite tête à ma porte, continua Phaedra d'un ton rieur. La bouche pleine, elle nous racontait sa journée tout en dévorant mon panini, et ne disait même pas merci avant de s'essuyer la bouche d'un revers de manche et de poursuivre son chemin jusqu'au Old Chicago, où sa mère était serveuse.

Kirby revissa un bouchon de salière.

— Ce n'est pas tout à fait exact.

— D'accord. Il lui arrivait d'utiliser une serviette. Parfois.

Kirby secoua la tête et rigola. L'heure tournant, je me mis à dévisser les salières, pour l'aider, et ma collègue accéléra le rythme.

— Kirby est la seule personne au monde, Chuck compris, dis-je en indiquant la cuisine, qui peut te tirer la langue et rester en vie pour le raconter.

— Non. J'ai deux filles, et je me laisse marcher sur les pieds par les deux, me répondit Phaedra, sourcils froncés.

Je ravalai la boule qui s'était formée dans ma gorge. Phaedra avait le don pour me faire comprendre qu'elle était la famille sur laquelle je pouvais compter au moment où je m'y attendais le moins, et au moment où j'en avais le plus besoin.

Elle prit un torchon sur le bar, le lança sur son épaule et me rejoignit en jetant un coup d'œil à sa montre. Puis elle me fit pivoter en direction de la vitrine, pour que je voie les trois voitures qui se garaient.

Elle leva mon bras, celui qui tenait encore une salière sans bouchon, et récita son sonnet préféré :

— Mère des Exilés ! De son flambeau s'échappent des messages de bienvenue au monde entier ! Son regard bienveillant couvre le port !

Après chaque vers, elle secouait ma main levée, et le sel tombait sur nous, tempête de neige improbable.

— Donne-moi tes pauvres, tes exténués, qui en rangs pressés aspirent à vivre libres !

Quand elle eut terminé, elle lâcha mon bras, et je me secouai pour me débarrasser du sel dans mes cheveux.

— Plus personne ne parle comme ça, soupira-t-elle.

— Bah si, toi, dit Kirby.

— Seigneur, j'aime tellement mon pays.

— N'importe qui le devinerait en voyant ton casier judiciaire. Le nombre de fois où tu as été arrêtée pour participation à des *sit-in* ! Mais qu'est-ce qu'il vient faire là, ce poème ?

Phaedra sembla stupéfaite.

— C'est *Le Nouveau Colosse*, d'Emma Lazarus !

Kirby ne fut pas impressionnée. Je pris le relais.

— Ce sonnet est celui qui a été gravé, sur le socle de la statue de la Liberté.

Kirby comprit enfin, ouvrit la bouche sous l'effet de la surprise. Phaedra leva les yeux au ciel.

— Seigneur Jésus, aidez-nous s'il vous plaît.

— Je vais chercher le balai, dit Kirby en courant dans le local technique.

Phaedra grommela quelque chose et disparut dans la cuisine.

Le manque de culture générale – et particulièrement les lacunes en histoire – la mettait hors d'elle.

Kirby reparut, balai dans une main, pelle dans l'autre.

— Merde, c'est l'été, quoi. On a le droit d'oublier. Elle pourrait nous lâcher un peu la grappe avec ça.

— Je sens que la journée va être longue, soupirai-je en lui prenant l'ustensile des mains.

Je terminais de balayer, et elle vidait la pelle dans la poubelle, quand les occupants des trois voitures, sur le parking, descendirent. Quand Kirby revint du local technique, ils attendaient qu'on les installe.

— J'ai pas fini les salières, murmura-t-elle.

— Je m'en occupe, dis-je en me précipitant pour remplir les dernières.

Je regardai la pendule, sans comprendre comment nous avons réussi à être en retard à ce point. D'ordinaire, tout était prêt dix minutes avant l'ouverture.

Personne, parmi les clients, ne se rendit compte de l'humeur massacrant de Phaedra, mais pour la faire sourire, il nous fallut déployer de sacrés efforts. Un pichet rempli de thé glacé explosa sur le sol, Hector cassa une pile d'assiettes, et j'avais mal revissé un bouchon de salière, donc Chuck dut refaire un sandwich double steak au fromage pour remplacer celui qui avait fini sous un manteau de sel.

Kirby installa l'auteure et son assistante.

— Bonjour, dis-je avec un sourire. De retour ?

— C'est tellement bon, ici, répondit l'auteure. Et je voulais tester le sandwich cubain avant de partir.

— Ce n'est pas ce que j'ai commandé, lança un client à Phaedra, d'une voix qui portait.

Dwayne Kaufman était assis seul dans le coin de la salle et se léchait le pouce après avoir jeté le haut de son hamburger par terre.

— Houla, murmura Kirby. Dwayne a encore picolé. Est-ce que j'appelle les flics ?

Je secouai la tête. *Ivre avant midi ? Mais comment fait-il ?*

— Laisse. Phaedra va s'en occuper.

— J'avais dit sans ketchup ! Et c'est froid, nom de dieu ! gueula Dwayne.

— Toutes mes excuses, mon brave, dit Phaedra. Je répare ça tout de suite.

Elle reprit son assiette et se hâta en direction de la cuisine.

— Je suis pas ton brave ! lança-t-il dans son dos. Restau de merde.

Je m'approchai avec un sourire.

— Puis-je vous servir un café, en attendant que Chuck prépare votre hamburger ?

— Va te faire foutre, grommela-t-il en me faisant face, mais sans lever les yeux. Je veux juste mon putain de burger exactement comme je l'ai commandé. C'est si dur que ça ?



Son verre de thé glacé était encore à moitié plein, mais je voulais l'occuper jusqu'au retour de Phaedra.

— Elle s'en occupe. Je vais vous chercher un autre thé, dis-je en prenant le verre.

Il m'attrapa le poignet.

— Bouge ton cul de là !

Je voulus m'écarter, et le thé qui restait dans le verre alla m'éclabousser les pieds. Quand une autre main, plus large, se referma sur le poignet de Dwayne, j'eus droit à un replay.

Dwayne se figea, et moi aussi.

Taylor était soudain à côté de moi.

— Qu'est-ce que vous lui avez dit, là ? dit-il d'une voix grave, inquiétante.

J'allais parler, mais Dwayne me lâcha et rit nerveusement.

— Je ne veux pas un autre thé, reprit-il. Je veux juste qu'on me laisse tranquille.

Taylor le lâcha et recula pour laisser passer Phaedra.

— Tenez, Dwayne. Un cheeseburger juste grillé, sans ketchup. Avec toutes mes excuses, conclut-elle un peu plus fort que nécessaire.

Elle s'était glissée entre Taylor et moi, et je reculai d'un pas.

— Alors ? C'est meilleur ? demanda-t-elle.

Il mordit dans son hamburger et, les yeux clos, mâcha comme un animal sauvage, des morceaux de pain et d'oignon tombant de sa bouche.

— Ouais. Vous avez mis le temps.

Phaedra me fit signe de retourner à mes moutons, et lança un regard à Taylor dont je ne saisis pas le sens.

Je raccompagnai Taylor jusqu'à sa table. Il était seul, cette fois.

— Ça va ? demanda-t-il.

— Oui, ça va. Qu'est-ce que tu veux boire ? répondis-je sans desserrer les dents.

— Un de vos célèbres Coca Cherry, s'il te plaît.

— Tout de suite.

— Hé, dit-il juste comme je m'éloignais. T'es en colère ?

Je m'arrêtai, regardai en direction de Dwayne.

— Je contrôlais la situation.

— Je te crois.

— C'était pas nécessaire d'intervenir.

— Sans doute.

— Te mêle pas de mes affaires. Je n'ai pas besoin de ton aide.

Il se laissa tomber contre le dossier de sa chaise, flegmatique.

— D'accord.

— C'est tout ? Juste d'accord ?

Il rigola.

— Je comprends.

Je sentis qu'il me suivait du regard tandis que j'allais lui préparer son Coca.

— Je suis désolée, dis-je en m'arrêtant à la table de l'auteure. Qu'est-ce que vous voulez boire ?

Elle secoua la tête, ses yeux brillaient.

— Ça fait des semaines que je ne me suis pas autant amusée. Un jus d'orange.

— Et moi, je vais prendre un jus de mangue, dit son assistante.

La commande notée, je poursuivis mon chemin... sans voir que Dwayne avait tendu son verre devant moi. Cette fois, ce qu'il restait de thé nous éclaboussa tous les deux.

— Oh, pardon ! Je vous prie de m'excuser ! Je vais vous en chercher un autre tout de suite !

— Espèce de connasse ! hurla-t-il en même temps, renversant sa chaise pour se lever et me faire face.

— Houla, cette fois, tu m'as vraiment énervé, fit la voix de Taylor depuis sa table.

L'instant d'après, il était près de moi. Il coinça le cou de Dwayne sous son bras et l'escorta jusqu'à la porte.

— Non ! Arrête ! Je t'en prie ! lançai-je.

Mais les hurlements de Dwayne couvraient mes paroles.

Dans la salle, tout le monde était figé, et regardait les bras de Dwayne s'agiter dans tous les sens et tenter de repousser Taylor, sans succès.

Juste au moment où Taylor allait franchir la porte, Phaedra glissa deux doigts dans sa bouche et produisit un puissant sifflement, du genre que l'on entend même dans un stade bondé en liesse. L'aigu me fit plisser les yeux.

— Ça suffit ! ordonna-t-elle.

Le silence fut immédiat. Chuck et Hector observaient la scène depuis le passe-plat. Dwayne cessa de gesticuler et Taylor relâcha sa prise.

— Personne ne met mes clients dehors à part moi ! dit-elle en s'avançant vers Dwayne. Je rêve ou tu viens d'agresser verbalement ma serveuse ?

— Elle m'a renversé mon thé sur le plastron, putain ! dit Dwayne en pointant un doigt vers moi.

— Ce restaurant est un établissement qui accueille des familles, et où l'on ne balance pas des « putain » à tout bout de champ ! Revenez quand vous aurez retrouvé vos bonnes manières, Dwayne !

Elle allait faire demi-tour, mais se ravisa.

— Et puis non, vous savez quoi ? Ne revenez pas !

Et, avec un mouvement de menton à l'intention de Taylor, elle ajouta :

— Sors les poubelles, gamin.

Taylor croisa les bras, fixant Dwayne d'un regard méchant. Ce dernier renonça à se battre, et sortit, la tête basse.

Phaedra se tourna vers la salle, avec un grand sourire.

— Quelqu'un a besoin de quelque chose ?

La plupart des clients secouèrent la tête. L'auteure et son assistante affichaient une mine réjouie, et semblaient sur le point d'applaudir.

Je me dirigeai vers le bar, suivie de Kirby.

— Waouh. C'était carrément chaud, hein, dit-elle en tournant délibérément le dos à l'endroit où se trouvait Taylor. Est-ce que t'envisages toujours de le pousser dehors avant qu'il soit entré ?

— Oui, répondis-je en préparant un Coca Cherry vraiment mauvais.

Je posai brutalement le verre sur la table de Taylor, et cela le fit sourire.

— Je dois annuler, pour ce soir, dis-je, au bord de l'implosion.

— Tu avais oublié que tu avais un autre rencard ?

— Non.

— Une urgence familiale qui peut attendre que tu aies fini ton boulot ?

— Non.

— Alors pourquoi tu annules ?

— Parce que tu es une brute.

Il posa une main sur sa poitrine.

— Moi ? Une brute ?

— Oui, répondis-je entre mes dents, faisant un effort pour ne pas hausser le ton. Ça ne se fait pas, d'en venir aux mains comme ça avec un client du restaurant.

— C'est pourtant ce que je viens de faire. Avec la bénédiction de ta patronne, dit-il, l'air satisfait.

— Et t'as pris ton pied. Parce que t'es une brute. Et je ne sors pas avec les brutes.

— Super.

— *Super !?!?*

Ma voix avait grimpé d'une octave.

— Parfaitement.

Taylor croisa les bras. Détendu, calme. Ni en colère, ni offensé.

J'avais espéré que se faire jeter en public effacerait ce sourire satisfait de ses lèvres.

— Alors pourquoi tu souris ?

Il fit glisser un pouce sur ses lèvres, les muscles de son avant-bras roulèrent sous sa peau.

— Parce que je pense que tu vas changer d'avis.

Je fis un pas en avant et, de la voix la plus sourde possible, lâchai :

— En admettant que j'en aie envie – et ce n'est pas le cas – tu as mal choisi ton moment.

Et je pivotai pour aller m'occuper de mes autres clients.

Les choses reprirent leur cours, et lorsque je pensai à retourner vers sa table, elle était vide. Il avait laissé un billet de vingt dollars. Pour un Coca dégueulasse à trois dollars. Ça en faisait dix-sept de pourboire.

Je ravalai ma surprise et empochai le billet avant de débarrasser sa table.

— Tu ne crois pas que tu as été un peu dure ? me demanda Chuck lorsque je rapportai le verre à Hector.

— Avec qui ?

— Tu le sais très bien.

— C'est un con. Je lui ai dit que je contrôlais la situation. Il a fait son show.

— Dwayne l'avait bien cherché. Ça fait des années que Phaedra a envie de le mettre dehors. Juste avant que tu commences à bosser ici, il avait renversé une table.

J'en restai bouche bée.

— Ça ressemble pas à Mme Phaedra, de laisser quelqu'un faire un truc pareil et revenir, dit Hector en fermant le robinet de l'évier.

Chuck haussa les épaules.

— Il n'a pas toujours été comme ça. Sa femme l'a quitté il y a quelques années, et il s'est mis à picoler *non-stop*. Si Phaedra a supporté ses caprices, c'est peut-être parce qu'elle le plaint.

Hector et moi échangeâmes un regard.

— Et le fait que Taylor l'ait mis dehors, ça ne fait pas de lui une brute, pour toi ?

Il secoua la tête.

— Je rêvais de faire la même chose.

— Mais c'est ta femme. Tu ne ferais que protéger son honneur. Je comprends.

Il pinça les lèvres.

— Tu as raison, mais tu as tort.

Je fronçai les sourcils. Il m'avait perdue, là.

— Je ne pense pas que ce Taylor cherche la facilité. Au contraire. Et à mon avis, il sait qu'il a trouvé ce qu'il cherchait.

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire que t'as intérêt à t'accrocher. Les types comme lui ne lâchent pas facilement, une fois qu'ils ont déniché une fille comme toi.

J'eus un petit rire.

— Qu'il essaie, tiens.

Chuck afficha un sourire narquois, et retourna à son fourneau.

— Tu ferais bien de te grouiller, ma belle, dit Phaedra. Il faut que tu te prépares, je te rappelle.

Je baissai les yeux sur ma tenue.

— Pour quoi ?

— Tu vas aller à ton rendez-vous en tablier ?

— Non. Je ne vais *nulle part*.

Phaedra secoua la tête, et alla s'occuper de sa dernière table de la soirée. Il ne restait que quelques clients, nous avions fermé depuis quelques minutes à peine. Kirby avait déjà passé le balai, et s'occupait de nettoyer la machine à glaçons.

La table de Phaedra régla son addition et la petite famille se dirigea vers la sortie. J'étais assise au bout du bar et faisais le compte de mes pourboires de la journée. Kirby empocha joyeusement les billets que je lui tendis – le pourcentage qui lui revenait pour avoir débarrassé les tables, et pour ses grandes qualités d'hôtesse – et alla rejoindre Gunnar, qui venait d'arriver. Il se pencha pour l'embrasser, refermant ses bras immenses autour de son corps de poupée.

— Bonne fin de soirée ! lança-t-elle.

— À demain, répondis-je dans un murmure.

Phaedra et Chuck les saluèrent, puis ils disparurent en direction de l'endroit où Gunnar avait garé la voiture de Kirby. Probablement dans la petite allée, derrière le restaurant. Un endroit désert, la plupart du temps, mais je savais que cela n'inquiétait pas une seconde Kirby.

La porte tinta de nouveau, et je levai les yeux, m'attendant à les voir de retour, Kirby oubliant quelque chose une fois sur deux. Mais c'était Taylor. Il s'arrêta à l'endroit où, pendant les heures d'ouverture, les clients attendaient d'être installés.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? demandai-je.

La porte de la cuisine battit plusieurs fois, signe que Phaedra s'était retranchée dans la cuisine.

— Je suis venu te chercher pour aller dîner.

— J'ai annulé, dis-je en fourrant le reste de mes pourboires dans la poche de mon tablier.

— Je sais.

Je baissai la tête, agacée.

— Qu'est-ce que vous avez, vous, les pompiers et assimilés ? Vous croyez que parce que les femmes ont toujours trouvé votre boulot super romantique, ça vous assure des rencards systématiques ?

— Non, j'ai juste faim, et envie de traîner avec toi pendant que je mange.

— On est fermés.

— Et ? demanda-t-il d'un ton sincèrement interrogatif.

— Alors tu dois t'en aller.

Taylor fourra les mains dans ses poches et s'approcha.

— Crois-moi, le fait que je te sorte par les yeux ne m'a pas échappé. Et les emmerdeuses ne m'attirent pas.

— C'est ça. Tu préfères les filles faciles qui feignent d'être super libérées en insistant pour payer leur part, et qui finissent la soirée en sautant à pieds joints dans le stéréotype de la groupie du pompier, espérant te retenir avec leurs pipes de pro.

Taylor s'étrangla, et s'arrêta pour s'adosser au bar.

— Waouh. Tu m'as percé à jour, hein, Miss Grandes Écoles ?

— Pardon ?

— T'étais en quoi ? En psycho ? Tu essaies de me déstabiliser en analysant mon tempérament violent, avant d'ajouter quelques citations de Freud pour faire bonne mesure ? Tu aimerais que je me sente inférieur face à tes brillantes études universitaires ? Laisse-moi deviner. Tu as fait Brown ? Yale ? Super. J'ai peut-être pas de doctorat, mais je suis allé à la fac. Tu ne me fais pas peur.

— Darmouth. Et les facs de province, ça ne compte pas.

— Je ne suis absolument pas d'accord. J'ai une licence en gestion et un master en études féminines.

— Je prends ça comme une insulte. Jamais tu n'as mis un pied dans un cours d'études féminines.

— Ce n'est pas vrai.

Exaspérée, je soufflai pour écarter ma frange de mes yeux.

— Études féminines ?

Il ne cilla pas.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Parce que c'est pertinent.

J'en restai bouche bée quelques instants, puis repris mes esprits. Il était sérieux.

— D'accord, je plaisantais pour la licence. Mais j'ai un certificat sur le sujet. Je trouve que tout ce qui se publie dans ce domaine est du bon côté de l'Histoire.

Je haussai un sourcil.

— Je suis peut-être un assimilé pompier, mais j'ai fait des études. Je suis allé à l'université Eastern State, dans l'Illinois, et pour sa taille, c'est une sacrément bonne fac.

— Attends. Dans l'Illinois, tu dis ?

Une boule s'était soudain formée dans ma gorge.

— Oui. Et tu as raison, j'ai aussi un doctorat en baratin, et je t'ai vue venir à des kilomètres.

— Elle est proche de la ville d'Eakins, cette fac ?

Taylor fit une grimace, ne voyant plus où je voulais en venir, cette fois.

— Elle est à Eakins. Pourquoi ?

Mon cœur bondit, se mit à cogner fort dans ma poitrine, le sang battit à mes tempes. J'inspirai un grand coup, soufflai lentement, pour essayer de garder mon calme.

— Et... tu y retournes souvent ? Pour les soirées d'anciens élèves, peut-être ?

— Je suis de là-bas. J'y retourne tout le temps. Et tu n'as pas répondu à ma question.

À son expression, je vis qu'il avait compris que je cachais quelque chose. Le ton de notre conversation et mon attitude avaient changé.

Je le regardai me fixer. Il fallait que mon visage reste impassible, que mon regard ne laisse rien filtrer, et surtout pas la vérité.

Tout le liquide que j'accumulais dans ma boîte à chaussures était destiné à payer un billet d'avion pour Chicago, la location d'une voiture, et une chambre d'hôtel à Eakins, Illinois. Que ce type déboule dans le restau où je travaillais et s'intéresse à moi ne pouvait pas être une coïncidence.

— C'est juste pour savoir.

Ses épaules se détendirent, mais une étincelle brillait encore dans ses yeux.

— Je te raconterai tout sur cet endroit. Allez, viens.

— Je ne vais nulle part avec toi ce soir. Tu te donnes trop de mal. Si ça se trouve, t'es un *serial killer*.

— Les Eaux et Forêts n'embauchent pas de serial killers.

— Qu'est-ce qui me dit que c'est vraiment pour les Eaux et Forêts que tu bosses ?

Taylor soupira, glissa une main dans la poche arrière de son pantalon et sortit son portefeuille. Il en tira son permis de conduire et un badge officiel de la brigade des sapeurs forestiers à son nom, avec sa photo.

— Ça te suffit ? demanda-t-il.

Je me retins pour lui arracher les deux des mains, les pris lentement et les examinai. Son permis avait été émis dans l'Illinois. Il était vraiment d'Eakins.

— Tu n'as pas fait changer ton permis quand tu es arrivé ?

— Il expire le mois prochain. Je m'en ferai faire un dans le Colorado à ce moment. Mon patron me tanne avec ça, lui aussi.

Je lus son adresse. Il disait la vérité.

— Putain de merde, murmurai-je.

Il habitait sur North Birtch. Je lui rendis son permis et son badge.

— Quoi ? demanda-t-il.

— La photo de ton permis est carrément atroce. T'as une tête de con, dessus.

Taylor éclata de rire.

— M'en fous. Je suis craquant quand même.

Je fis claquer ma langue contre mon palais.

— Celle qui t'a dit ça ne sort pas assez.

Il redevint sérieux, baissa le menton.

— Toi, t'es soit lesbienne, soit menteuse.

Taylor était mon billet pour Eakins. Retenant une envie de hurler, de rire, de pleurer, de sauter dans tous les sens, je me fis l'effet d'un animal sauvage enduit de graisse, que l'on tente de maîtriser.

Je me raclai la gorge.

— Il faut que je ferme.

— D'accord. Je t'attends dehors.

Il fallait que je la joue fine. Taylor me courait après uniquement parce que je le fuyais. Céder trop facilement, c'était risquer qu'il se désintéresse de moi.

Je soupirai.

— Donc tu as décidé de ne pas t'en aller, c'est ça ?

Un petit sourire apparut au coin de ses lèvres, creusant une fossette dans sa joue gauche. Taylor était très séduisant, c'était indéniable. Les papillons qui voletaient dans mon ventre quand il me regardait étaient eux aussi indéniables, et j'aurais voulu détester ma réaction plus encore que les hommes. Ses lèvres charnues semblaient délicieuses. Sur son visage déjà parfait, à la symétrie absolue, ce détail était inutile, et ne faisait qu'ajouter à un ensemble digne d'un dieu grec. Son menton et sa mâchoire étaient ombrés de juste ce qu'il fallait de barbe naissante. Son regard chaleureux, couleur chocolat, disparaissait par intermittence derrière un rideau de cils épais, soyeux. Taylor avait tout ce qu'il fallait pour être mannequin de sous-vêtements, et il le savait.

— Tu prends ton pied, là, je me trompe ? Ça te plaît, de me regarder évaluer ton physique et essayer de décider s'il vaut le coup d'oublier que t'es un coureur ?

— Je ne suis pas si terrible que ça, dit-il en retenant le sourire que mes paroles avaient provoqué.

— Elle s'appelle comment, la dernière fille avec qui t'as couché ? Juste le prénom, ça suffira.



Il réfléchit à ma question, puis ses épaules s'affaissèrent un peu.

— OK. Je suis un peu coureur.

Je baissai les yeux sur ses bras. Ils étaient tous les deux couverts de tatouages néo-traditionnels. Couleurs vives et larges traits noirs dessinaient une Eight ball, un brellan de huit par les as, un dragon, un crâne et le nom d'une femme.

— Je peux m'en aller, mais j'en ai pas envie, dit-il avec un regard par en dessous, jouant sans retenue la carte du charme.

Une autre fille aurait peut-être fondu, mais moi, je n'avais qu'une chose en tête, c'était la violence avec laquelle le destin venait de me gifler.

— Qui est Diane ? demandai-je.

Il baissa les yeux.

— Pourquoi tu me demandes ça ?

Je montrai son bras.

— C'est une ex ? Serais-tu un homme rejeté, qui couche avec tout ce qui bouge pour oublier son cœur brisé ?

— Diane est ma mère.

J'eus instantanément la bouche sèche et, dans la gorge, la sensation d'avoir avalé du sable chaud.

— Merde.

— Je préfère « merde » à « désolée ».

— Je ne m'excuse plus... jamais.

Il sourit.

— Ça, je veux bien le croire. Écoute, on a démarré sur de mauvaises bases, tous les deux. J'ai un côté chevalier protecteur de la veuve et de l'orphelin quand j'ai affaire à un homme agressif avec une femme. Je ne peux pas te promettre que ça n'arrivera plus, mais je peux t'assurer que ça n'arrivera pas ce soir. Alors... on y va ?

Il avait conclu sur un nouveau battement de cils, poussant à pleins tubes son charme et son magnétisme.

Je pinçai les lèvres. Maintenant que j'avais besoin de lui, le jeu devenait particulièrement risqué. Je devais être butée, mais pas hors de portée.

— Non.

Son visage se décomposa. Il s'éloigna de quelques pas, puis revint, à la fois contrarié et troublé.

— Putain, merde, c'est pas bientôt fini, tes conneries ?

Je haussai un sourcil.

— Pourquoi est-ce que tu tiens tant à ce que je sorte avec toi ? T'as fait un pari ou quoi ?

— Parce que t'arrêtes pas de m'envoyer bouler !

— Donc... si j'accepte, tu me laisseras tranquille ? demandai-je avec un demi-sourire.

— Je vois pas pourquoi je reviendrais à la charge, là. Tu crois que ça me branche, de me faire jeter ?

— Ça doit bien te stimuler quelque part.

— Ça. Ne. M'arrive. Jamais.

Cette fois, il semblait franchement contrarié.

— Et maintenant, j'ai vraiment envie de te dire : « Va mourir. »

Il soupira, luttant pour garder son calme.

— Écoute, viens juste boire un coup avec moi. Je ne te raccompagnerai même pas.

Juré.

D'une main, je défis le nœud de mon tablier, le pliai et le glissai derrière le bar.

— Très bien. C'est parti pour notre dernière soirée ensemble.

Il me tendit la main.

— C'est pas trop tôt.

Je laissai ma main se lover agréablement au creux de la sienne. Sa peau était tiède, agréable, sa chaleur se glissait dans mes pores, réchauffant une partie de moi qui était froide depuis longtemps.

Au moment de sortir, je jetai un coup d'œil derrière moi, et vis Phaedra et Chuck qui me faisaient au revoir de la main, avec des sourires canailles.

Taylor me fit traverser la rue, sans même émettre une remarque sur mon jean troué ou le fait que je sentais le graillon. Nous marchâmes jusqu'au *Cowboys*, le bar country-western.

— Vraiment ? demandai-je avec une grimace.

Taylor fit un signe au type qui gardait l'entrée et nous passâmes devant celles, bien mieux habillées que moi, qui n'avaient pas la chance de connaître le videur.

— Hé !

— C'est pas juste !

— Tu te fous de nous, Darren ?

Je tirai sur la main de Taylor, le forçant à s'arrêter.

— Darren Michaels, dis-je à celui que j'avais connu au lycée.

— Falyn Fairchild, répondit-il.

Il était presque aussi large d'épaules que la porte d'entrée, sa chemise noire trop petite tirait sur ses muscles. Et son teint hâlé sentait la cabine de bronzage.

— Je ne savais pas que tu travaillais ici.

Il eut un petit rire.

— Depuis que j'ai vingt et un ans, Falyn. Tu devrais sortir du *Bucksaw* de temps en temps.

— Très drôle, lâchai-je comme Taylor m'entraînait à l'intérieur.

Nous passâmes devant les guichets où des employées encaissaient les entrées. L'une d'elles nous suivit du regard, mais n'essaya même pas d'attirer l'attention de Taylor, passant au client suivant sans réagir.

— Tu utilises tes points-fidélité ? demandai-je, assez fort pour qu'il m'entende malgré la musique.

Taylor me sourit, et je tentai d'ignorer l'emballement ridicule de mon cœur qu'il provoqua.

— Tu veux une bière ?

— Non.

— Ne me dis pas que tu es l'une de ces filles qui boivent du vin blanc frais...

Comme je ne répondais pas, il continua :

— Un cocktail ? Un whisky ? Bon, je m'avoue vaincu, là.

— Je ne bois pas.

— Tu ne... Ah bon ?

Son air surpris me fit sourire.

— Je. Ne. Bois. Pas, répétais-je en articulant chaque mot.

— Je ne comprends pas.

Je levai les yeux au ciel.

— Je bois, moi, dit-il. Je fume, aussi, mais ici, on ne peut pas.

— Je ne pensais pas que c'était possible, mais tu viens de perdre des points.

Taylor s'arrêta à une table, attendit que je me sois installée.

— Je vais me chercher une bière, dit-il. Tu es sûre que tu ne veux rien ? De l'eau ? Gazeuse ?

— De l'eau, ce sera très bien. Pourquoi tu souris ?

— Si j'ai perdu des points, c'est que j'en ai gagné avant.

— Oui, mais c'était avant que tu ne parles.

Le sourire s'évanouit.

— Putain, t'es vraiment méchante, dans ton genre. Et je comprends pas pourquoi j'aime autant ça.

Il se dirigea vers le bar, mes propos insultants n'affectant en rien sa démarche de mec sûr de lui. La musique, qui résonnait façon steel guitar, était à fond dans tout le bar. Le menton calé sur une main, j'observai la foule autour de moi, triant les touristes et les gens du coin. Puis je regardai Taylor, qui discutait avec Shea. Elle avait fini le lycée deux ans après moi, et travaillait dans ce bar depuis le lendemain de son vingt et unième anniversaire. J'attendis que Taylor se mette à flirter avec elle, ou fasse quelque chose qui m'aide à renforcer la mauvaise opinion que je tenais à avoir de lui.

Shea pencha la tête sur le côté, et semblait complètement sous le charme, et puis soudain, ils pivotèrent tous les deux vers moi. Il était inutile de détourner le regard. J'avais

été prise sur le fait.

Je leur fis un petit signe de la main. Ils répondirent de la même façon.

Shea décapsula la bière de Taylor, puis remplit un verre d'eau et de glaçons. Au moment où Taylor quitta le bar, elle lui donna une petite tape sur l'épaule.

— C'est Shea, dit-il en arrivant à notre table.

— Je sais.

— Tu m'as demandé le nom de la dernière fille que j'ai emballée. C'était Shea.

Je fis la grimace.

— C'était mon premier week-end ici. C'est vraiment une fille sympa... et carrément déjantée.

— *Emballée* ? Mais ça veut dire quoi, ça ? demandai-je, en regrettant presque aussitôt ma question.

— Avoir des relations sexuelles. Baiser. Coïter. Coucher. Forniquer. Faire une partie de jambes en l'air. Tirer son coup. Niquer. Je continue, ou ça va aller ?

— Arrête, s'il te plaît.

Je bus une gorgée d'eau.

— Je suis un vagabond, comme dit ton père. Et entre deux appels, on n'a pas grand-chose à faire.

— Quand on n'a pas d'imagination, sûrement.

— Tu suggères quoi ?

— Oh, je ne sais pas. En août, c'est le moment idéal pour monter au sommet du pic Pikes. Il y a aussi le Jardin des Dieux, les Sources de Manitou. Le zoo. Le musée des Beaux-Arts. Celui de l'Air et de l'Espace. Les Sept Cascades.

— D'accord. On va tout faire, alors. On commence ce week-end ? Par le pic Pikes ?

— Ce soir est notre dernière soirée ensemble, je te rappelle.

— Mais pas du tout.

Je levai les yeux au ciel, et tentai de trouver quelque chose d'intéressant sur la piste de danse. Il y avait du choix. Un couple père-fille... du moins, jusqu'à ce qu'il essaie de lui faire du bouche-à-bouche à la verticale pendant un slow. Un homme cherchant à se faire repousser par toutes les femmes se trouvant à moins d'un mètre de la piste. Une femme en cuir noir frangé des pieds à la tête, qui dansait toute seule – et s'imaginait de toute évidence en star d'une comédie musicale à Broadway.

Taylor pointa sa bouteille dans sa direction.

— On l'appelle Cat Woman. Elle s'échauffe, là.

— C'est qui, « on » ?

— Moi... et eux, dit-il en montrant les deux hommes qui s'approchaient de notre table. Zeke et Dalton secouaient la tête, incrédules.

— Pu-tain, je le crois pas, dit Zeke. Tu me déçois, Falyn.

Tous deux plongèrent les mains dans leurs poches, et tendirent chacun un billet de vingt dollars à Taylor.

Je me tournai vers lui.

— Je me suis trompée. T'es pire qu'un connard.

Zeke le regarda, sincèrement préoccupé.

— Merde, c'est quoi, pire que ça ?

Taylor leva les mains en signe de reddition, mais il s'amusait visiblement.

— C'est pas parce que j'ai parié avec eux que j'arriverais à te faire venir ici que j'avais pas envie que tu acceptes de sortir avec moi. Et puis, un pari verrouillé, je ne pouvais pas laisser passer.

Je secouai la tête sans comprendre.

— Oh ! s'écria Taylor, encore plus excité depuis l'arrivée de ses comparses. Quelqu'un pourrait-il noter ça par écrit ? Miss Grandes Écoles ne comprend pas mon jargon !

— Ton verbiage, tu veux dire, répliquai-je du tac au tac.

Un sourire se dessina sur les lèvres de Dalton.

Taylor se pencha vers moi. Il sentait l'après-rasage et le savon bon marché, avec un soupçon de menthe et de tabac sucré dans son souffle.

— Un pari verrouillé, c'est un pari qu'on est quasi certain de remporter, dit-il d'une voix grave et modulée.

— Ah, ça, c'était le signal que j'attendais, dis-je en descendant de mon tabouret pour me diriger vers la sortie.

Dalton et Zeke lâchèrent un « Oooh ! » de surprise, en exagérant volontairement. Quelques secondes plus tard, les doigts de Taylor se glissaient entre les miens, me retenant doucement mais fermement, jusqu'à ce que je m'arrête.

— Tu as raison, c'était complètement crétin de ma part de dire ça.

Je pivotai vers lui et croisai les bras.

— Je ne peux guère reprocher à un connard de se comporter en connard.

Je le vis tiquer légèrement.

— OK. C'était mérité. Je te cherchais, Falyn. T'es pas vraiment quelqu'un de facile à aborder.

Je le fixai d'un long regard noir, puis me détendis.

— Il se fait tard, de toute façon. Je bosse demain matin.

Sa déception fut flagrante.

— Allez, c'est pas si tard que ça ! Et tu m'as promis *plusieurs* verres !

— Les verres d'eau, ça compte ?

— Viens danser.

— Non !

C'était sorti si brutalement et d'un ton si définitif que j'en fus moi-même surprise. Taylor était lui aussi un peu étonné.

— Houla. Calme-toi. C'est juste une danse. Je te toucherai même pas les fesses.

Je secouai la tête et reculai.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas danser... ça, dis-je en montrant un couple qui tournait et s'enlaçait sur la piste.

Taylor eut un petit rire.

— Le *two-step* ?

— Oui.

— Tu sais compter ?

Je plissai les yeux.

— Ça, c'est insultant.

— Réponds juste à la ques...

— Oui ! Oui, je sais compter ! lâchai-je, exaspérée.

— Alors tu sais danser le *two-step*. Allez, viens, je vais te montrer.

Il m'attira vers la piste de danse.

J'eus beau refuser plusieurs fois, finir même par le supplier, il ne s'arrêta que lorsque nous nous trouvâmes sur la piste.

J'étais pétrifiée.

— Détends-toi. Je vais faire en sorte que tu t'en tires bien.

— Je n'aime pas la musique country.

— Personne n'aime. Laisse-toi mener, c'est tout.

Je soupirai.

Taylor posa une main sur ma hanche et enferma ma main droite dans sa main gauche.

— Mets l'autre sur mon épaule.

Je regardai autour de nous. Certains hommes avaient les mains sur les épaules de leur partenaire. Certaines femmes étaient trop prises dans de multiples pirouettes pour poser leurs mains où que ce soit.

— Seigneur, murmurai-je en fermant les yeux.

Je détestais me lancer dans l'inconnu quand je savais déjà que je ne serais pas absolument parfaite.

— Falyn, dit doucement Taylor.

Je rouvris les yeux, tentai de ne pas me laisser distraire par la fossette creusée sur sa joue.

— Je vais faire deux pas en arrière, en partant chaque fois du pied gauche. Tu vas en faire deux en avant, en partant chaque fois du pied droit. Deux pas, OK ?

Je hochai la tête.

— Ensuite, je vais faire un pas en arrière du pied droit, et tu feras un pas en avant du pied gauche. Juste un pas, d'accord ? Le rythme, c'est rapide, rapide, lent. Rapide, rapide, lent. Tu es prête ?

Je secouai la tête. Il éclata de rire.

— Allez, c'est vraiment pas difficile. Ce qu'il faut, c'est écouter la musique. Et te laisser guider autour de la piste.

Taylor commença, et je le suivis. Je comptais dans ma tête, essayant de faire les mêmes mouvements que lui, en miroir. Danser n'était pas un monde totalement inconnu pour moi. Blaire avait insisté pour que je fasse de la danse classique jusqu'à treize ans, âge auquel il était devenu évident que la grâce ne faisait pas partie de mes gènes, et qu'aucun cours particulier n'y changerait rien.

Mais le *two-step* semblait relativement simple, et Taylor était un bon meneur. Après quelques tours de piste, il me lâcha une main et me fit tourner une fois sur moi-même. En retrouvant ma position de départ, je ne pus m'empêcher de sourire.

À la fin du morceau, je poussai un long soupir.

— Bon, c'était pas si terrible, finalement.

Une autre chanson commença, un peu plus rapide.

— Allez, viens, on ressaie, dit Taylor en me tirant contre lui.

La sueur commençait à perler à son front, et je la sentais couler dans mon dos. Au milieu de la chanson, Taylor me fit tourner, mais au lieu de me rattraper, me lança de l'autre côté pour un nouveau tourbillon. Vers la fin, il ajouta une figure où il me lâchait, ma main glissait dans son dos et nous nous retrouvions face à face, pour recommencer le pas de deux.

Après le troisième morceau, je battis en retraite et allai m'asseoir.

— T'es pas mauvaise du tout ! s'exclama Dalton.

— Elle est même bonne, dit Taylor, les yeux brillants. Tu veux encore de l'eau ? Je vais me chercher une autre bière.

— Je veux bien, merci, dis-je avant de le regarder s'éloigner.

— Ben dis donc, pour quelqu'un qui le déteste, tu le regardes drôlement fixement, remarqua Dalton.

— C'est une habitude, dis-je en suivant les gestes de Shea, qui remplissait un verre d'eau.

Taylor prit sa bière, mon verre, et revint poser le tout sur notre table.

— Merde, Taylor, dit Zeke. Elle a vérifié que tu ne mettais rien dans son verre.

Taylor me fixa, méfiant.

— Non. Sérieux ?

— Je ne te connais pas.

— Ça arrive souvent, par ici ? demanda Zeke, que cette idée dérangeait visiblement.

— Disons que c'est arrivé.

Taylor serra les dents.

— Mieux vaut que je ne croise pas un enulé capable d'une chose pareille. Ça mérite une dégelée en règle, ça.

— C'est pas parce qu'elle te connaît pas, dit Zeke. Elle se cherche juste une excuse pour t'avoir à l'œil quand t'es avec la barmaid sexy.

— Je ne suis pas avec la barmaid sexy, dit Taylor à ses amis.

— Moi j'aimerais bien être avec la barmaid sexy, dit Zeke en souriant en direction de Shea avant de boire une gorgée de bière.

— Elle a un nom, précisai-je.

Et comme Taylor ne semblait pas s'en souvenir, j'ajoutai :

— Shea.

Il feignit d'être désolé, sans grand succès.

— Je connais ton nom, à toi aussi, dit-il.

— Quel grand honneur, dis donc.

— Je ne vais pas droguer ton verre. Je n'ai jamais eu à droguer personne pour m'envoyer en l'air, et c'est pas maintenant que ça va commencer.

— Je ne te connais quand même pas.

Il me donna un coup de coude.

— Tu sais que je danse bien.

— Tu dances pas mal.

Dalton et Zeke éclatèrent de rire. Taylor baissa la tête, mais il riait, lui aussi.

— Quelle cruauté. Elle a insulté mes talents de danseur de country !

Je bus une longue gorgée d'eau glacée, reposai mon verre. J'étais en nage, je m'essuyai le front avec le poignet.

— Il faut vraiment que j'y aille, là.

Un nouveau morceau démarra, et tout le monde applaudit avant de se diriger vers la piste.

— Encore une ! dit Taylor en me prenant la main.

Je serrai les lèvres, m'efforçant de ne pas sourire.

— D'accord. Mais après, c'est ter-mi-né ! Je bosse demain matin, moi !

— Marché conclu !

Sur la piste, Taylor me fit tourner sur moi-même avant même que je puisse commencer à compter. Puis nous nous retrouvâmes à danser tout autour de la piste, dans le sens contraire des aiguilles d'une montre, comme tous les autres danseurs autour de nous. Les couples virevoltaient, riaient, et chaque ratage, chaque pas de travers n'était plus qu'un prétexte pour rire encore plus fort.



J'avais assez vite pris le pas, à ma grande surprise, et j'arrivais même à anticiper ce que Taylor allait faire. Enfin, jusqu'au moment où il fit quelque chose de complètement nouveau. Face à face, nous avions les bras croisés, il me repoussa, puis me tira contre lui, et l'instant d'après, j'étais dans les airs, la tête en bas. Quelques secondes plus tard, je reprenais mon *two-step* de base.

Et je m'amusais comme une folle.

— Ça t'a plu ?

— Je ne suis pas sûre de ce que c'était !

— Je t'ai fait faire un flip. Un salto, quoi.

— Un flip ? Comme ça ? demandai-je en faisant de petits cercles dans l'air avec mon index.

— Oui. Après ça, tous tes premiers rencards te sembleront très fades. Reconnais-le.

Je ratai un pas, me rattrapai.

— Ce n'est pas un rencard.

— D'accord, je t'invite à dîner. Qu'est-ce qu'il y a encore d'ouvert ?

Je m'arrêtai de danser.

— Ce n'est pas un rencard. C'est une soirée entre amis, rien d'autre.

Taylor se pencha, son nez effleura mon oreille.

— Autant que je te le dise tout de suite, ce genre de plan, ça ne me suffit jamais.

Je fis un pas en arrière. Le sentiment que j'éprouvais était plus qu'inquiétant. Je voulais m'en aller, mais il me retint.

— Allez, Falyn, dit-il en me lâchant. Je plaisante, on se marre bien, non ?

— C'était hilarant, merci.

Je quittai la piste, fis au revoir à Dalton et Zeke et me frayai un passage jusqu'à la sortie. Dehors, je fis quelques pas dans la tiédeur de la nuit, inspirai profondément.

*Il sera là dans trois, deux...*

— Falyn ! dit Taylor, juste derrière moi.

Je ravalai un sourire.

— Tu as dit que tu ne me raccompagnerais même pas chez moi, tu te rappelles ?

La déception assombrit son regard.

— Comme tu voudras, Miss Grandes Écoles.

Je prenais un risque. Si son ego n'était pas aussi endurant que je le pensais, il ne m'adresserait plus jamais la parole. Mais de tous les crétins arrogants que j'avais croisés un jour, Taylor Maddox décrochait indéniablement le pompon.

Il fallait malgré tout que je lui tende une perche. Alors je me hissai sur la pointe des pieds, et déposai un baiser sur sa joue, laissant mes lèvres s'attarder juste ce qu'il fallait sur sa peau. Taylor se pencha, attiré par ma bouche, s'arrêta à moins d'un centimètre. Je

m'écartai mais, lorsque nos regards se croisèrent, son expression était différente. Je n'aurais pas su dire exactement en quoi, mais quelque chose avait changé.

— Bonne nuit.

— Bonne nuit, dit-il doucement.

Je pris le chemin du *Bucksaw*, m'arrêtant à un feu. La circulation me semblait modérée sur Tejon Street, pour un soir de week-end, mais j'étais assez mal placée pour juger. D'ordinaire, à cette heure, j'étais allongée sur mon canapé et je mangeais du fromage et des crackers en feuilletant l'un des magazines people que Kirby apportait au boulot pour les lire pendant sa pause.

— Hé ! dit Dalton en courant pour me rattraper.

Je le regardai sans comprendre.

— Quoi ?

— Il a promis qu'il ne te raccompagnerait pas. Mais il n'a pas promis qu'il ne te ferait pas raccompagner. Par moi.

Je secouai la tête, essayant de calmer le sentiment de victoire qui montait en moi.

— Je devrais pouvoir traverser la rue toute seule.

— T'as qu'à faire comme si on allait dans la même direction, alors.

Je soupirai.

— Ils sont tous aussi compliqués, les mecs qui font votre boulot ?

— Elles sont toutes aussi compliquées, les filles qui ont fait des grandes écoles ?

— J'ai laissé tomber mes études.

Dalton sourit.

— T'es super, Falyn.

Je souris à mon tour.

Le feu passa au rouge pour les voitures, je traversai avec Dalton. Le reste du chemin se fit en silence. Devant le *Bucksaw*, je sortis mes clés et ouvris la porte.

— Tu habites au restau ?

— Au-dessus.

— C'est pratique.

— Et pas cher.

— Je vois ce que tu veux dire. Bon, bonne nuit, Falyn.

— Salut, Dalton. Content de t'avoir rencontré.

Il répondit d'un hochement de tête, et repartit en direction du bar. Devant, je voyais encore Taylor et Zeke, qui attendaient en fumant et en bavardant, jetant de temps à autre un œil dans ma direction.

J'entrai, refermai la porte derrière moi. Les stores étaient baissés, les lumières éteintes dans la salle. À tâtons, je gagnai l'escalier qui menait chez moi. J'ouvris ma porte, entrai dans l'appartement vide. En général, le vendredi soir dans mon lit, j'entendais battre les

basses venant du *Cowboys*. Aujourd'hui ne faisait pas exception. Mais au lieu de me coucher, j'ouvris ma boîte à chaussures et laissai courir mes doigts sur les lettres qui s'y trouvaient, les yeux brillants lorsqu'ils lisaient l'adresse de l'expéditeur. Car la perspective de me rendre à Eakins était désormais très proche de se réaliser.

C'était un sentiment tellement irréal – espérer, pour la première fois depuis que j'avais perdu espoir.

— C'est prêt ! lança Chuck depuis le passe-plat, du ton autoritaire qu'il utilisait pour annoncer qu'une commande pouvait être servie.

Samedi après-midi, le temps était magnifique, le niveau sonore dans la salle un peu plus haut et plus animé que les autres jours. L'essentiel des tables était occupé par des familles, avec des bébés qui hurlaient, un petit qui se promenait partout, et des groupes d'ados penchés sur un portable, éclatant de rire par intermittence.

Hannah, la lycéenne qui venait nous donner un coup de main le week-end, avait un œil sur toutes les tables, s'arrêtant ici et là pour vérifier que tout allait bien avant de reprendre son chemin, à la manière d'un colibri survolant un champ de fleurs.

— Oh ! Excuse-moi ! s'écria-t-elle en manquant de renverser le gamin de deux ans qui n'arrêtait pas de bouger.

— Jack ! Ramène tes fesses ici tout de suite ! grogna sa mère.

Il courut vers elle avec un grand sourire, certain qu'il n'était pas encore venu à bout de sa patience.

— Pfff ! fit Hannah en soufflant pour écarter les mèches blondes qui lui tombaient sur le visage. Et c'est même pas les vacances !

— Merci d'être venue, en tout cas, dis-je en préparant quatre thés glacés. Je sais que tu avais entraîné de volley.

— Dire qu'à la rentrée, je serai en terminale, soupira-t-elle. Comment vous allez faire sans moi, l'été prochain ?

— Tu ne reviendras pas bosser ?

Elle haussa les épaules.

— Ma mère veut qu'on fasse un grand voyage en famille pendant tout l'été avant mon départ pour la fac.

— Génial, dis-je avec un sourire poli.

— menteuse.

— Tu as raison. Voyager tout un été avec Blaire serait pour moi une véritable punition.

Hannah serra les lèvres.

— Je suis désolée que tu ne t'entendes pas avec tes parents. T'es tellement sympa.

Hannah n'avait pas pour mère le Dr Blaire Fairchild, autoritaire, dominatrice, éternelle insatisfaite.

— Blaire fait une crise de nerfs quand une jambe de pantalon dépasse du panier à linge sale, et devoir faire la queue pour quoi que ce soit décuple ses pires côtés. Les parcs d'attractions, ce n'était même pas la peine d'y penser. Mais je suis contente que tu fasses ça. Avec ta mère, je suis sûre que ce sera super.

Le sourire d'Hannah s'effaça.

— Merde, il faut que j'aille encaisser les Ashton. John Delaney vient d'arriver avec ses mioches.

— Les cinq ? demandai-je en me tournant pour voir la réponse.

John avait un porte-bébé au bout de chaque bras, dans lesquels se trouvaient ses jumeaux. Marie, sa femme, remonta leur fille de trois ans sur sa hanche, et se pencha pour dire quelque chose à ses deux autres filles, qui allaient déjà à l'école.

John avait été l'entraîneur de l'équipe féminine de hockey sur gazon de mon lycée. Aujourd'hui, il vendait des voitures chez un concessionnaire Ford. Ses enfants occupaient toute son attention, et je fis de mon mieux pour ne pas regarder trop longtemps dans leur direction.

— Waouh. Marie est drôlement courageuse.

— Ou drôlement chtarbée, dit Hannah. C'est pas eux qui ont failli divorcer, il y a quelques années, juste avant qu'il démissionne du lycée ?

— Je n'en sais rien. Les ragots, j'évite.

Hannah alla présenter l'addition à la table huit. Je remplis un bol de tranches de citron, et portai mes thés glacés jusqu'à la douze.

— Vous avez choisi ? demandai-je en prenant mon carnet et mon crayon.

— Comment va ton père, Falyn ?

Je posai le regard sur Brent Collins, qui avait visiblement posé cette question à dessein. L'ado bouboule mangeur de Snickers était désormais moniteur de Cross Fit dans la salle de gym qui se trouvait un peu plus loin dans la rue.

— Il va, répondis-je. Tu devrais tester le sandwich dinde rôtie. Il est vraiment extra aujourd'hui.

— Je ne mange pas de viande. Je vais prendre la salade de chou frisé. Qu'est-ce qui t'est arrivé ? T'étais pas en médecine, toi ?

— Pas vraiment, non.

— T'es pas allée à Dartmouth ?

— Si. T'es végétarien, alors ? Donc pas d'œuf dans la salade ? De la sauce ? Phaedra fait une sauce verte maison à la mayo vegan qui déchire.

— Parfait. Dusty, tu savais que Falyn était allée à Dartmouth ?

Dusty hocha la tête en aspirant sur sa paille. Les deux garçons étaient en compagnie de leurs copines respectives. Tous avaient terminé le lycée la même année que moi, ou la suivante.

— Jolie bague, dis-je à Hilary.

Elle posa une main sur l'avant-bras de Dusty, mettant bien en évidence sa bague toute neuve.

— Il a fait ça bien, hein ?

Dusty sourit.

— Pour ça oui, bébé, dit-il avant de se tourner vers moi. J'ai officialisé avant qu'elle se rende compte qu'elle est trop bien pour moi !

Je souris.

— Super.

Deux cheeseburgers-bacon et deux salades de chou plus tard je déposais la commande d'une nouvelle table, et prenais pour Hannah l'entrée destinée à la table un.

— Merci ! lança-t-elle en me voyant servir sa table.

J'aimais bien Hannah, mais je la connaissais à peine. Elle était encore au lycée, donc à des années-lumière d'où je me trouvais dans la vie. Toutes les opportunités s'offraient à elle, je fuyais pratiquement tout ce qui pouvait ressembler de près ou de loin à un avenir – un avenir déjà figé, en tout cas.

— Je viens d'installer la trois pour toi, me dit Kirby en venant chercher des menus derrière le bar.

Je levai les yeux, et dus maîtriser le sourire satisfait qui menaçait d'éclairer mon visage.

— Génial, murmurai-je.

— Ah. Donc tu as passé une bonne soirée avec lui, finalement ? demanda Phaedra, venue rajouter des menus à la pile.

— Il est d'Eakins, dans l'Illinois.

Phaedra cligna les yeux.

— Quoi !?!

— Taylor. Il est d'Eakins.

Phaedra pâlit.

— Tu lui as dit ?

Je fis la grimace.

— Bien sûr que non.

— Dit quoi ? demanda Kirby.

— C'est personnel, répliqua sèchement Phaedra. Elle t'en parlera si elle en a envie, mais ne l'embête pas avec ça.

— Houla, souffla Kirby en écarquillant les yeux.

— Ce n'est rien, dis-je.

Kirby regarda en direction de la table numéro trois, puis revint vers moi.

— Ils ont exigé que ce soit toi qui les serves.

— Parfait. Je les laisse s'installer et j'y vais.

— Falyn ! lança Brent.

Je m'arrêtai à leur table.

— Désolée, je reviens tout de suite pour le thé glacé.

— Qu'est-ce qui s'est passé à Dartmouth ? demanda-t-il. Ta mère a raconté à la mienne que t'avais été renvoyée. C'est vrai ?

— Arrête, Brent, dit Hilary.

Les mots restaient dans ma gorge. Cela faisait longtemps qu'on ne m'avait pas posé de question sur mon passé.

— Non. Je suis partie.

— Pourquoi ? demanda Brent.

J'avalai ma salive.

— Laisse-la tranquille, intervint John en se retournant.

Brent feignit l'étonnement.

— Hé, monsieur Delaney. Ça fait drôle de vous rencontrer ici.

John avait rougi comme une jeune communiante. Il me regarda, puis reprit place face à sa femme, qui ne s'était rendu compte de rien, trop occupée par ses enfants.

Phaedra arriva derrière moi, posa ses mains sur mes épaules et sourit à Brent.

— Je vais vous encaisser, si vous êtes pressés.

— Heu, non, ça va aller, bredouilla Brent. On va... hum, désolé. J'ai pas été très fin. Si c'est possible, on aimerait rester un peu.

Sa petite amie et Hilary lui en voulaient visiblement.

— Bonne idée, dit Phaedra en s'éloignant.

Je me mordis la lèvre, pour retenir un haut-le-cœur, et retournai au bar.

Dalton, Zeke et Taylor lisaient le menu. Cette fois encore, ils étaient couverts de cendre, de suie et de sueur, et avaient calé leur casque sur un genou.

— Ma mère veut commencer par le parc de Yellowstone, dit Hannah en installant des couvercles sur les petits gobelets destinés aux enfants Delaney. On y est déjà allé au moins dix fois, mais elle y tient, alors c'est comme ça. Moi, ce que je veux, c'est descendre la côte Ouest jusqu'à Los Angeles.

— Tu y es déjà allée ? demandai-je d'un ton distrait, occupée à observer discrètement les trois compères.

J'allais devoir me mettre les trois dans la poche. Pas seulement Taylor. Hannah secoua la tête, puis attendit que je réponde à ma propre question.

— Moi ? Oui. Avec Blaire.

— Ah ben tu vois que tu peux voyager avec elle.

— C'était pour une conférence médicale. J'ai passé toute la journée dans la chambre d'hôtel. Je crois qu'elle m'avait emmenée juste pour l'aider à porter les sacs quand elle a fait du shopping.

— Oh. Effectivement... Pas super. Mais au moins, si t'étais malade, elle pouvait te soigner. Elle est médecin, c'est ça ?

— Chirurgien cardiothoracique. L'un des cinq meilleurs du pays.

— Waouh. Carrément super.

— C'est un super chirurgien.

— C'est déjà ça.

Je fis la grimace. Blaire détestait la poussière et les gens qui parlaient trop ou étaient trop enthousiastes, détestait qu'on la regarde dans les yeux, comme s'il fallait avoir un doctorat pour être son égal. Voilà pourquoi elle était chirurgien. Être la meilleure – et elle l'était – l'autorisait à être exécration avec les autres. Du moment qu'elle réparait ce qui était cassé, tout passait.

La seule chose qu'elle ne pouvait pas réparer, c'était la personne qu'elle avait brisée.

— Falyn ? La table cinq attend son addition, dit Kirby.

— Oh !

J'appuyai sur l'écran de la caisse, et l'addition sortit. Je l'arrachai, la glissai dans le portefeuille en cuir noir prévu à cet effet et déposai le tout sur la table d'une famille de quatre personnes.

— Voilà, merci beaucoup, dis-je en souriant. Et bonne journée !

Je fis le tour de mes autres tables, remplis quelques verres, et m'approchai de la table numéro trois.

— Salut, les gars. Vous prenez la même chose aujourd'hui, ou vous changez ?

Ils hochèrent tous la tête de concert.

— La même chose, dit Dalton. Je pourrai plus jamais boire un Coca Cherry ailleurs, maintenant.

Je retournai au bar pour préparer leurs verres.

— Merci, dit Dalton quand je revins pour les servir.

Zeke but une gorgée, et poussa un long soupir de satisfaction.

— Trex a démissionné ? demandai-je en évitant de croiser le regard de Taylor.

Dalton, Zeke et Taylor semblèrent hésiter.

— Trex ne fait pas partie de notre brigade, dit enfin Taylor. On l'a rencontré à notre hôtel.

— Ah. Bon, vous avez choisi ou vous désirez plus de temps ?

Zeke scruta le menu.

— Vous servez le petit déjeuner toute la journée ?



— Toute la journée.

— C'est quoi, une « crêpe » ?

— C'est un pancake très, très fin. Phaedra le tartine de chocolat fondu à la noisette, puis elle le plie, et le saupoudre de sucre glace et de vermicelles de chocolat.

— Hou... je vais prendre ça, alors.

— Un wrap au poulet pour moi, dit Dalton en me tendant son menu, faisant signe à Zeke de me donner le sien.

— Et... pour toi ? demandai-je à Taylor.

Il baissa son menu et me regarda droit dans les yeux.

— Je veux qu'on se revoie.

— Pardon ?

Ça n'était pas sur la carte, ça...

Taylor se carra sur sa chaise et soupira.

— Je sais ce que j'ai dit, mais c'était quand je pensais que tu faisais ta compliquée. Je n'avais pas encore compris que tu étais impossible.

— Je... je ne suis pas impossible. Je suis d'ici. Et toi... non.

Zeke sourit.

— T'as un mec ?

— Non.

Dalton donna un petit coup à Taylor, qui le fusilla du regard, avant de poser son menu sur la table.

— Quand j'ai juré que jamais plus je ne t'inviterais, je ne le pensais pas.

Je haussai un sourcil.

— Tu ne pensais pas que tu me promettais un truc ?

Il réfléchit un instant.

— OK. Oublie ce que je viens de dire.

Je fis la moue.

— Tu penses que je vais accepter un deuxième rencard avec un vagabond qui ne tient pas ses promesses ?

Un sourire digne de celui du chat du Cheshire se dessina lentement sur les lèvres de Taylor.

— Tu viens de dire qu'on avait eu un rencard.

— Écoute, y a vraiment beaucoup de monde, aujourd'hui.

— Je sais. Mais penses-y quand même.

Je levai les yeux au ciel, revins sur Taylor et pointai mon stylo sur lui.

— C'est non. Tu prends un wrap au poulet aussi ?

Le sourire disparut, il croisa les bras, déconfit.

— T'as qu'à me faire une surprise.

— Très bien.

Je pris son menu et apportai la commande à Chuck.

— Il t'a encore demandé de sortir avec lui ?

— Oui. J'ai refusé.

— T'es cruelle, dit Chuck en secouant la tête.

— Il voulait juste qu'on se voie. C'est pas comme s'il avait le cœur brisé ou quoi que ce soit.

— S'il ne te plaît pas, pourquoi est-ce que tu as l'air sur le point de glousser comme une gamine ?

— Il est d'Eakins, répondis-je simplement.

— Eakins ? Comme Eakins, dans l'Illinois ?

— Oui.

— Et il sait ?

— Non, il ne sait rien. Phaedra m'a posé la même question. Pourquoi devrais-je en parler à tout le monde, tout à coup ?

Chuck haussa les épaules.

— Je demandais juste. Tu sais, Falyn... je t'ai déjà proposé...

— Non, Chuck. Je ne veux pas que tu me paies le voyage. Tu en fais déjà trop pour moi.

— T'as besoin de combien, encore ? À force d'économiser, tu dois bientôt y être, non ?

— Presque. Mais chaque fois que j'étais sur le point de pouvoir, quelque chose s'est mis en travers de mon chemin.

— Comme quand tu as aidé Peter à acheter des pneus neufs ?

— Moui.

— Et ensuite, tu as payé ce billet à Kirby, non ?

— Moui.

— Et puis tu es tombée malade...

— Aussi.

— Tu paies encore pour les frais médicaux ?

— Non, j'ai terminé de rembourser il y a quelques mois déjà. Merci.

— Tu devrais nous laisser t'aider, Falyn. Tu as aidé des gens, et cette histoire est importante pour toi.

— Oui. C'est pour ça que je dois la régler toute seule.

Je regardai en direction de la table trois. Taylor leva les yeux au même moment, et nos regards se croisèrent.

— Enfin, pour l'essentiel.

Chuck alla remuer sa soupe.

— Je connais un jeune homme qui risque de péter les plombs, quand il aura compris où tu veux en venir.

J'eus un pincement au cœur.

— Je m'en veux déjà.

— C'est bien. Ça prouve que tu as encore une conscience.

Je baissai les yeux, me sentant de plus en plus mal. L'euphorie ressentie quelques instants plus tôt était complètement retombée, anéantie par le remords.

— Où est Phaedra ?

— Dans l'arrière-cuisine. Elle prépare les cheesecakes.

— Oh.

Donc je ne la verrais pas avant un moment. Les Delaney firent un petit signe d'adieu à Kirby tout en rassemblant leur marmaille. Marie se chargea des jumeaux, pour que John puisse s'occuper de celle de trois ans, qu'il hissa sur une épaule. Elle se mit à remuer les jambes en hurlant.

— Pfiou ! fit Hannah. C'est décidé, j'adopterai direct un enfant de dix ans.

Je regardai les Delaney rejoindre leur voiture, sur le parking. Le père batailla pour installer sa fille dans le siège-auto, la suppliant un instant pour la gronder l'instant suivant.

— Ouais... répondis-je, l'esprit ailleurs.

Sa fille enfin attachée, John se redressa, tâta les poches de son jean et dit quelque chose à sa femme avant de se diriger de nouveau vers le restaurant. Arrivé au bar, il se pencha vers moi.

— Je suis désolé, vraiment, dit-il. Elle m'a demandé pourquoi nous ne venions plus jamais ici. Je ferai de mon mieux pour éviter, la prochaine fois.

Je secouai la tête.

— C'est pas grave. Je comprends.

— Je suis réellement désolé, Falyn. Pour tout, répéta-t-il en tirant son portefeuille de sa poche avant de tourner les talons et ressortir, gagnant sa voiture à petites foulées.

J'eus l'impression que l'air était parti avec lui, et je restai là, le souffle en suspens.

Kirby s'approcha, s'accoua au bar.

— Hé ben, j'ai cru que le rush ne s'arrêterait pas, aujourd'hui, dit-elle en prenant des menus. Hou-hou ? Je te parle. Tu penses pouvoir me dire ce que tu ne m'as pas dit ?

— Pas aujourd'hui, répondis-je, revenant brusquement au présent.

Elle fit la moue.

— Il te plaît, au moins ? Parce que... t'es pas comme d'habitude. Quand un mec te court après, t'es toujours bizarre, mais là, tu le fuis pas.

— Qui ? demandai-je, d'une voix plus aiguë que je ne l'aurais voulue.

Kirby fit des yeux ronds.

— Taylor, idiote.

— Ouais, renchérit Hannah. Pourquoi t'es bizarre avec les mecs ?

Je la fixai d'un regard noir.

— Va donc t'occuper de tes tables, toi.

— Bien, madame, répondit-elle en tournant les talons.

— Sérieusement, reprit Kirby. Je pensais que t'en voulais juste à tes parents. Et puis récemment, j'ai réalisé que tu détestais aussi les hommes. Et Taylor est arrivé.

— Je ne déteste pas les hommes.

Nouveau regard en direction de Taylor. Même chose de son côté. Je détournai les yeux. Et quand je revins sur lui, il parlait avec ses amis, un petit sourire aux lèvres.

— J'aime bien les mecs. Je n'ai juste pas de temps à leur consacrer.

— Non, dit-elle en grattant quelque chose sur le bar. Il y a autre chose.

Elle alla chercher un torchon et un pulvérisateur, et se dirigea vers une table libre qu'il fallait nettoyer.

— C'est prêt ! lança Chuck depuis le passe-plat.

Je sursautai. C'était la commande Taylor et consorts.

— Ça va aller, ma belle ? me demanda Chuck.

— C'est tout bon, dis-je en chargeant les assiettes sur un plateau, que je hissai sur une épaule avant de le caler contre mon cou.

— C'est pas ce que je voulais dire, dit Chuck.

— Je sais, lançai-je en m'éloignant.

Les trois copains interrompirent leur conversation en comprenant que le plateau était pour eux, et levèrent vers moi des regards brillants.

— Le wrap, dis-je en posant une assiette devant Dalton. La crêpe, ajoutai-je à l'intention de Zeke, et une omelette de Denver aux piments mexicains.

Taylor tendit la main, je lui donnai son assiette.

— Attention, elle est chaude.

— C'est pas grave, dit Taylor avec un sourire.

Et, alors que j'allais partir, il effleura mon bras.

— Je suis capable de sortir avec une fille juste en ami, tu sais.

J'eus un regard dubitatif.

— Je suis serveuse dans une petite ville touristique. Tu crois que c'est la première fois qu'on me dit ça ? Qu'on ne m'a pas déjà sorti tout le baratin possible et imaginable ? Écoute, t'es sympa. Je vous aime bien, tous les trois. Mais j'ai assez d'amis comme ça. Et les amis temporaires, en plus, ça ne me tente pas.

Je sentis son regard dans mon dos comme je m'éloignais, et je savais ce qu'il pensait. Il avait déjà prouvé qu'il aimait relever les défis, et je venais de lui en offrir un sur un plateau – littéralement.

Leur repas terminé, ils demandèrent l'addition, payèrent et se levèrent rapidement, mais Taylor attendit de pouvoir me faire un petit geste de la main avant de quitter le restaurant.

Kirby débarrassa leur table et me rapporta une poignée de billets de un et cinq dollars ainsi que de la petite monnaie. Au total, il y en avait pour plus que leur addition. Je secouai la tête en souriant. C'était la meilleure façon de dire au revoir à une serveuse.

Le reste de la journée fut plus tranquille. Pas le temps de s'ennuyer, mais pas le rush perpétuel non plus. Le moment venu, Hannah et moi, installées au bout du bar, près de la porte de la cuisine, comptâmes nos pourboires tout en écoutant Chuck et Hector raconter leurs déboires en cuisine, en riant.

Une main sur les reins, Phaedra émergea de l'arrière-cuisine, couverte de crème, de chocolat, et de taches de fraises.

— Ça y est, ces foutus cheesecakes sont faits.

Chuck la prit dans ses bras.

— Super. Bravo mon amour.

Il l'embrassa sur la joue, elle fit mine de le repousser.

— Comment c'était, ici ? Je voulais venir vous aider, mais j'ai pas eu le temps.

— On s'en est sortis, répondis-je.

Kirby eut un sourire en coin.

— Taylor est venu. Il lui a laissé un énorme pourboire.

Je levai les yeux au ciel.

— Qu'est-ce que ça disait ? demanda Hannah.

Grimace.

— Comment ?

D'un mouvement du menton, elle indiqua ma liasse de billets.

— Il a écrit quelque chose sur un des billets. Je pensais que tu l'avais vu.

Kirby se rua vers moi pour voir de quoi il retournait. Je feuilletai ma liasse et secouai la tête.

— Non, je ne vois rien.

— De l'autre côté, ma fille, dit Phaedra.

Je retournai la liasse et découvris le message, d'une écriture à peine lisible.

COMFORT SLEEP HOTEL

CHAMBRE 201

Kirby éclata de rire.

— S'il a un atout, lui, c'est la persévérance, reconnais-le.

J'inspirai lentement. Mon cerveau tournait à grande vitesse. Maintenant que j'avais un semblant de plan, rester patiente allait être difficile. Mais la patience était la clé de mon succès.

— Je trouve ça insupportable, moi. Mais continue à l'installer dans ma section, d'accord ?

— C'est noté, dit-elle en grimpant sur un tabouret de bar, balançant ses pieds dans le vide comme un enfant.

Phaedra caressa le visage de Chuck.

— Tu te souviens quand tu étais insupportable, chéri ?

— Comment pourrais-je l'oublier ? répondit-il avec un clin d'œil.

— S'il vous plaît, arrêtez, gémit Kirby.

On toqua à la porte, et elle soupira en se tournant vers l'entrée.

— Ah ben pour une fois qu'il est à l'heure, lui...

Mais elle se tut, et ne bougea pas. À mon tour, je regardai vers la porte, et vis Taylor, en casquette blanche, sweat à capuche gris, short de basket bleu marine et tongs, un panier de linge sale sous le bras.

— Ah ben voilà autre chose, lâcha Phaedra de sa voix grave.

— Je le laisse entrer, ou pas ? demanda Kirby.

Tout le monde se tourna vers moi.

— Je... Je m'en occupe. Et pas de commentaires.

— J'ai l'impression qu'on se fout de nous, dit Hannah. Elle se fout de nous, là, ou quoi ?

— Non, dit Chuck en retenant un rire. Mais c'est drôle quand même.

D'un pas délibérément lent, je me dirigeai vers la porte, mais ne l'ouvris pas.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? demandai-je d'un ton faussement exaspéré.

— C'est jour de lessive, annonça-t-il avec un large sourire.

— Très bien. Mais tu n'as pas répondu à ma question.

— Est-ce que tu as un lave-linge ? Un sèche-linge ?

— Oui.

— Voilà pourquoi je suis ici.

Je secouai la tête, incrédule.

— Et on ne sait pas comment demander, quand on veut un service, d'où tu viens ?

— Je viens de l'Illinois.

— Je sais d'où tu viens ! grognai-je.

Le sourire de Taylor pâlit.

— Est-ce que tu pourrais me prêter ton lave-linge et ton sèche-linge ?

— Non !

Il regarda à droite, puis à gauche dans la rue.

— Bon... et... y a un Lavomatic, pas loin ?

— Sur Platte Avenue. Tu prends à gauche, là, et c'est juste avant Institute Street. En face de l'épicerie, lança Phaedra depuis la salle.

Je me retournai, et la vis indiquer la direction à prendre. Devant mon regard, elle haussa les épaules.

— Ça te dit de m'accompagner ? proposa Taylor. On s'emmerde tellement, à la laverie.

Je serrai les lèvres, tentai de ne pas sourire. *Ça y est, c'est bon.* Je tendis la main, tournai la clé qui était encore dans la serrure, et ouvris.

— Entre.

— T'es sûre ?

— Parce que maintenant, t'as peur de déranger ?

— Pas vraiment, dit-il en passant devant moi. Je prends l'escalier, c'est ça ?

C'était forcément le destin. Taylor était comme un chiot égaré que j'aurais nourri et qui refusait de s'en aller. Et il se trouvait qu'en plus, il venait de la ville même où j'avais prévu de me rendre depuis très longtemps.

Je refermai derrière lui, verrouillai la porte avant d'affronter les quatre sourires narquois de mes collègues.

— Tu viens ? demanda Taylor en se retournant.

Je soufflai sur ma frange pour l'écarter de mes yeux.

— Ben pourquoi pas, tiens...

J'ouvris la porte, et observai d'un air amusé Taylor examinant mon intérieur avec application. Son short était bas sur ses hanches, il retourna sa casquette pour ne pas perdre une miette du spectacle. C'était le type d'homme que j'aurais à tout prix évité en temps normal, et pourtant il était là, dans mon appartement, beau et débraillé.

— L'endroit te convient-il pour faire ta lessive ? demandai-je.

Il haussa les épaules.

— C'est carrément mieux que la laverie. Où est la buanderie ?

Je lui fis signe de me suivre, et fis coulisser deux portes le long du mur qui séparait la cuisine de la salle de bains. Le lave-linge et le sèche-linge, qui devaient avoir mon âge, nichaient serrés l'un contre l'autre dans un espace rectangulaire pour le moins exigü.

— C'est toujours mieux que la laverie ?

— Oui. Mais je peux y aller, si tu préfères.

— Tourne le bouton sur le programme que tu veux, et tire pour démarrer la machine.

Taylor eut un sourire soulagé que je trouvai mignon. OK, qui faillit me faire fondre. Il se baissa, sortit plusieurs jeans de son panier et les mit dans la machine.

J'étais allée poser mon argent dans ma chambre. J'en mis la moitié dans mon portefeuille, l'autre dans la boîte à chaussures, et rangeai le tout. Puis je me changeai, enfilai un jogging et un tee-shirt gris XL.

— Il est où, ton jean ? demanda Taylor.

Surprise par sa question, je m'arrêtai.

— Là, par terre, dis-je en montrant un tas, dans ma chambre.

— Il reste de la place dans la machine, dit-il en versant la lessive.

— Mon jean ne connaît pas suffisamment le tien pour partager une machine.

Il eut un petit rire et secoua la tête.

— Est-ce que j'ai fait quelque chose de précis pour que tu me détestes ? Ou est-ce que c'est une sorte de test ? demanda-t-il en me regardant. Parce que je n'en veux pas à ta petite culotte, Miss Grandes Écoles. Je veux juste laver ton jean.



Je retournai dans ma chambre, ramassai mon jean à côté de la table de nuit avant d'aller chercher ceux qui se trouvaient dans le panier à linge, dans la salle de bains.

— Tiens, dis-je les lui tendant.

Il les fourra dans la machine.

— C'est tout ?

— Oui. Donc si tu les bousilles, je suis foutue, lâchai-je en allant me laisser tomber dans un fauteuil du salon.

— Je ne vais pas les bousiller. Ça fait un moment que je sais me servir d'une machine.

— Ta mère ne lavait pas ton linge ?

Taylor secoua la tête.

— Tu as de la chance de ne jamais t'être retrouvé en train de pleurer devant la machine parce que tu n'arrives pas à la démarrer.

— On dirait que tu parles d'expérience.

— C'est la bonne qui faisait notre linge.

Je guettai sa réaction. Il n'en eut pas.

— Si tes parents sont riches, qu'est-ce que tu fais dans ce trou à rat ? demanda-t-il en retirant son sweat pour le jeter dans la machine.

Il ne portait plus qu'un tee-shirt très fin et trop petit sur lequel on pouvait lire *Eakins Football* en lettres délavées.

Je le fixai un instant, luttant contre l'irrésistible sourire que je sentais se dessiner sur mes lèvres.

— Ils ont pris les mauvaises décisions.

Taylor s'approcha du canapé et s'y laissa tomber, tapota les coussins.

— C'est-à-dire ?

— Ça ne te regarde pas.

Il croisa les bras. Mon regard parcourut le mélange de couleurs et de formes qui couvrait sa peau jusqu'à ses poignets.

— C'est quoi, tes tatouages ?

— On en a tous.

— C'est qui, tous ?

— Mes frères et moi. Enfin, presque tous. Tommy n'en a pas.

— Combien de frères ?

— Quatre.

— Purée.

Il hocha la tête, s'abandonna un instant à la résurgence d'un souvenir.

— T'as pas idée.

— Ils habitent où ? Tes frères.

— Ici et là.

Ce petit jeu me plaisait. Des questions, presque pas de réponses, et Taylor qui ne semblait pas s'en offusquer. Son tee-shirt laissait deviner sa peau bronzée et des abdos joliment dessinés. Des abdos. Comme tous les machos. Quatre à six muscles qui formaient pour ainsi dire le graphique indicateur de la connerie d'un mec.

— Et c'est toi l'aîné ? demandai-je.

— Oui et non.

— Des sœurs ?

Taylor fit une grimace.

— Arrête. Non.

Soit il détestait les femmes, soit il les traitait mal au point de ne pas les considérer comme des êtres humains. Dans un cas comme dans l'autre, plus le temps passait, moins je redoutais d'éprouver des remords.

— Tu veux regarder la télé ? demandai-je.

— Non.

— Très bien. De toute façon, j'ai pas le câble.

— Tu as des vidéos ?

— Phaedra a une boîte de VHS et un magnétoscope, dans la penderie, mais je ne l'ai pas branché.

— Tu habites ici depuis combien de temps ?

— Depuis un moment.

Taylor se leva, se dirigea vers la penderie que j'avais indiquée et l'ouvrit. Il faisait plus d'1, 90 m et voyait facilement tout ce qui se trouvait sur l'étagère du haut. Il alluma la lumière, et leva les bras pour prendre le magnétoscope couvert de poussière, ainsi qu'un méli-mélo de rallonges et de câbles électriques. Il souffla pour ôter la poussière, et eut un mouvement de recul, l'air dégoûté.

— Choisis un film, je vais brancher ce truc.

— Notre conversation à bâtons rompus t'ennuie déjà ?

— À mourir, répondit-il sans chercher à s'en excuser.

Bizarrement, il ne semblait pas être déçu par la façon dont les choses se passaient. Ni agacé, ni rebuté, et j'en étais soulagée. Au moins n'allait-il pas nécessiter une quantité exorbitante d'attention et d'efforts de ma part.

— *Alien*, proposai-je en montrant la cassette vidéo depuis la penderie.

Taylor posa le magnétoscope en dessous de la petite télévision et entreprit de démêler les câbles.

— Ouais, pas mal, dit-il en glissant un bras derrière le meuble.

Je fis la moue.

— Pas mal ? C'est un grand classique !

— J'ai vu qu'il y avait *Seize bougies pour Sam*, dans le carton. Je pensais que tu aurais choisi ça.

Il brancha un câble à l'arrière du magnétoscope, puis glissa l'autre extrémité derrière la télé.

— Tu me connais vraiment mal.

— Je n'arrive pas à savoir si tu te forces à me détester, ou si tu essaies de me convaincre de te détester.

— Ni l'un ni l'autre.

Taylor fit une grimace, mais c'était parce qu'il avait du mal à mettre le câble en place.

— En tout cas, moi, non.

— Non, quoi ?

— Je ne te déteste pas.

— Mince..., soupirai-je avec un sourire.

Ses branchements terminés, Taylor se redressa et s'assit en tailleur contre le mur, à côté de la télé.

— À mon avis, tu te détestes suffisamment pour deux.

Je me sentis rougir. Il approchait de la vérité à un point qu'il n'imaginait même pas.

— Hou, c'est une explosion, qui se prépare, là ? demanda-t-il, prenant ma gêne et mon silence pour de la colère.

Je me penchai en avant.

— Tu ne me fais pas d'effet à ce point, désolée.

Il cilla.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Pour me mettre en colère, il faudrait que ton avis m'intéresse.

— Houla, t'es passée en mode analyse, là ? T'as pourtant pas fait psycho, si ?

— Là, tu crains vraiment.

— Dire que t'es nulle en conversation et que j'ai comme l'impression d'avoir affaire à une petite conne donneuse de leçons, ça craint, et je ne pensais pas aller jusque-là. Mais le fait est que c'est vrai...

— Ouille, lâchai-je, impassible.

Il secoua la tête.

— J'y comprends rien. Tu commences par péter un câble pour rien, et puis l'instant d'après, j'arrive plus à te faire réagir. Tu pars dans tous les sens. J'arrive pas à te cerner. Du tout. Et pourtant j'ai fait option études féminines.

— Vous devez bien vous éclater, quand tu racontes ça à tes potes, hein ? Mais ça ne m'impressionne pas.

Il resta silencieux un moment.

— Tu veux que je m'en aille ?

— Je ne crois pas. Mais tu peux, si tu veux.

— Je ne veux pas. Et pour moi, c'est assez étrange, de prendre position.

— Tu m'intrigues, là. Continue.

— D'abord, j'aime bien que tu sois maladroite comme tout, et que tu débordes de rage.

En ma compagnie, la plupart des filles gloussent pour rien et se passent une main dans les cheveux toutes les cinq secondes. Toi, tu m'as à peu près tout dit, sauf d'aller me faire foutre.

— Va te faire foutre.

— Tu vois ? Tu me plais.

— Peut-être que je n'ai pas envie de te plaire.

— Je sais. D'ailleurs, tu ne me plais pas au sens où on l'entend d'habitude. Et je crois que c'est ce qui m'étonne le plus.

Cet aveu me désarçonna, mais pas autant que le pincement au cœur qui suivit.

— Écoute, Miss Grandes Écoles, je suis ici jusqu'en octobre. Je bosse comme un dingue toute la journée. Quand j'ai de la chance, je suis de la première équipe, et je peux venir déjeuner au *Bucksaw Café*. Toi et ta conversation sans concession, vous rendez mon séjour ici plus agréable. À mon avis, ton hostilité vient uniquement du fait que tu es persuadée que je cherche à coucher avec toi, et de toute évidence, je ne suis pas capable d'apprivoiser ton côté mégère. Alors ce que je suggère, c'est qu'on mette le son à fond pour ne plus entendre ton lave-linge de merde, et qu'on regarde *Alien* tranquilles.

Je restai sans voix.

Il haussa les épaules.

— Je me fous des problèmes que tu peux avoir avec tes parents. Je me fous des problèmes que t'as avec les mecs. Je n'approcherai pas ta chatte à moins d'un mètre, la preuve c'est que jamais je n'utilise ce mot quand je cherche à m'envoyer en l'air. Les filles détestent. Tout ce que je veux, c'est passer un peu de temps en compagnie de quelqu'un de cool qui a aussi un lave-linge, un sèche-linge, et la plus belle collection de cassettes vidéos que j'aie vue depuis les années 1990.

— Un mètre, hein ?

Je glissai de mon fauteuil et, à quatre pattes, allai me planter devant lui. Je le sentis se raidir quand mes mains se posèrent de part et d'autre de ses cuisses pour me pencher, et m'arrêter à quelques centimètres de sa bouche.

— T'en es si sûr que ça ? murmurai-je.

Il déglutit, et, d'un ton très calme, répondit :

— Arrête tout de suite ton petit jeu. Je sais très bien que te toucher serait poser le doigt sur la gâchette d'un pistolet chargé.

— Alors n'appuie pas sur la détente, soufflai-je, mes lèvres effleurant presque les siennes.

Il n'avança pas, ne recula pas non plus, se détendit même, comme s'il s'habituaît à cette proximité et la trouvait confortable.

— Je n'appuierai pas.

Je m'accroupis, posai les mains sur mes genoux, et réfléchis à ce qu'il venait de dire.

— Je te trouve terriblement sûr de toi pour quelqu'un qui revient à la charge sans arrêt.

— Putain, t'es vraiment bizarre, tu le sais, ça ? Encore plus bizarre que ce que je pensais. Est-ce que j'ai réussi ton test ?

— Oui, lâchai-je platement.

— J'aime ta compagnie, mais ça ne veut pas dire que je suis dingue comme toi. Et ton test est ridicule. N'importe quel mec y va quand une fille le supplie d'y aller comme ça.

— Tu n'y es pas allé.

— J'arrête pas de te le répéter, je suis pas idiot. J'ai très bien compris ce que tu cherchais à faire. Ce que j'ignore, c'est pourquoi.

Je plissai les yeux.

— Tu dis qu'on peut être amis, mais tu ne tiens pas parole.

— Bon, très bien. Je promets de revenir à la charge systématiquement et tenter tout ce que je peux pour t'emballer. Qu'est-ce que tu en dis ?

Je penchai la tête sur le côté, observai le petit sourire sur ses lèvres, la fossette dans sa joue, et la barbe naissante sur sa mâchoire déterminée. Je ne trouverais pas ce que je cherchais dans ses paroles ou dans ses yeux. Le vrai Taylor était hors d'atteinte, tout comme la vraie Falyn. Mais je savais où chercher, et comment trouver. La seule façon de lire dans l'âme de quelqu'un, c'était d'y plonger la sienne.

— Promis ? Vraiment ?

— Juré.

— Est-ce que je te fais peur ? demandai-je, ne plaisantant qu'à moitié.

Taylor répondit sans hésiter.

— Même pas un petit peu. Je sais exactement à quoi m'attendre avec toi.

— Qu'est-ce qui te rend si sûr de toi ?

— Je suis quasiment certain que toi et moi, on est pareils.

J'ouvris de grands yeux, incapable de masquer ma surprise, puis hochai la tête.

— Va pour *Alien*.

— T'as fini de me tanner, là ? demanda-t-il en croisant les bras.

Toujours à quatre pattes, je regagnai mon fauteuil.

— Sans doute pas, mais si je continue, ce sera juste des vacheries basiques, rien de bien terrible.

Taylor s'accroupit devant la télé, l'alluma.

— T'as oublié le film.

Je me levai pour aller le chercher, et le lui lançai. Il l'introduisit dans le magnétoscope. L'image fut d'abord un peu tremblotante, le temps du générique sur fond de violons sinistres, puis se stabilisa et s'éclaircit au moment où le vaisseau spatial de Ripley apparaissait au loin, petite tache blanche dans l'immensité des ténèbres.

Taylor retourna s'asseoir et étendit les jambes.

Une petite partie de moi-même aurait aimé être polie et lui expliquer pourquoi j'étais si dure avec lui, mais la Falyn que j'étais devenue la fit taire. Les explications et les excuses étaient inutiles à mes yeux. Regarder droit devant et me forcer à oublier était tout ce qui me restait. Il était hors de question que je me laisse aller à éprouver quoi que ce soit – pour qui que ce soit – et que je risque ainsi de faire remonter d'autres sentiments à la surface.

Taylor posa une main sur son entrejambe et tira sur son short pour s'ajuster. Une fois satisfait de la position de ses petites affaires, il tira son tee-shirt vers le bas.

Je levai les yeux au ciel, il ne s'en aperçut même pas.

Un bras levé et glissé sous la tête, il était scotché à l'écran.

Au moment où le vaisseau de secours s'écrasa et où Ripley s'excusa auprès de Newt, Taylor alla mettre nos jeans dans le sèche-linge et lança une nouvelle machine. Il revint en reprenant la réplique de Newt avec une voix de fille et un accent britannique parfait.

— Ils sortent la nuit... surtout.

Cela me fit rire, mais il ne réagit pas, et ne dit plus un mot jusqu'à la fin.

J'avais les paupières lourdes, les effets de ce long samedi commençaient à se faire sentir.

— T'as raison, dit-il en se levant. C'est un classique.

— Les jeans ne seront pas secs avant un moment.

Il alla vérifier.

— Ouais. Ils sont encore très humides.

Il referma le hublot et remit le minuteur, puis retourna se mettre sur le canapé, cligna les yeux avant de les fermer complètement.

— Tu ne peux pas dormir ici, dis-je.

— OK. Mais est-ce que je peux m'endormir sans le faire exprès ?

— Non.

Il secoua la tête, sans pour autant ouvrir les yeux.

— Je m'occupe de ta lessive, tu pourrais quand même me laisser faire un somme en attendant d'avoir terminé.

— Je ne vais pas tarder à aller me coucher, et tu ne peux pas rester pendant que je dors.

— Pourquoi ?

— Je ne suis pas encore certaine que tu n'es pas un serial killer.

— Tu penses que j'ai prévu d'attendre qu'on ait regardé un film ensemble avant de t'assassiner ? Désolé de te décevoir, Miss Grandes Écoles, mais je n'ai pas besoin d'attendre que tu sois endormie pour te maîtriser. T'es peut-être bagarreuse, mais j'ai au moins vingt-cinq kilos de muscles de plus que toi.

— Je te l'accorde. Mais tu ne peux quand même pas rester ici. Que tu n'aies pas l'intention de me violer ne veut pas dire que tu n'as pas prévu de me cambrioler.

Il ouvrit les yeux, me regarda d'un air dubitatif.

— Excuse-moi, mais ta télé de l'an quarante et ton magnétoscope à pédales, j'en ai pas besoin. J'ai un écran plat 170 cm sur le mur de mon salon.

— Il est où, ton salon ? À Estes Park ?

— Ouais. J'ai hésité plusieurs fois à venir m'installer ici, mais tous mes potes et mon frère habitent là-bas ou à Fort Collins. Le fait est, pourtant, que c'est toujours ici que la brigade Alpine finit par échouer.

— Un de tes frères habite Estes ?

— Oui, dit-il en s'étirant. On a toujours été très proches, lui et moi. Quasi inséparables. J'ai deux frères dans l'Illinois, et un à San Diego.

— Et... tu retournes souvent dans l'Illinois ?

— Le plus souvent possible. Entre les saisons des incendies.

— Donc, après octobre ?

— Oui. À Thanksgiving, Noël, pour les anniversaires. Mon petit frère s'est marié au printemps dernier, un peu sur un coup de tête. Et cette année, pour leur premier anniversaire de mariage, ils envisagent de faire une vraie cérémonie, avec l'enterrement de vie de garçon, et tout. Là, je vais rentrer, c'est sûr.

— Pourquoi ?

— Je crois que la meilleure amie de ma belle-sœur n'a vraiment pas digéré d'avoir été zappée pour la première.

— Et... vous êtes tous allés à la même fac, dans la ville où vous êtes tous allés au même lycée ?

— Oui, Falyn. Quel genre d'insulte vas-tu trouver pour ça ?

— Aucune. Je trouve ça sympa. Une petite fac, ça doit être un peu comme le lycée. Avec un règlement moins strict.

— Comme toutes les facs, non ?

— Pas vraiment. Mais je suis allée à Dartmouth.

— La ferme.

Je calai mon visage contre l'accoudoir du fauteuil, tout à fait satisfaite de cette joute verbale. Taylor se mit à tapoter sur son téléphone portable, et je me détendis, avec la sensation qu'une couverture invisible épaisse, lourde, venait de se poser sur moi.

J'ouvris les yeux, éblouie par le soleil matinal qui baignait le salon. J'avais un goût de pipi de chat dans la bouche.

— Bonjour, dit Taylor, assis au milieu du canapé, entouré de piles de linge plié. Tu bosses, aujourd'hui ?

— Mmmh ? fis-je en m'asseyant.

— Tu bosses, le dimanche ?

— Pas cette semaine. C'est mon jour de repos, répondis-je, complètement à l'ouest.

Mon cerveau recommença lentement à fonctionner, je clignai les yeux, et fusillai du regard le type qui était en train de plier mes petites culottes.

— Pourquoi t'es encore là ?

— J'ai terminé la lessive, et puis je me suis endormi. Mais tu m'as réveillé plusieurs fois. Tu fais toujours des cauchemars comme ça ?

— Hein ?

Taylor hésita.

— Apparemment, c'était assez glauque, comme truc. Tu pleurais dans ton sommeil.

Cela faisait des années que je ne faisais plus de cauchemars. En tout cas plus comme à Dartmouth. Mon ancienne coloc', Rochelle, disait toujours que je la terrifiais en pleine nuit, avec mes cris.

Je posai les yeux sur la petite chose en coton fin qu'il avait entre les mains.

— Pose cette culotte. Immédiatement.

Taylor la jeta sans le panier à linge, avec le reste de mes sous-vêtements. La plupart étaient en coton imprimé, je les achetais par packs dans des soldieries. Certaines n'avaient plus d'élastique ou presque, et pendouillaient à la taille ou autour des cuisses.

— C'est la dernière machine, dit-il en indiquant le panier qui se trouvait à ses pieds. Chaussettes et culottes.

— Meeerde, j'avais oublié, soupirai-je en me passant les mains sur le visage. À cause de toi, je vais me payer la honte de ma vie devant tous mes collègues et mes clients.

Taylor se leva.

— Y a pas de porte de derrière ?

— Chuck et les garçons de cuisine te verront de toute façon.

— À quelle heure vous ouvrez, le dimanche ?

— Chuck et Phaedra sont quasiment toujours ici – du lever au coucher du soleil, en tout cas.

— Comment tu fais pour avoir une vie privée ?

Je soufflai sur ma frange.

— Jusqu'à présent, je n'en avais pas.

— T'inquiète. J'ai un plan.



Taylor rassembla son linge propre, rangea le tout très soigneusement dans le panier qu'il avait apporté et me fit signe de le suivre dans l'escalier. En bas, il s'arrêta, bien en vue de tous les retraités qui s'arrêtaient tous les dimanches au *Bucksaw* pour prendre un café, de tous mes collègues, de quelques familles du quartier, et d'une table de touristes.

Kirby pila net, Hannah aussi. En les voyant, Phaedra pivota immédiatement sur elle-même, et resta bouche bée. Le bourdonnement sourd des conversations cessa brusquement.

Taylor se racla la gorge.

— Je ne l'ai pas touchée. Elle est trop méchante.

Et il se dirigea vers la sortie, sous un regard que je voulais assassin, mais qui ne lui fit ni chaud ni froid.

Kirby éclata de rire, et pleurait presque quand Taylor lui fit coucou de dehors avant de s'éloigner. Phaedra essaya de garder son sérieux, mais ses pattes d'oie la trahirent. Hannah était aussi stupéfaite que moi.

— Bonjour ma grande. Un café ? proposa Phaedra en me tendant une tasse fumante.

— Merci, dis-je sans desserrer les dents.

Et sans plus de commentaire, je remontai l'escalier.

— Falyn ? fit Phaedra.

Je m'arrêtai, et me retournai lentement.

— Il a de la suite dans les idées...

— Je sais, grommelai-je.

En haut, j'ouvris ma porte d'un coup de pied, et la refermai de la même façon, avant de m'adosser contre le frigo. Quand je sentis des larmes de colère me piquer les yeux, je posai mon café et courus dans ma chambre, pour sortir ma boîte à chaussures et me laisser tomber sur mon lit avec.

La lettre la plus récente était sur le haut de la pile, et en dessous se trouvait l'argent que j'avais mis de côté pour payer le billet d'avion. Je serrai la feuille de cahier contre mon cœur, et inspirai profondément. Les pleins et les déliés soigneusement calligraphiés qui m'informaient de tout ce que j'avais raté avaient déjà quatre mois, et le temps continuait à passer, inexorable.

La feuille tomba sur mes genoux.

*Merde, il fallait que je tombe sur Taylor Maddox. La dernière personne sur Terre dont je voulais avoir besoin était celle qui pouvait permettre mon voyage à Eakins. J'écartai cette pensée de mon esprit. Je ne voulais pas échafauder de plan, je ne voulais même pas y penser.*

Il fallait juste que j'y aille. Sans attendre quoi que ce soit. Sans espérer. Juste me donner la possibilité de frapper à leur porte. Même s'ils refusaient de me pardonner, peut-être arriverais-je enfin à me pardonner moi-même.

Je m'essuyai les joues tout en souriant, tandis que le père, dans *Poltergeist*, poussait le poste de télévision hors de la chambre d'hôtel, sur le balcon. Le générique de fin défila sur une musique un peu flippante, et je fronçai les sourcils devant la tasse de café vide posée sur la moquette, à côté de moi.

Il n'y avait dans mon frigo qu'un reste de fromage moisi, du ketchup, et deux cannettes de Red Bull. Phaedra m'avait donné une vieille machine à café, mais je n'avais ni café, ni sucre... et bientôt ni eau si je n'arrivais plus à payer les factures. À l'idée de devoir descendre pour aller aux toilettes, je fis la grimace. Il faudrait que je les nettoie de temps à autre, et même si je faisais de réels efforts pour ne pas être snob, les toilettes publiques me donnaient des boutons.

Je me levai, pris ma tasse et descendis à la cuisine. Le brouhaha de la salle s'immisça aussitôt dans mon esprit, les cris des enfants en particulier. J'avais toujours l'impression qu'ils étaient une octave au-dessus de la moyenne, ça me faisait l'effet d'une fourchette qui crisse sur une assiette.

De l'eau éclaboussa mon tee-shirt lorsque je rinçai ma tasse avant de la mettre dans l'un des trois lave-vaisselle.

Hector sourit en me voyant, et s'essuya les mains sur son tablier.

— Alors, vous allez sortir et découvrir le monde, aujourd'hui, mademoiselle Falyn ?

Je soupirai.

— Quand arrêteras-tu de m'appeler comme ça ?

Il ne répondit pas, continua de sourire en vaquant à ses occupations.

Le visage de Phaedra apparut de l'autre côté du passe-plat.

— Salut, ma belle. Qu'est-ce que tu as prévu de faire, aujourd'hui ?

— Rien, dis-je en croquant dans un bâton de céleri trouvé sur la table.

Pete me donna une petite tape sur la main quand je voulus en prendre un autre, et je retins un éclat de rire.

Mais mon sourire s'effaça soudain.

— Il m’a dit que j’avais fait un cauchemar.

Le visage de Pete s’assombrit.

— Ça faisait longtemps... que je...

Je laissai ma phrase en suspens. Phaedra me rejoignit dans la cuisine et ramena doucement une mèche derrière mon oreille pour dégager mon visage.

— Tu es sûre que tu n’as rien de prévu ? demanda-t-elle.

— Oui. Pourquoi ?

D’un mouvement de tête, elle indiqua derrière elle.

— Parce qu’il est là, et qu’il te cherche.

J’allai jusqu’aux portes, les poussai. Taylor se tenait sur le trottoir, juste devant le restaurant. Il me fit un petit signe de la main.

— Tu lui plais, dit Kirby quand je passai à côté d’elle.

Taylor fourra ses mains dans ses poches. Les manches courtes de son tee-shirt révélèrent ses bras musclés.

— Si tu me dis que tu passais par hasard dans le quartier, je vais être très déçue, dis-je en croisant les bras.

Il rigola, regarda ses pieds.

— Non. Je m’emmerdais, alors je suis venu.

— C’est ton jour de congé aussi ?

— Oui. Ça te dirait de visiter l’une de ces conneries touristiques avec moi ? T’en avais toute une liste, l’autre jour.

— Tu conduis ? J’ai pas de voiture.

— La mienne est là, dit-il en se tournant légèrement pour indiquer une énormité noire rutilante, de marque étrangère, avec des pneus spécial boue. Puis il me regarda, étonné.

— Comment tu fais pour te déplacer ?

— Où veux-tu que j’aille ?

Taylor me tendit la main avec un sourire espiègle.

— Quelque part avec moi.

Ma première réaction fut de refuser. Afficher une humeur taciturne et balancer des remarques qui rebuteraient n’importe quel homme, j’avais l’habitude. Mais je savais qu’avec Taylor, cela ne fonctionnerait pas. Mes insultes n’avaient aucun effet sur lui, il reviendrait, et reviendrait encore jusqu’à ce que le moment soit venu pour lui de s’en aller. Si j’arrivais à obtenir qu’il m’emmène à Eakins, je n’aurais même pas à le repousser une fois de retour à Colorado Springs, son boulot et la distance le feraient pour moi.

Sa fossette se creusa, et je m’entendis lui dire oui sans pouvoir me retenir.

— Mais ne fais pas de trucs idiots, comme m’ouvrir la portière, OK ?

— Est-ce que j’ai une tête à faire une chose pareille ?

— Non, mais t'as pas non plus la tête du gars qui a des amies filles, et pourtant, j'ai bien l'impression d'avoir eu le job.

Il m'entraîna, regardant des deux côtés avant de traverser la rue.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Tu es tout le contraire de ce que je cherche chez une fille.

— En gros, je suis si horrible que grâce à moi tu as l'impression d'être un mec bien ?

Il pointa un doigt sur moi.

— Exactement.

Il posa la main sur la poignée de la portière, mais je lui donnai une petite tape.

— T'inquiète, Miss Grandes Écoles, même si tu me plaisais, je t'ouvrirais pas la portière. C'est toi qui conduis. Je ne sais pas où aller, et j'ai pas du tout envie que tu m'aboies un itinéraire.

— Tu veux que je conduise ton 4 × 4 ?

Cette perspective me rendait un peu nerveuse. Je n'avais pas conduit depuis des années.

Il actionna le déverrouillage automatique des portières, puis me tendit un trousseau de clés – certaines toutes neuves, d'autres moins. Je contournai la voiture, ouvris la portière côté conducteur et grimpai derrière le volant. Le tout en essayant de ne pas montrer ma trouille, en essayant surtout de la traiter par le mépris. Je claquai ma portière, mis ma ceinture. Mes mains tremblaient, j'étais horrifiée.

— T'as le permis, au moins ? me demanda Taylor.

— Oui. Je sais conduire. C'est juste que... ça fait un moment que j'ai pas touché un volant.

Je reniflai, et eus encore plus mal au cœur.

— Tu as passé la matinée à nettoyer ta voiture, je me trompe ?

— Elle sent le neuf, hein ?

— Elle est neuve, non ?

— Non, je l'ai achetée l'an dernier.

Il me prit les clés des mains et choisit la plus grosse, qu'il planta dans le contact. Le moteur démarra.

— Pfiou... Écoute... je suis pas sûre que ce soit une bonne idée...

— Tu t'en sortiras très bien.

La radio hurla soudain du hard rock.

— Oups, désolé, dit-il en baissant le son.

— T'écoutes pas de la country ? demandai-je en posant mes mains sur le volant en position dix heures dix.

Il rigola.

— La country, c'est pour danser et pleurer. AC/DC c'est pour nettoyer la voiture.

— C'est pas récent, comme groupe.

— Les classiques ne vieillissent pas. Allez, en route.

Je mis la marche arrière et reculai lentement pour quitter le parking. Une voiture arrivait dans la rue, elle klaxonna, et je pilai.

Taylor me regarda, surpris. Vraiment très surpris.

— Je fais tout ce que je peux pour rester dans mon personnage de dure à cuire, mais vraiment, je ne sais pas si je vais y arriver, là, lâchai-je.

— Ça fait combien de temps, tu dis ?

— Cinq ans.

— Pourquoi ?

— Pas de voiture.

— Jamais ? Ou tu as bousillé celle que tu avais ?

Je le regardai, incapable de répondre.

Il défit sa ceinture de sécurité.

— Bon, vaut peut-être mieux que tu me dises où on va. Obéir à une fille, c'est pas trop mon style, mais je prendrai sur moi. On réintroduira l'espèce Falyn en milieu routier une autre fois.

— Obéir à une fille ? On ne s'éloigne pas trop des stéréotypes normatifs ?

Il me fixa d'un regard torve.

— Arrête de me parler comme si tu rédigeais un devoir de psycho, Miss Grandes Écoles.

— Allez, on change, dis-je en passant par-dessus le bloc central, tandis qu'il descendait et faisait le tour à petites foulées.

— Je crois que c'est mieux comme ça, finalement, dit-il en s'installant.

— Moi aussi.

— Par où on commence ?

— Hem... Par le Jardin des Dieux. C'est à dix minutes à peine, et le parking est gratuit.

— On ne va pas au pic Pikes ? T'es jamais montée au sommet, je parie, dit-il d'un ton accusateur. J'ai entendu dire que les gens du coin n'y allaient jamais.

— Eh si, figure-toi, j'y suis montée, répliquai-je sèchement. Plusieurs fois. Mais on voit très bien le pic depuis le Jardin des Dieux. Crois-moi, c'est vraiment un chouette coin.

— D'accord. Je vais où ?

— Prends Tejon Street vers le sud jusqu'à Uintah. Ensuite tu continues jusqu'à la Trentième et là, tu tournes sur West Colorado, et tu rejoins Ridge Road. Ensuite, tu suis les panneaux.

— C'est parti, dit-il en reculant.

Une nouvelle voiture passa, klaxonna, et il pila.

— Tu vois, c'est pas que toi.

Je ris, et il s'engagea sur Tejon Street.

Le paysage qui défilait derrière ma vitre n'avait pas beaucoup changé depuis mon enfance. Le Colorado était un Éden, et ses habitants faisaient tout pour préserver sa beauté naturelle. Le Jardin des Dieux, était à lui seul un site d'exception. Les paysages y étaient magnifiques. J'adorais y aller quand j'étais enfant, pour les contempler, mais aussi pour voir la réaction de ceux qui les découvraient pour la première fois.

Taylor ne fit pas exception. Dès le parking, il ne put s'empêcher d'écarquiller les yeux et de regarder tout autour de lui. Tandis que nous marchions sur le sentier qui se promenait entre les blocs de roche ocre rouge, il resta silencieux, goûtant le grand air, et l'espace. Il y avait un peu de brume dans le ciel, due aux incendies, au loin, mais cela ne sembla pas l'inquiéter.

Une heure après notre arrivée, Taylor s'assit sur un rocher pour faire une pause.

— C'est incroyable. Je suis furax d'avoir passé autant de temps ici sans jamais être venu voir ça. Il faut que je montre ça aux autres.

Je souris, heureuse de sa réaction.

— Tout le monde devrait venir ici. Je sais pas, je trouve que quelque chose se dégage de cet endroit.

— Je marche des kilomètres, quand je bosse, et là, je suis déjà fatigué... C'est quoi ce binz ?

Je levai les yeux, cillant à cause du soleil. Des gouttes de sueur commençaient à couler le long de ma nuque.

— Je ne pense pas que ce soit de la fatigue. À mon avis, tu es détendu, voilà ce que c'est.

— Peut-être. Je ferais bien un petit somme.

— C'est parce que tu as passé la nuit à faire ma lessive.

— Pas toute la nuit. J'ai dormi un peu, aussi. Au fait, tu baves dans ton sommeil.

— Ah, c'est pour ça que t'as pas osé me toucher. Je pensais que j'avais ronflé.

— Non. À vrai dire, tu es peut-être la dormeuse la plus mignonne qui soit.

Je grimaçai.

— Comme si tu avais déjà passé toute une nuit avec une fille.

Il réfléchit un instant.

— C'est pas faux.

— Bon, dis-moi quelque chose que je ne sais pas encore sur toi, maintenant, dis-je en essayant de dissimuler mon intérêt.

Le moment était crucial. Il s'agissait d'obtenir les informations dont j'avais besoin sans qu'il se doute que je le cuisinai.

Taylor fronça les sourcils.

— Comme quoi ?

Je croisai les bras, haussai les épaules.

Il me fit signe de m'asseoir à côté de lui.

— Je suis né un 1<sup>er</sup> janvier.

— Cool, dis-je en obtempérant, allongeant les jambes devant moi, car je ne m'en étais pas rendu compte, mais j'étais fatiguée moi aussi. Donc tu fais toujours une grande fête, du coup ?

— Ouais.

— Je pensais que tu me parlerais de ton boulot.

— C'est juste un boulot. Et toi, c'est quand, ton anniversaire ?

— Oh, c'est chacun son tour, alors ?

Il feignit l'exaspération.

— Ben... ouais.

— C'est pas juste un boulot. Tu sauves des vies, des maisons, des villes entières.

Il attendit que je réponde, impassible.

— Je ne suis pas née un jour de fête.

Il attendait toujours. Je levai les yeux au ciel.

— Pff. Treize mai.

— Tu as des frères et sœurs ?

— Non.

— La fille unique de tes parents les déteste. Dur.

— Oui.

— Houla. Moi qui pensais que tu allais nier. Tu les détestes *vraiment* ?

— Je crois.

Je savais que ma réponse du tac au tac, sans réfléchir ne serait-ce qu'une seconde, avait de quoi choquer.

— On peut savoir pourquoi ?

Je soupirai. Au jeu des questions, j'avais depuis longtemps appris à donner le change sans trop en révéler.

— Tu as eu une enfance parfaite, toi, je parie.

— Pas du tout.

— Mais tu as reçu suffisamment d'amour de ta maman pour tatouer son nom sur ton bras.

— Mon frère l'avait fait, alors il fallait que je le fasse, moi aussi.

— Pourquoi ça ?

— On a les mêmes tatouages.

— Exactement les mêmes ? Tous les cinq ?

— Non, juste mon frère Tyler et moi.

J'eus un rire narquois.

— Taylor et Tyler...

Il rit à son tour.

— Et aussi : Thomas, Trenton et Travis.

— Non, tu plaisantes ? C'est pas possible.

Il haussa les épaules.

— Elle aimait les noms en T.

— C'est clair. Donc... tes parents vivent toujours à Eakins ?

— Oui.

— C'est comment, l'Illinois ?

Il sembla mécontent, tout à coup.

— Je sais pas. Eakins est une petite ville comme les autres, je suppose.

— Comme ici ?

— Non. C'est vraiment, vraiment petit. Il n'y a qu'une supérette, quelques restaurants, et deux, trois bars.

— Et un salon de tatouage ?

— Oui. Mon frère y travaille – je parle de Trenton. Il est très bon.

— Il a fait tous les tiens ?

— Tous, sauf un.

Il tendit le bras et montra celui qui disait « Diane ».

— Pourquoi pas celui-là ?

Taylor se leva.

— T'as atteint ton quota de questions.

Il me tendit la main pour m'aider à me relever. Je tirai sur son bras, et frottai pour faire tomber la terre de mon pantalon.

— Je ne crois pas, mais de toute façon, il faut qu'on y aille, si tu veux voir d'autres trucs.

Il regarda autour de nous, et secoua la tête.

— Non, ce paysage et cette balade me suffisent. À moins que t'aies faim, ou soif ?

Je le regardai. Il était un peu trop doux, presque courtois, et même attentionné parfois, et tout ceci était bien caché derrière une grande gueule et une carapace tatouée.

Il pencha la tête sur le côté.

— Quoi ? demanda-t-il.

— Rien. C'est juste que... t'es pas... exactement ce que j'imaginai.

— Génial. Maintenant, t'es amoureuse de moi. Ça va être la croix et la bannière pour me débarrasser de toi.

— Certainement pas, et ça ne risque pas d'arriver.

— Promis ? fit-il d'un ton suffisant.

— Promis. Et contrairement à toi, je tiens mes promesses.



— Parfait. Maintenant que t'es admise dans la zone « amis », tout va être beaucoup plus simple.

Il me poussa en avant, joueur, et je le poussai en retour.

— Allez, avance.

Nous n'étions plus qu'à quelques minutes de la voiture quand le soleil disparut derrière les montagnes. La température avait nettement chuté, après la chaleur estivale, il faisait frais, et la brise légère séchait mon tee-shirt mouillé de transpiration.

Non loin de là, on entendit soudain de la musique et des voix, et une odeur de barbecue nous chatouilla les narines.

— Oh, c'est vrai, j'avais oublié, dis-je. C'est ce soir, le dîner de charité.

— Ici ?

— C'est tous les ans au même endroit. Pour les...

Je regardai Taylor, l'examinai de la tête aux pieds.

— ... c'est le Gala des Héros, qui rassemble de l'argent pour les familles des pompiers morts en service.

Taylor sembla apprécier.

— Plutôt sympa.

Au moment où les lumières de la fête apparurent, au détour du chemin, je me figeai.

— Merde... merde.

— Quoi ?

— Mes parents y sont. Ils y vont tous les ans.

— Pas grave, on va contourner la fête.

Je soupirai.

— Il fait nuit. Mieux vaut rester sur le chemin. Des gens se perdent, ici, tous les ans.

Il me prit par la main.

— On va faire ça rapido. Ma voiture est juste derrière ce rocher, là-bas.

J'approuvai d'un hochement de tête, et nous longeâmes d'un pas rapide une immense tente installée pour la circonstance. Le ronronnement d'un générateur se mêlait au brouhaha des conversations et des rires.

Nous étions presque passés quand j'entendis la voix de William derrière nous, qui m'appelait. Je fermai les yeux, et sentis Taylor serrer ma main.

— Falyn ? répéta William.

Nous nous retournâmes. Quand William reconnut Taylor et vit nos mains, il inspira longuement, déjà prêt à s'emporter. Blaire apparut à son tour, dans un frou-frou de satin car elle était en robe de soirée. Elle prit le bras de son mari. Sur son visage, je vis une expression qui m'était familière, et dont j'avais appris à me délecter, avec le temps.

— Falyn, ma chérie, que fais-tu ici ? demanda-t-elle.

— On est dans un lieu public, rétorquai-je.

Elle s'était trahie avec ce terme affectueux. Elle ne m'appelait ainsi qu'en société. Ces termes et autres petits noms gentils ne signifiaient rien pour elle, et elle s'empressait de les oublier dès son retour à la maison. Je n'étais pas la bienvenue, et elle souhaitait mon départ, le plus tôt possible.

Autour de mes parents, les gens commençaient à s'attrouper, véritable petite armée de connards donneurs de leçons, tout ouïe pour être sûrs de ne perdre aucun détail croustillant de ce qui se disait, et dont ils pourraient discuter à une prochaine soirée.

Je voulus faire demi-tour, mais William était déjà sur nous.

— Cette histoire doit cesser immédiatement. Tu...

— Papa, dis-je d'une voix sucrée (mais à l'aspartam), tu te souviens de Taylor Maddox. Il est d'Eakins, dans l'Illinois.

William blêmit.

Blaire porta une main à sa poitrine.

— Bill, dit-elle en cherchant à retenir son mari. Laisse Falyn avec son ami. Bonne soirée, ma chérie.

— Nous en reparlerons, maugréa William en nous tournant le dos.

J'entraînai Taylor jusqu'à sa voiture, impatiente de me retrouver dans l'habitacle. Quand Taylor fut assis à côté de moi, je tirai violemment sur la ceinture de sécurité, avec le sentiment de pouvoir enfin respirer lorsqu'elle fut bouclée.

— Ça va aller ? demanda-t-il.

— Je crois.

— C'était quoi, ce plan ?

Je secouai la tête.

— Falyn, demanda-t-il d'un ton hésitant. Qu'est-ce que ça peut leur faire, que je sois d'Eakins ?

— Ils ne veulent surtout pas que je m'en approche.

— Pourquoi !?!

— Parce que si je vais là-bas, je pourrais causer beaucoup de tort à beaucoup de gens.

Taylor démarra, je lui jetai un regard. Il fixait l'obscurité, droit devant lui.

— Est-ce que tu savais que j'étais d'Eakins quand on s'est rencontrés ?

— Non.

— Est-ce que ça a à voir avec l'incendie ?

— Est-ce que *quoi* a à voir avec *quel* incendie ?

Il se tourna, me lança un regard méchant.

— Est-ce que tu es en train de te foutre de moi, Falyn ? Qui es-tu ?

Je plissai le nez.

— Mais quel incendie ? De quoi tu me parles ?

À nouveau, il fixa l'obscurité.

— Est-ce que tu connais Trex ?

— Le type qui était avec vous au *Bucksaw* le premier jour ?

Taylor soupira et enclencha violemment la marche arrière.

— On bosse tous les deux demain, vaut mieux qu'on rentre.

Le retour en ville se fit en silence. Lorsqu'il se gara devant le restaurant, il ne mit même pas le frein à main.

— Heu... merci, dis-je en défaisant lentement ma ceinture. C'était sympa, cette journée.

— Ouais, répondit-il dans un soupir.

Sur son visage, il n'y avait plus que du regret.

Je descendis de la voiture, sortis mes clés, ouvris la porte du restaurant. Quand je fus à l'intérieur, le verrou tourné, Taylor recula dans la rue, et s'en alla.

Seule, un peu perdue, je restai un moment dans la pénombre. Eakins avait donc d'autres secrets que le mien...

## SIX JOURS.

Cela faisait six jours que ni Taylor, ni aucun de ses collègues n'était venu au *Bucksaw Café*. J'avais ressassé tout ce que j'avais pu lui dire jusqu'à ne plus pouvoir supporter mes pensées.

Je tapotais sur le bar ce qui me restait d'ongles, tout en rongant une cuticule sur l'autre main. La plupart du temps, ne pas avoir de téléphone était plutôt libérateur, mais maintenant que j'avais envie de googler un truc, je me sentais capable de sortir et d'aller m'en acheter un dans la première boutique venue.

— Je croyais que tu avais décidé d'arrêter, me dit Phaedra en passant avec une pile d'assiettes sales.

Je retirai mon doigt de ma bouche. Autour de l'ongle, ma peau était tout abîmée, irritée.

— Merde.

Kirby se tenait près de la fontaine à sodas, et farfouillait dans le coin des serviettes propres, alors qu'elle n'avait pas assis de nouveaux clients depuis vingt minutes. Il n'y avait que des habitués dans la salle. Dehors, il tombait des cordes.

— Tu as ton téléphone ? demandai-je à Kirby.

Elle le sortit de la poche de son tablier.

— Oui. Pourquoi ?

— Je voudrais chercher un truc. Je peux ?

Elle me le tendit. Le boîtier rose bonbon censé protéger son appareil était énorme dans ma main. Il y avait tellement longtemps que je n'avais plus de portable que j'avais l'impression de replonger dans une vie antérieure. Mais l'écran était le même. Et l'icône permettant l'accès à Internet fut facile à trouver.

Je tapai lentement « Incendie à Eakins, Illinois ».

La première page proposait quantité de liens vers des articles sur l'université locale. Je cliquai sur le premier, et lus le récit de dizaines d'étudiants pris au piège d'un sous-sol en feu dans un bâtiment du campus. Les photos de visages noirs de suie, qui n'étaient pas sans évoquer Taylor le jour où je l'avais rencontré, me firent frissonner. Le nom de Travis Maddox était cité plus d'une dizaine de fois. Une enquête était en cours pour savoir s'il était présent sur les lieux de l'incendie, pour un combat clandestin. Je me demandais pourquoi, sur tous les étudiants présents, Travis et un autre homme étaient les seuls à risquer une inculpation.

— C'est quoi ? demanda Kirby, sentant mon malaise.

— Je ne sais pas encore, dis-je en balayant la salle d'un regard pour m'assurer que tout allait bien du côté de mes tables.

— Falyn ! C'est pour toi ! lança Chuck en posant des assiettes sur le passe-plat.

Je posai le téléphone, pris un plateau. Il ne me fallut que quelques secondes pour tout faire tenir sur cette surface réduite. Je maîtrisais cet art depuis plusieurs années déjà.

— Et voilà ! dis-je en arrivant devant Don, mon habitué préféré.

Il se redressa, posa sa tasse de thé et fit toute la place nécessaire sur la table pour son assiette.

— Faites-moi plaisir, plantez vos crocs dans ce steak, beau gosse.

Il hocha la tête, et piqua sa fourchette dans la viande d'une main tremblante. J'attendis qu'il mette le premier morceau dans sa bouche et commence à mastiquer.

— Alors, il est comment ?

— Mmmh... murmura-t-il sans cesser de mâcher. Falyn, vous êtes ma serveuse préférée, ici.

— Et vous êtes mon client préféré, mais ça, vous le savez.

Je lui fis un clin d'œil et retournai vers la fontaine à sodas.

Dehors, le ciel s'assombrissait encore, les trottoirs étaient trempés. Il pleuvait par intermittence depuis le début de la journée. Mauvais temps signifiait moins de clients, et donc moins de pourboires.

Phaedra apporta une pile de menus nettoyés de la cuisine et les posa dans un panier rectangulaire en osier. Puis elle croisa les bras. Des années d'exposition au soleil lui valaient une peau parcheminée.

— Je refuse de maudire la pluie. On en avait besoin.

— C'est vrai.

— Et peut-être que ça aidera ton soupirant à lutter contre les incendies.

— Il va nous en falloir beaucoup plus, je le crains. Et ce n'est pas mon soupirant. Ça fait une semaine que je ne l'ai pas vu.

— Il reviendra.

Je secouai la tête avec un petit rire.

— Ça m'étonnerait.

— Vous vous êtes disputés ?

— Non. Pas vraiment. Un peu. On est tombés sur mes parents par hasard. Eakins a été mentionné. Il y a eu comme un malentendu.

— Il a compris que tu te servais de lui ? demanda Phaedra avec un sourire en coin.

— Quoi ? Jamais de la vie. Je ne me sers pas de lui, répondis-je, sentant la mauvaise conscience pointer le bout de son nez.

— Ah bon. Vraiment ?

— Je... loue ses services. Il n'est pas obligé de m'emmener s'il n'en a pas envie. Je n'avance pas masquée, je suis même plutôt méchante avec lui, à vrai dire.

Phaedra me regarda m'empêtrer un peu plus à chaque mot.

— Alors pourquoi ne vient-il plus ?

— Je crois qu'il pense que je suis impliquée dans une enquête concernant son frère.

— Qu'est-ce que c'est que ce pataquès ?

Je soufflai sur ma frange.

— C'est une longue histoire.

— Elles le sont toutes.

Je sentis qu'elle me suivait du regard tandis que je retournais dans la salle pour proposer d'autres boissons.

— Désirez-vous une autre eau gazeuse ? demandai-je à une femme de la table douze.

Elle secoua la tête, je passai à la table suivante.

Dehors, le ciel s'assombrit un peu plus, et d'énormes gouttes se mirent à bombarder la chaussée et le trottoir, avec une violence telle que de leur explosion sur le sol naissait un nuage de brume à hauteur des pieds et des roues.

— Houla, ça s'arrange pas, là dehors, dis-je à Don. Vous voulez que j'appelle Michelle pour qu'elle vienne vous chercher ?

Don secoua la tête.

— Je ne veux pas lui demander de sortir ses petits-enfants sous une pluie pareille. Ce sont mes arrière-petits-enfants, vous savez. Ils m'appellent Grand-Papy.

Je souris.

— Je sais. Ce sont des petits veinards, je vous le dis. J'aurais adoré avoir un papy comme vous.

Il rigola.

— Ben tiens. Pourquoi croyez-vous que je viens vous voir tous les jours ?

Je posai doucement ma main sur son épaule.

— Vous n'avez qu'à manger votre cheesecake un peu plus lentement. Avec de la chance, ça laissera à la pluie le temps de tomber.

Et je déposai un léger baiser sur sa joue. Sur les centaines de trucs que j'adorais chez cet homme, il y avait l'odeur de son après-rasage et sa barbe naissante, qui piquait un peu.

Dehors, plusieurs personnes – que des hommes – piquèrent un sprint depuis l'autre côté de la rue pour se ruer dans le restaurant en riant, essoufflés. Parmi eux, Taylor s'ébroua comme un chiot.

Kirby pointa un doigt en direction du bar, soufflant à Taylor de venir s'installer sur les tabourets libres avec Zeke et Dalton. Quand il passa derrière moi, nos regards se croisèrent, se retinrent un instant. Je ramassai quelques assiettes sales et les portai à Hector, le plus normalement possible, avant de revenir me mettre à côté de Phaedra.

— On dirait que c'est le jour de congé de ton soupirant, dit-elle.

Je sentis mes joues s'empourprer.

— S'il te plaît, arrête de l'appeler comme ça.

— Il aime bien, dit Dalton.

Taylor le fusilla du regard.

— Quoi ? Si on peut plus plaisanter, soupira Dalton.

Tous trois étaient en jean et tee-shirt, trempés. Sur le tee-shirt de Taylor était imprimé un petit bull dog rouge, sous lequel on lisait Eastern State University. Il retourna sa casquette rouge et je souris, certaine qu'il nierait si je lui faisais remarquer qu'il avait assorti l'un à l'autre.

— En fait, si, j'aime bien, dit-il en retrouvant une expression normale.

Il donna un coup de coude à Dalton, qui lui rendit la pareille.

Phaedra leur tendit des menus.

— Vous mangez quelque chose, j'espère ?

— Un peu, oui, répondit Zeke en se frottant les mains.

Elle déposa un menu devant chacun d'entre eux, et partit pour la cuisine. Taylor me regarda quelques instants, puis se plongea dans la liste des plats.

— Qu'est-ce que je vous sers à boire ? demandai-je.

— Coca Cherry, répondirent-ils en chœur.

Je leur tournai le dos en rigolant, et remplis trois grands verres de glaçons.

— T'es pas drôle, la ferme, putain, dit Taylor à voix basse.

Je me retournai.

— Pardon ?

Son expression se radoucit, il toussota.

— Désolé. Ça ne t'était pas adressé.

Je haussai un sourcil.

— Dalton a dit que t'avais un beau petit cul, dit Zeke.

— Et tu n'es pas d'accord ? dis-je en versant du Coca Cherry maison sur les glaçons.

Taylor grimaça, comme si je venais de poser la question la plus débile du siècle.

— Si. Je veux juste qu'ils ne le remarquent pas.

Je posai les verres devant eux, y plantai des pailles.

— Vous voulez quoi, alors ?

— Des paninis, comme d'hab', répondit Taylor en posant son menu.

Je me tournai vers les deux autres, qui confirmèrent.

— On avait choisi avant de venir, de toute façon, dit Zeke. Ils sont tellement bons...

— Comment ça se fait qu'on ne vous ait pas vus de la semaine, s'ils sont si bons ?

Je regrettai aussitôt ma question.

— Hou... je vois qu'on note la fréquence de nos passages, plaisanta-t-il.

— Si vous aimez les paninis, vous devriez essayer le cheesecake de Phaedora, poursuivis-je en l'ignorant.

Ils échangèrent un regard.

— D'accord, dit Taylor.

Je les laissai pour aller porter leur commande à Chuck, puis fis un tour de mes autres tables. La douze n'avait presque plus rien à boire, et ne semblait pas prête à lever le camp.

*Flûte.* Je le savais. Elle aurait dû accepter que je la resserve.

Don n'avait pas tout à fait terminé, mais il ne mangeait plus, regardait dans le vide. Ses lunettes avaient glissé sur le bout de son nez, et tenaient à peine.

— Don ?

Il tomba sur le côté, son épaule et sa tête heurtèrent violemment le sol carrelé. Ses lunettes s'envolèrent en direction de la table voisine.

Je hurlai et courus vers lui.

— Don !!!!

Tombée à genoux, je pris sa tête entre mes mains, avant de chercher Phaedora et Chuck du regard. Ils surgissaient de la cuisine.

— Il ne respire plus ! Il ne respire plus ! Il faut l'aider ! lançai-je, le cœur battant.

Taylor, Dalton et Zeke étaient déjà à mes côtés. Zeke prit le pouls de Don, puis regarda Taylor et secoua la tête.

— Appelez une ambulance ! hurla Taylor à Phaedora avant de se tourner vers moi. Laisse-moi la place, ma belle.

Il se positionna à côté de Don et croisa les mains, l'une sur l'autre au milieu de la poitrine du vieil homme.

Dalton fit basculer sa tête en arrière, lui pinça le nez, souffla une fois dans sa bouche avant que Taylor ne commence les compressions.

Je reculai, toujours à genoux, jusqu'à ce que Kirby vienne s'asseoir à côté de moi. Avisant les lunettes de Don, je m'en saisis et les tins contre moi, regardant Taylor et Dalton s'occuper de lui. La salle était silencieuse, tout le monde écoutait Taylor qui comptait les compressions à voix haute, et disait ensuite à Dalton quand insuffler de l'air.



Zeke vérifiait le pouls de Don, et chaque fois qu'il secoua la tête, je me sentis m'effondrer un peu plus.

Taylor était à bout de souffle, mais il me regarda, et ce qu'il vit sembla lui redonner des forces.

— Allez, Don ! dit-il. Souffle ! ordonna-t-il à Dalton.

Dalton obtempéra, mais l'espoir avait disparu de son regard.

Zeke posa une main sur le bras de Taylor. Celui-ci le repoussa, continua les compressions.

— Pas question que j'abandonne. Pas question que j'abandonne, dit-il en me regardant.

Chuck me souleva et me tint contre lui.

— Je suis désolé, ma grande.

Quelques instants plus tard, on entendit les sirènes, et les lumières des gyrophares baignèrent de bleu et rouge la salle du restaurant.

Taylor, Dalton et Zeke laissèrent leur place aux urgentistes, l'un d'entre eux eut une petite tape de réconfort pour Taylor. Ils chargèrent Don sur un brancard et le sortirent sous la pluie pour l'embarquer dans l'ambulance.

Taylor soupira longuement, épuisé.

— Est-ce qu'il va s'en sortir ? lui demanda Chuck.

Il serra les lèvres, hésitant à dire la vérité.

— Je ne sais pas. On n'a pas retrouvé de pouls. Je pense qu'il était parti avant même de toucher le sol.

Une main sur la bouche, je me tournai vers Chuck et enfouis le visage contre son torse. Il me serra dans ses bras. Je sentis d'autres mains sur moi, mais sans savoir lesquelles. Mes jambes se dérochèrent, je me sentis tomber, mais Chuck était là, et me soutint sans effort.

— Chuck, dit Phaedra.

— Monte te reposer, ma chérie, souffla Chuck à mon oreille.

— Je m'occupe de tes tables, ajouta Phaedra.

Je secouai la tête, m'essuyai le nez contre l'intérieur de mon poignet, et secouai la tête. Mais j'étais incapable de répondre quoi que ce soit.

Taylor lança ses clés de voiture à Dalton.

— Allez-y, les gars. Phaedra, je vais prendre ma commande à emporter.

— Je vous la monterai, dit-elle.

Taylor m'arracha aux bras de Chuck et m'entraîna vers l'escalier. Au moment où je me rendis compte que je n'avais pas mes clés, Phaedra apparut avec une assiette dans une main, un verre et mes clés dans l'autre.

— Vous êtes incroyable, dit Taylor comme elle nous ouvrait la porte.

Il me guida à l'intérieur, s'assit avec moi sur le canapé. Phaedra posa son assiette et son verre sur la table basse, avec mes clés à côté.

— Tu veux une couverture, ma grande ? demanda-t-elle en se penchant, une main sur mon genou.

Les sirènes reprirent de plus belle. L'ambulance repartait en direction de l'hôpital le plus proche, emmenait mon ami.

— J'aurais dû aller avec lui, dis-je, accablée. Quelqu'un aurait dû aller avec lui.

— Chuck va appeler Michelle. Elle va aller directement à l'hôpital. Je vais te chercher une couverture.

Je secouai la tête, mais elle n'en tint pas compte, et alla en chercher une dans mon placard. Elle revint avec une couverture bleu layette usée jusqu'à la trame, bordée d'un biais de satin tout aussi usé. Après l'avoir secouée pour la déplier, elle m'en enveloppa.

— Je vais te monter un peu de thé. Vous voulez quelque chose, Taylor ?

Taylor secoua la tête, et me prit dans ses bras.

— J'ai ce qu'il me faut.

— Je sais, dit-elle en lui tapotant l'épaule.

Elle nous laissa seuls dans le silence que la mort avait répandu dans tout le restaurant. J'avais la tête et le cœur lourds, la bouche sèche.

— Tu savais qu'il ne reviendrait pas à lui, dis-je. Mais tu as continué quand même. Il ne s'en est pas sorti, mais tu as fait du bon travail.

Il posa sur moi un regard très doux.

— Ce n'était pas seulement pour faire mon travail, Falyn.

— Merci, murmurai-je, cherchant où regarder ailleurs que dans ses yeux.

— Il venait très souvent, n'est-ce pas ?

— Oui.

Un étrange sentiment m'habitait. J'avais tellement l'habitude d'être engourdie par la fatigue qu'éprouver autre chose me surprit. Blottie dans les bras de Taylor, je me sentais traversée par une myriade de sensations, et c'était trop.

— Il faut que je... commençai-je en me dégageant.

— Respire ?

Il effleura mon poignet, puis se pencha pour me regarder dans les yeux. Lorsqu'il fut certain que je n'allais pas tomber dans les pommes, il se détendit et se laissa tomber contre les coussins.

— Je suis très bien, là, en fait. Je n'attends rien de plus.

Je hochai la tête, et il m'enlaça, m'attirant doucement contre lui. Je m'emboîtais parfaitement sous son aile, son torse était chaud sous ma joue. Il posa le menton sur mes cheveux, satisfait.

Nous étions bien dans le silence. Bien l'un avec l'autre. Respirer nous suffisait, vivre ce moment. La pluie battait contre les vitres, inondait les rues, transformait les voitures en vaisseaux.

Taylor posa les lèvres sur ma tempe. Je sentis les sanglots monter doucement, et me plaquai contre lui. Il me tint serrée, et me laissa pleurer.

Ses bras étaient forts, rassurants, et même s'il n'y avait plus de place entre nous, j'avais besoin de le sentir encore plus prêt. Agrippant son tee-shirt, je le tirai vers moi. Il se laissa faire sans résister. Je pleurai tout doucement, jusqu'à me sentir épuisée. Alors j'inspirai longuement, profondément, et attendis de me sentir gênée. Mais la gêne ne vint pas.

On frappa doucement à la porte. C'était Phaedra et la tasse de thé. Elle avait aussi le cheesecake de Taylor.

— Vos amis les ont pris à emporter aussi, dit-elle. Vous pouvez les appeler quand vous serez prêt.

Taylor hocha la tête, sans desserrer son étreinte. Phaedra posa les assiettes sur la table.

— Falyn, bois ton thé, ça te fera du bien.

Et elle croisa les bras, attendant que je m'exécute.

Je me penchai pour prendre la tasse, et retrouvai aussitôt la sécurité des bras de Taylor. Puis je bus une gorgée.

— Merci, dis-je. Encore un petit moment, et je descends reprendre mon service.

— Je te l'interdis. Il n'y a pas grand monde, on s'en sort très bien. Prends le reste de la journée. Et viens dîner avec nous.

— C'est noté, dit Taylor.

Phaedra lui adressa un petit sourire approbateur.

— Parfait.

Et elle s'en alla, nous laissant seuls à nouveau, dans les bras l'un de l'autre, sous la couverture bleue.

— J'avais pas prévu que je me sentirais si bien là-dessous, dit Taylor. Je suis complètement détendu.

— À t'entendre, on croirait que t'as jamais tenu une fille dans tes bras.

Il ne répondit pas, alors je levai les yeux vers lui.

— En fait tu racontes que des bobards, toi.

— C'est que je...

Il ne termina pas sa phrase, haussa les épaules.

— En fait, c'est pas mon truc, reprit-il. Mais je reconnais que c'est super.

— C'est quoi, ton truc ?

Nouveau haussement d'épaules.

— Les coups d'un soir, les femmes en colère, et la lutte contre les incendies.

— Si t'étais pas assis là avec tes bras autour de moi, je dirais que ça fait de toi un connard fini.

Il réfléchit un instant.

— Et ça me va.

— Pourquoi est-ce que je ne suis pas surprise ?

Il rigola.

— Moi, par contre, ça me surprend. Tu me surprends.

Je souris, et essuyai une dernière larme, qui s'était attardée sur ma joue.

— Tiens, dit-il en proposant son tee-shirt.

Il passa le coton sur mes lèvres, je levai les yeux.

— Pourquoi tu n'as rien tenté ? demandai-je.

— À cause de ça. Je me sens bizarre avec toi.

— *Bizarre ?*

— Je ne sais pas comment le décrire. Avec n'importe quelle autre fille, je drague et je serre sans même me poser la question. Pas avec toi. C'est un peu comme quand on est gamin, juste avant de faire un truc pour lequel on sait qu'on va se prendre une branlée.

— J'ai du mal à croire que je t'intimide, quand même.

— Moi aussi. Falyn ?

Il inspira un grand coup, comme si prononcer mon nom était douloureux, puis il se frotta les yeux.

— Merde, je pensais que je voulais savoir, mais maintenant, je crois que j'ai changé d'avis.

— Vas-y, pose ta question, dis-je en me préparant à esquiver la vérité.

— Dis-moi juste une chose. Est-ce que ce qui te relie à Eakins a quelque chose à voir avec mon frère ?

Je soupirai, soulagée.

— Non. Je n'ai découvert cette histoire qu'aujourd'hui.

— Donc tu es au courant, pour Travis.

— Non. J'ai pas eu le temps de tout lire en détail, et tu n'es pas obligé de me le raconter.

Il reposa le menton sur ma tête, et je sentis qu'il se détendait à nouveau.

Heureusement, il ne voyait pas mon expression. Je n'avais peut-être pas de lien avec cet incendie, mais j'avais quand même une idée derrière la tête.

— Taylor ? demandai-je avec la même hésitation que lui.

— Vas-y, pose ta question, répondit-il en m'imitant.

— Je dois quand même aller à Eakins. Et j'espérais que tu m'y emmènerais. J'économise depuis longtemps. J'ai assez pour le billet d'avion, mais j'ai besoin d'un endroit où loger.

Il inspira, souffla lentement.

— Je me doutais qu'il y avait un plan comme ça.

Je grimaçai.

— Ce n'est pas ce que tu penses. C'est une coïncidence. Mais je ne cherche pas du tout à en savoir plus sur ton frère.

— Dis-moi, alors.

Je me mordillai la lèvre.

— Et si... si je te le prouve, que ça n'a rien à voir avec ton frère ? Est-ce que tu envisageras de le faire ?

Taylor haussa les épaules, circonspect.

— Ben, ouais, je suppose.

Je me levai, allai dans ma chambre et en revins avec ma boîte à chaussures. De nouveau installée près de lui sur le canapé, j'en sortis une lettre et la lui tendis.

— Sur ton permis, j'ai vu que l'adresse était dans la même rue.

Il regarda l'adresse de l'expéditeur, les sourcils froncés.

— C'est la maison voisine de celle de mon père. Comment tu connais les Ollivier ?

Je ne pus retenir un rire, tandis que mes yeux brillaient de larmes.

— La maison voisine ?

— Oui, dit Taylor en me rendant la lettre.

Je sortis une photo et la lui tendis. On y voyait une petite fille debout sur le trottoir, appuyée contre son frère, Austin. Ses cheveux blonds comme les blés descendaient jusqu'à sa taille, et ses immenses yeux verts fixaient le photographe avec un petit sourire timide. Austin la tenait contre lui, fier, protecteur, comme n'importe quel grand frère.

Taylor me rendit le cliché.

— Ce sont les enfants de Shane et Liza. Comment ça se fait que tu les connaises ?

Je secouai la tête, et essuyai une nouvelle larme.

— Ça n'a pas d'importance. Ce qui compte, c'est que tu me croies quand je te dis que si je veux aller à Eakins, ça n'a aucun rapport avec ton frère.

— Falyn, c'est pas que je te crois pas, dit Taylor en se frottant la nuque. Mais... Liza et Shane sont nos voisins, nos amis. Et ils ont connu de sacrés coups durs.

— Je comprends, soupirai-je en essayant de museler le sentiment d'échec que je sentais naître en moi. T'inquiète pas, c'est pas grave.

Taylor semblait accablé par le remords. Il tendit la main vers moi, mais son geste resta en suspens.

— Laisse... laisse-moi une seconde. Je pensais que tu étais un agent infiltré ou je ne sais quoi, pour obtenir des infos sur mon frère. Il faut que je fasse le point. Qu'est-ce que tu as l'intention de faire ?

— Je... je ne sais pas vraiment. Je ne veux pas faire souffrir cette famille. Tout ce que je sais, c'est que je veux recommencer à zéro, et que je ne pourrai pas tant que mon histoire avec elle ne sera pas terminée.

Taylor blêmit et détourna le regard.

— Tu n'as pas à m'en dire plus. Je commence à saisir, maintenant – pourquoi tu ne conduis pas, pourquoi tu as refait ta vie ici, séparée de ta famille.

— Je ne vois pas ce que tu peux comprendre, mais je suis sûre que tu te trompes, dis-je en secouant la tête.

Je remis l'enveloppe et la photo dans la boîte, et la refermai. Taylor me regarda faire, puis effleura ma joue. J'eus un mouvement de recul.

— Excuse-moi, dit-il en retirant sa main.

Il semblait très agacé, mais contre lui-même, pas contre moi.

— Tu me rendrais un énorme service, je suis prête à faire n'importe quoi ou presque pour aller à Eakins.

Il soupira, incapable de masquer sa déception.

— Tu as des priorités, je peux comprendre. J'ai été le premier à laisser tomber une fille pour poursuivre mon objectif.

— Qui était... ?

Il eut un demi-sourire.

— Devenir un héros.

— Écoute, je n'ai pas été franche avec toi. Mais maintenant que je te connais, je le regrette.

— Maintenant que tu me connais ?

— Je sais que c'est dans ta nature, mais je n'ai pas besoin que tu me portes secours. J'ai juste un peu besoin d'aide pour me secourir moi-même.

Il eut un petit rire, détourna le regard.

— Comme tout le monde, non ? (Il resta silencieux un instant.) Alors d'accord.

Je me redressai.

— D'accord, quoi ?

— Une fois mon séjour ici terminé, je t'emmènerai.

— Tu es sérieux ?

— Oui. Si tu me promets de faire attention. Je ne veux pas que tu souffres, et je ne veux pas qu'ils souffrent non plus. On ne peut pas débouler comme ça et bouleverser l'existence des gens.

— Ce n'est pas ce que je veux.

Il me regarda, puis hocha la tête, apparemment convaincu de ma franchise.

J'eus à nouveau les larmes aux yeux.

— Taylor... est-ce que tu te fous de moi ? Tu vas vraiment me laisser venir avec toi ?

Il scruta mon visage.

— Il y a une autre condition.

Je me décomposai. Bien sûr, il y avait un hic. C'était le moment où il allait demander à coucher avec moi. Il avait déjà dit qu'il ne cherchait pas de relation durable, et mon cul était la seule chose que j'avais à offrir.

Je serrai les dents.

— Laquelle ?

— Je voudrais monter au sommet du pic Pikes par le sentier Barr. Les autres refusent de venir avec moi.

Je soupirai de soulagement.

— Le pic Pikes. C'est ça, ta condition ?

— Oui. Je sais que tu l'as déjà fait, plusieurs fois.

— Je suis sans doute l'une des rares habitantes de la région à l'avoir fait, oui.

— Voilà. Tu veux bien le refaire avec moi ?

— Vraiment ?

— Tu... tu trouves ça idiot ? demanda-t-il, dérouté par ma réaction.

Je secouai la tête.

— Non, dis-je en le prenant dans mes bras pour poser ma joue contre la sienne. C'est tout à fait raisonnable.

À son tour, il me prit dans ses bras, je sentis qu'il se raidissait

— Non, pas tout à fait. T'imagines pas la vie que vont me faire mes frères quand je vais ramener une fille à la maison – surtout une fille que je baise pas.

Je m'écartai pour le regarder.

— Je vais être la première fille que tu leur présentes ?

— Ouais, répondit-il, l'air boudeur.

— On leur dira qu'on est juste amis, c'est pas grave.

Je me blottis contre lui, il tira la couverture sur moi.

— Ouais, soupira-t-il. Mais je vais quand même devoir en cogner un pour les faire taire, je le sais.

— Ah bon ? Et ça aussi ce sera une première, peut-être ?

Il me donna un petit coup dans les côtes et je lâchai un cri haut perché, qui le fit rigoler.

— Écoute, dit-il lorsqu'il retrouva son sérieux. Je suis désolé... pour ce qui t'est arrivé. Et je suis désolé pour Don. J'ai essayé. J'ai vu ton expression. Je ne voulais pas que tu le perdes.

— C'était un bon Grand-Papy, soupirai-je en posant ma tête sur son épaule.

— Mauvaise nouvelle. Il n’y a plus de place dans le funiculaire, annonçai-je. Taylor était plié en deux, les mains sur les genoux, et reprenait son souffle.

— Regarde, ajoutai-je en me tournant vers le paysage.

À nos pieds, sur des kilomètres, se déroulait un tapis de crêtes et de vallées, dans des tons verts virant au bleu dans le lointain. Nous étions au sommet de tout.

Taylor but une gorgée à la gourde attachée à une sangle, en travers de son torse, puis défit la polaire noire qu’il avait nouée à sa taille pendant l’essentiel de la randonnée et l’enfila, avant de remettre ses Oakley.

— C’est magnifique, mais Lightning Point était magnifique aussi.

Il se tourna vers le bâtiment qui se trouvait derrière nous.

— Y a une boutique de souvenirs *ici* ? Putain j’y crois pas... Des souvenirs, mais pas de place pour redescendre.

Il était encore essoufflé, et but une nouvelle gorgée.

— Je pensais que les sapeurs d’élite assureraient, physiquement.

— Je suis en forme, dit-il en se redressant un peu. Mais vingt bornes de randonnée sur chemin rocailleux, en haute altitude, ça fait pas exactement partie de mon entraînement quotidien.

— Tu devrais peut-être arrêter de fumer.

— Tu devrais peut-être t’y mettre.

— C’est mauvais pour la santé.

— Pas plus que la barre énergétique bourrée de graisses saturées et de fructose à haut indice glycémique que tu as avalée il y a une heure.

Je montrai un homme aux cheveux gris qui posait avec sa femme à côté du monument indiquant le sommet et l’altitude.

— Il ne se plaint pas, lui.

Taylor eut une grimace de dégoût.

— Je te parie qu’il est monté en voiture.



Il se redressa complètement, mains sur les hanches, et tourna sur lui-même, prenant la mesure du grandiose qui nous entourait.

— Ah ouais, quand même...

— On est d'accord.

J'étais montée deux fois au sommet, par le sentier de randonnée Barr, deux fois avec mes parents. Nous faisons partie des très rares habitants de la région à avoir gravi ce sommet une fois, alors deux, n'en parlons pas. Mes parents avaient pour règle de saisir toutes les occasions qui se présentaient, et ne pas faire une randonnée connue dans le pays tout entier, qui démarrait pratiquement dans notre jardin, et pour laquelle des centaines de milliers de gens se déplaçaient de très loin aurait été hors de question.

C'était à l'époque où j'étais leur fille chérie qui, pour eux, avait cessé d'exister le jour où ils l'avaient trouvée dans la salle de bains, recroquevillée dans un coin, en nage, priant pour trouver l'aide qu'elle ne pouvait pas demander. Mais la Falyn qu'ils avaient connue n'avait jamais existé, et c'était cela qu'ils ne parvenaient pas à accepter – ils n'avaient jamais vraiment su qui j'étais. Et ne le sauraient jamais.

Nous marchâmes un peu pour faire le tour du sommet. Il y avait des gens, mais dans l'ensemble, l'endroit était calme. L'espace était trop vaste pour que des voix parviennent à le remplir. Taylor prit des photos avec son portable, puis demanda au couple que nous avions croisé de nous prendre.

— Tu devrais t'acheter un portable, dit Taylor. Pourquoi tu ne prends pas un truc à carte prépayée ?

— Tout ce qui ne me sert pas à payer le minimum vital, je l'économise.

— Mais pense à toutes les belles photos que tu rates. Je garde celles-ci en otages, dit-il en brandissant son portable.

Je haussai les épaules.

— Les gens ne savent plus se servir de leur mémoire. Ils regardent la vie à travers la lentille d'un appareil, ou l'écran d'un portable, plutôt que d'essayer de se souvenir de quoi elle a l'air, de son odeur – j'inspirai profondément –, de ses sons – ma voix résonna un peu plus bas, dans la vallée –, des sensations qu'elle offre...

Je posai la main sur son avant-bras. Quelque chose de familier brilla dans ses yeux, et je la retirai, pour la glisser dans la poche ventrale de mon sweat.

— C'est ça que je veux garder, moi. Pas des photos.

— Quand on aura leur âge, dit Taylor en montrant le vieux couple, tu seras bien contente qu'on l'ait, cette photo.

Je retins un sourire. Il n'avait sans doute pas voulu dire ce que j'avais compris.

Taylor me donna un petit coup de pied.

— C'était une belle journée. Merci de m'avoir remarqué jusqu'ici.

— Je savais que tu pouvais le faire.

— Je suis juste content de l’avoir fait avec toi.

Il me regarda. Longtemps. J’aurais dû détourner les yeux, c’était bizarre, et gênant de nous fixer l’un l’autre comme ça. Pourtant, j’étais incapable de trouver la volonté de regarder ailleurs.

Il fit un pas en avant.

— Falyn ?

— Oui ?

— Aujourd’hui, c’était pas seulement une belle journée. C’était peut-être la plus belle journée de toutes, pour moi.

— Tu veux dire... de ta vie ?

Il réfléchit un moment.

— Et si je réponds oui ?

Je clignai les yeux, attrapai la bretelle de son sac à dos.

— On ferait mieux d’y aller.

Sur le visage de Taylor, la déception fut flagrante.

— C’est tout ? Je te dis qu’avec toi j’ai vécu la plus belle journée de ma vie, et tout ce que tu trouves à répondre, c’est « On ferait mieux d’y aller » ?

Je me dandinai d’un pied sur l’autre, mal à l’aise.

— Ben... j’ai pas pris de tente. T’en as une, toi ?

Il me fixa, incrédule, puis leva les mains, exaspéré.

— Et si on demandait à un des employés d’ici de nous redescendre ?

Je secouai la tête.

— Non, mais on peut faire du stop à partir de là-bas, dis-je en montrant la route, qui arrivait par un autre versant du sommet.

— Faire du stop ?

— T’inquiète pas, je te protégerai.

Il rigola, et me suivit. Nous avons fait une cinquantaine de mètres à peine, pouce levé, quand un monospace rouge s’arrêta. La conductrice sortit la tête par sa vitre baissée, aussi surprise que moi.

— Corinne ! dis-je en reconnaissant la mère de Kirby. Qu’est-ce que vous faites ici ?

— Je venais chercher Kostas, répondit-elle simplement.

Le petit frère de Kirby se pencha en avant, me dévisagea, puis Taylor. Sous le bandana « drapeau américain » qui lui couvrait le front, sa peau était couverte de poussière.

— Salut, Kostas !

— Salut, Falyn.

Il retourna aussitôt à l’écran de sa DS Nintendo. Son siège était en position allongée, et il posa les pieds sur le tableau de bord.

— On a juste besoin d’aller jusqu’au départ du sentier. Sa voiture est garée là-bas.

— Montez vite, dit Corinne en nous faisant signe d'accélérer le mouvement. Il va pleuvoir d'un instant à l'autre.

Taylor me suivit à l'arrière du monospace. Dès l'instant où elle redémarra, Corinne nous bombardait de questions.

— Kirby m'a dit que tu avais un nouvel ami, dit-elle en fixant Taylor dans le rétroviseur, comme si une bête sauvage était montée dans sa voiture. Elle plaisantait, en disant qu'il est sapeur forestier, j'espère ?

— Non, dis-je en toussotant.

Je vis que Taylor allait sourire, mais il parvint à rester sérieux. Les yeux de Corinne le fixèrent de nouveau, puis elle se concentra sur la route, les deux mains sur le volant.

— *Apapa*, Falyn, me gronda-t-elle avec un parfait accent grec. Que dirait ta mère ?

— Beaucoup de choses, probablement.

Elle fit claquer sa langue, et secoua la tête d'un air désapprobateur.

— D'où vient-il ?

— De l'Illinois, répondit Taylor.

Qu'il s'adresse à elle ne parut pas plaire à Corinne, qui cessa de poser des questions. Arrivée au parking qui marquait le départ du sentier, elle ralentit, et nous lui indiquâmes jusqu'où aller. Elle se retourna pour nous regarder descendre, fixant Taylor comme si elle cherchait à lui jeter une espèce de mauvais sort, rien qu'avec les yeux.

— Merci, Corinne, dis-je. Salut, Kostas.

— À plus, répondit-il sans quitter son écran des yeux.

Corinne reprit sa route, fixant Taylor le plus longtemps possible, avant de se dire que fixer la route était aussi bien.

Il déverrouilla les portières, et nous montâmes.

— C'était qui ? demanda Taylor en retirant sa polaire, révélant, ce faisant, ses abdominaux inférieurs.

*Dire que ça continue vers le haut, et que vers le bas, ce V parfait descend jusqu'à son...*

*Stop.*

— C'était Corinne, dis-je en secouant légèrement la tête. La mère de Kirby.

— Elle parlait anglais ?

— Elle est Grecque. Le père de Kirby était Canadien, je crois. Corinne voulait l'appeler Circé, comme une sorcière mythologique. Le père a mis son veto, heureusement. Ils ont trouvé un compromis avec Kirby.

— Bravo, les Canadiens. Il est où, maintenant ?

Je haussai les épaules.

— Tout ce que sait Kirby, c'est qu'il était sapeur forestier.

La redescente jusqu'à Colorado Springs se fit en silence. Taylor tourna dans Tejon Street, et arrêta son mastodonte devant le *Bucksaw Café*.

Il descendit, attendit que j'en fasse autant. Au moment où je posai un pied sur le trottoir, le ciel nous tomba sur la tête. Nous courûmes à l'intérieur en riant de fatigue, de surprise, et aussi pour nous libérer du malaise provoqué par la conversation avec Corinne.

Quand le rire cessa, un silence gêné s'installa, comme si une troisième personne s'était invitée entre nous.

— Je ne te mène pas en bateau, dit Taylor. C'était bien le marché qu'on avait conclu, non ?

— Je n'ai conclu aucun marché. De quoi tu parles ?

— « Merci, Taylor. Moi aussi, c'était ma plus belle journée, grâce à toi, Taylor. Je suis raide dingue de tes abdos, Taylor », dit-il en remontant son tee-shirt, révélant ce que j'avais vu de plus beau depuis un moment déjà.

Je serrai les lèvres, retins un sourire.

— T'es encore là-dessus ? Tu vas pleurer ? Tu veux que je te serre dans mes bras ? dis-je en battant des cils, avec une moue boudeuse.

Comme il ne réagissait pas, je cédaï avec un soupir.

— C'était une super journée. Sincèrement. J'en ai aimé chaque seconde.

— Houla. Attention, tu vas te faire mal, Miss Grandes Écoles.

Je levai les yeux au ciel et me dirigeai vers l'escalier.

— Hé, on n'a pas terminé !

— Alors viens, dis-je.

Il me suivit. Dans l'appartement, je filai directement à la salle de bains.

— Je prends une douche ! lançai-je.

— Moi aussi ! Après !

J'entrais à peine dans la cabine de douche lorsqu'il toqua à la porte de la salle de bains.

— Faly ?

— Quoi ?

— Mon frère vient de m'envoyer un texto. Il est en ville.

— Lequel ? demandai-je en avançant la tête sous le jet.

— Ça a vraiment une importance ?

— Heu... non.

— C'est Tyler, le troisième.

Je l'entendais presque sourire.

— Il est déjà à l'hôtel.

— Tu savais qu'il devait venir ?

— Non. Mais entre nous, on passe se voir souvent sans prévenir. Ça te dit de venir ?

— À l'hôtel ?

— Au *Cowboys*.

— Pas vraiment.

— Allez... T'as passé une bonne soirée, l'autre fois, non ?

— Je crois que je vais rester ici, vraiment.

La porte grinça en s'ouvrant et j'attrapai aussitôt le rideau de douche, pour le maintenir fermé, tout en jetant un petit coup d'œil dans la salle de bains.

Taylor se tenait sur le seuil, bras croisés, ses biceps tatoués encore plus impressionnants.

— Je peux entrer ? J'aime pas te parler derrière une porte.

— Comme tu veux.

Il décroisa les bras, ses épaules retombèrent.

— J'aimerais que tu viennes. Je voudrais que tu le rencontres.

— Pourquoi ?

Il se rembrunit.

— C'est quoi le problème ? Tu finiras par le rencontrer, de toute façon.

— Exactement.

— On partage un appart tous les deux, à Estes Park.

— Et ?

— Et... rien, grommela-t-il, exaspéré. Laisse tomber.

Il rouvrit la porte de la salle de bains, puis la claqua, et se retourna, l'air contrarié.

— Arrête ça.

— Arrêter quoi ? J'essaie juste de prendre une douche, là !

— D'être si... insensible.

— Insensible ? C'est un grand mot, pour toi, ça, non ?

— Va te faire foutre.

Cette fois, il ouvrit la porte, et la claqua, mais derrière lui. Moins de deux secondes plus tard, il l'ouvrit de nouveau.

— Désolé. C'est pas ce que je voulais dire.

— Sors de ma salle de bains.

— D'accord.

Il était visiblement déstabilisé, et c'en devenait comique car il me regarda tout en cherchant la poignée de la porte, ratant sa cible plusieurs fois.

— De-hors, articulai-je.

— Je... j'y vais.

Il trouva la poignée, sortit, referma la porte derrière lui. Quelques instants plus tard, j'entendis la porte d'entrée claquer.

J'effleurai mes lèvres, retenant le fou rire qui tentait désespérément de faire surface. Cela faisait très longtemps que je n'en avais pas eu.

Le sèche-cheveux faisait un bruit assourdissant, et je n’entendis pas Kirby entrer. En la voyant dans l’encadrement de la porte de la salle de bains, je fis un bond et poussai un petit cri.

Elle fit mine de battre en retraite, se protégeant le visage avec les bras. Puis elle se reprit, et serra les poings.

— Mais pourquoi tu me cries dessus ?

J’éteignis le sèche-cheveux.

— Mais pourquoi tu entres sans prévenir ?

Elle leva les yeux au ciel.

— J’ai frappé.

— Qu’est-ce que tu fais ici ? demandai-je, exaspérée.

Elle montra son tablier.

— Je viens de terminer le boulot. Je venais voir comment tu allais.

— Phaedra est montée il y a une demi-heure pour la même chose. Je vais bien, dis-je en essayant de démêler mes cheveux.

Dans le miroir, je la vis croiser les bras avec une moue boudeuse.

— Gunnar est encore en retard. Tu crois qu’il se fiche de moi ?

Je la regardai, brosse à la main.

— Non. Impossible. Il t’adore.

Elle s’appuya contre l’encadrement de la porte.

— Je sais, mais on a tous des hauts et des bas. Et c’est un mec.

— Ce n’est pas une excuse. Et Gunnar n’en a pas besoin de toute façon. Il ne te trompe pas.

Elle me regarda, acceptant ce qu’elle savait déjà.

— Alors pourquoi il n’appelle pas ? Pourquoi il ne répond jamais au téléphone ?

— Parce qu’il est au volant.

— Et un texto, il pourrait, non ?

— Non ! Tu veux qu'il arrive en vie ? Ne sois pas ridicule, dis-je en me retournant vers le miroir. Quand est-ce qu'il récupère sa voiture ?

— Demain.

— Pas trop tôt.

Kirby avait posé le regard sur ma petite trousse à maquillage.

— Tu sors ?

— Je sais pas. Le frère de Taylor est ici, et il voudrait que je les retrouve au *Cowboys*.

Le regard de Kirby brilla.

— C'est bon signe ! J'en déduis que ça s'est bien passé, aujourd'hui ?

— Pour l'essentiel, oui. On a vu ta mère au sommet. Elle venait chercher Kostas.

Elle fit une grimace.

— Il est complètement obsédé par cette rando, il la fait tout le temps. Il est persuadé qu'il va aller au Machu Pikachu, ou un truc du genre, au Pérou.

— Machu Picchu ?

— Oui, c'est ça.

— Peut-être qu'il ira, qui sait ?

— Il faudrait qu'il trouve quelque chose de plus haut que le pic Pikes.

— Machu Picchu fait à peine la moitié du pic Pikes, Kirby.

— Arrête de faire ta Phaedra ! Est-ce que Maman vous a ramenés en ville ?

— Jusqu'au départ du sentier seulement. Taylor avait garé sa voiture là. Elle ne l'a pas aimé.

— Évidemment. C'est un sapeur forestier.

— Elle m'a parlé en grec.

— Hou. Alors c'est qu'il ne lui a vraiment pas plu.

— Pourquoi, il te plaît, à toi ?

Kirby haussa les épaules.

— Il est sapeur forestier, OK. Mais ça ne veut pas dire qu'il est comme mon père. Et puis, c'est dur de détester quelqu'un parce qu'il a choisi un boulot qui consiste à sauver des trucs.

Je souris, amusée.

— Des *trucs* ?

— Des arbres. Des maisons. Des gens.

— Est-ce que je dois m'inquiéter ? C'est ce qu'il essaie de faire, tu crois ? Il essaie de me sauver ?

— Il a, quoi, vingt-cinq ans ? Tu penses qu'il n'a jamais rencontré de demoiselle en détresse ? Non, ça n'a rien à voir avec un sauvetage. Tu lui plais, c'est tout.

J'ouvris ma trousse à maquillage, en examinai le contenu.

Brouiller les lignes, avec Taylor, était jouer à un jeu dangereux. Il avait accepté de m'emmener en Illinois. Mais quand ? Tant de choses pouvaient changer d'ici là. Il n'exigeait pas que je lui raconte mon histoire pour l'instant, mais qu'arriverait-il s'il l'exigeait plus tard ? Et s'il posait d'autres conditions à notre voyage ?

*Et si moi je pose d'autres conditions ?*

Kirby sourit.

— Tu te demandes s'il vaut la peine que tu te maquilles ?

— Sors de ma tête, répondis-je en plissant les yeux. Je ne comprends pas pourquoi il veut que je rencontre son frère. À quoi ça va lui servir ? Qu'est-ce que ça va changer ?

— Tu devrais sortir de ta propre tête.

Je réfléchis un instant. L'attitude de Taylor était à l'opposé de ce à quoi je m'attendais chez un sapeur forestier, en particulier un sapeur avec son physique. D'abord sûr de lui et grande gueule, il s'était transformé en Jim Carrey dès que j'avais opposé un peu de résistance.

Je dus mettre une main sur ma bouche pour ne pas éclater de rire.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

Je secouai la tête.

— Taylor, tout à l'heure. C'est rien.

Le rire était devenu un intrus dans ma gorge. Et cela faisait deux fois que Taylor le provoquait en moi. Il m'avait tenue dans ses bras, s'était assuré que j'allais bien, avait fait des projets et m'avait demandé de rencontrer son frère.

Pour la première fois en plusieurs années, un mec me signifiant qu'il s'intéressait à moi ne me faisait pas l'effet d'un importun.

Je mis du fond de teint, puis du mascara. Après un peu de blush et de brillant à lèvres, je me tournai vers Kirby, sans grand enthousiasme.

— Ça ira ?

J'avais fait un effort pour me coiffer et me maquiller avec les moyens dont je disposais, mais n'avais pas vraiment l'impression d'avoir changé.

— Super sexy. Et il est super sexy aussi. Vous feriez des bébés magnifiques.

Je me décomposai, et me tournai de nouveau vers le miroir. J'étais une ratée. Partir du principe que j'allais foutre en l'air cette histoire aussi n'était pas totalement irraisonné. Taylor avait ce quelque chose en plus, il ne s'agissait pas que de charme. Il n'était pas l'imbécile qu'il prétendait être – en tout cas pas pour moi.

*Mais vaut-il la peine que je prenne le risque ?*

— Falyn, vas-y. Arrête de trop réfléchir. Vous avez passé toute la journée ensemble, et t'as encore envie de le voir. Ça veut dire quelque chose, ça. Surtout pour toi.

Je repensai à la déception que j'avais lue sur le visage de Taylor, et souris.

— T'as raison. Tu peux attendre Gunnar ici, si tu veux.



— T'es sûre ?

Je pris mes clés, descendis l'escalier, laissant Kirby seule chez moi.

J'entendis la musique du *Cowboys* avant même d'être dans la rue. Mon cœur se mit à battre, Taylor était à moins de cent mètres d'ici.

Je poussai la porte vitrée du *Bucksaw*, inspirai longuement l'air nocturne. Des gens passaient en groupes, s'acheminant vers la queue déjà très longue de ceux qui attendaient d'entrer au *Cowboys*. Allais-je pouvoir entrer sans Taylor ?

Le souffle court, l'estomac noué, je me dirigeai vers le bar. Quelque chose de bien plus important qu'une soirée au *Cowboys* était sur le point de commencer.

Il y avait plus de monde que d'habitude dans Tejon Street, plus de circulation, aussi. Des Jeeps décapotables roulaient tranquillement, laissant les passants traverser où bon leur semblait.

Taylor était devant le bar, seul, les mains dans les poches, et regardait autour de lui.

— Salut, dis-je.

Son regard s'alluma.

— Salut.

— On entre, ou tu attends quelqu'un d'autre ?

Il secoua la tête, sans me quitter des yeux.

— Juste toi.

Je haussai un sourcil, et nous nous dirigeâmes vers l'entrée.

— Salut Darren, dis-je avec un mouvement de tête à l'intention du videur.

— Falyn.

Nous entrâmes sans le moindre problème, il ne fut même pas question de payer quoi que ce soit. Qu'avait fait Taylor, qui connaissait-il pour pouvoir se permettre d'aller et venir ainsi ?

Il me suivit jusqu'à la même table que l'autre soir. Il me regardait d'un drôle d'air, comme si nous nous rencontrions pour la première fois.

— Arrête d'avoir l'air surpris, comme ça.

— Je ne suis pas surpris du tout, dit-il en balayant la salle d'un regard, avant de revenir sur moi. J'essaie juste de te calculer. Tu veux quelque chose à boire ?

Je secouai la tête. Il ne bougea pas.

— Tu ne bois rien, toi ? m'étonnai-je.

— Non.

Il y avait quelque chose de bizarre entre nous. Il était à des millions de kilomètres, et en même temps ne me quittait pas des yeux. Quelque chose clochait.

— Tu sais quoi ? C'était une mauvaise idée. Je crois que je vais y aller, dis-je en me levant.

— Qu'est-ce qui était une mauvaise idée ?

— Venir ici.

— Pourquoi ? Tu t'ennuies déjà ?

— Non, mais je sais pas... Ça doit être la fatigue. La journée a été longue, soupirai-je en me rasant.

Je me sentais vidée.

— Ah ça, pour l'être, elle l'a été.

Il regarda en direction de la piste de danse, puis se tourna de nouveau vers moi.

— Donc je suppose que t'es trop fatiguée pour danser ?

Danser avec Taylor m'avait plu. Me retrouver dans ses bras était tentant. Mais la randonnée avait été longue, je manquais d'entraînement. Marcher jusqu'au *Cowboys* avait achevé de m'épuiser, j'avais trop mal aux jambes.

— Oui, je suis crevée. Pas toi ?

Il réfléchit un instant.

— Moi aussi, je suppose.

*Le mec qui crachait ses poumons au sommet du pic Pikes cet après-midi suppose qu'il est fatigué ? Mais c'est quoi, ce comportement étrange ?*

— J'ai vu pas mal de filles canon, dans le coin, dit-il.

— Toutes mes félicitations, répliquai-je du tac au tac.

— Mais toi, t'es carrément à mourir. On te l'a déjà dit ?

Je le regardai comme s'il était devenu fou.

— Non, t'es le premier. J'ai oublié de préciser que je suis un paria, dans cette ville.

L'ironie de la situation m'amusa. Au départ, j'avais tout fait pour garder mes distances avec lui et ses collègues, alors qu'en fait, c'était sa réputation qui risquait d'en prendre un coup en me fréquentant.

— Pardon ?

— Rien. Contrairement à ce qu'on croit en général, les hommes n'aiment pas trop se frotter à la traînée de la ville.

Une grimace de colère lui tordit le visage.

— Qui t'a traitée de traînée ?

— En face ? Juste mes parents.

Ma réponse le désarçonna.

— C'est dingue !

— Je suis d'accord.

Cette fois, ma réaction l'amusa.

— Le type qui ne te court pas après est un idiot.

— Pourquoi ?

Je ne voyais pas vraiment à quoi il voulait en venir, mais il m'agaçait, avec ses commentaires d'un autre temps.

— Ben... déjà... y a qu'à te regarder.

— Tu viens de dire qu'il y avait beaucoup de filles canon, ici. Alors moi je me fais remarquer, j'agite mon foulard rouge pour attirer les commentaires débiles.

— Voilà, c'est ça. La plupart des filles sont prêtes à laisser passer quatre-vingt-dix-huit pour cent des commentaires débiles, juste pour voir si le mec qui les dit a quelque chose de moins con en magasin.

— J'aimerais beaucoup savoir d'où tu sors ces statistiques. *GQ* ?

— Expérience personnelle. Mais toi, tu ne laisses rien passer. Je l'ai su à la seconde où tu as ouvert la bouche. Tu es plus que séduisante. Tu ne cherches pas un mec, et tu n'as besoin de personne. C'est carrément sexy.

— T'es ridicule.

Il se pencha vers moi, fixant mes lèvres.

— Ce qui est ridicule, c'est l'envie soudaine que j'ai d'embrasser cette bouche de petite maligne.

Je déglutis.

— Quoi ?

Il contourna la table en quelques pas, pour s'arrêter à quelques centimètres de moi. Il était si grand que je dus renverser la tête pour le regarder dans les yeux. Quelque chose avait changé depuis que nous nous étions quittés, en fin d'après-midi. Son regard était affamé, mais ne m'était plus familier, avait perdu toute émotion. Ne restait que le désir.

— Il faut que je t'embrasse. Là, maintenant.

— Oh. D'accord.

Ma réponse était complètement absurde, plus encore que la situation, mais j'étais si surprise par l'attitude de Taylor que je n'avais rien trouvé d'autre à dire.

Je savais que j'étais bouche bée, mais n'arrivais pas à remonter la mâchoire. Il se pencha un peu plus, ses yeux quittèrent les miens pour se poser sur ma bouche, puis revinrent à leur point de départ.

Je sentis ses mains se poser sur ma taille et m'attirer contre lui sans hésitation, puissantes, sûres d'elles. Je fermai les yeux et attendis, ignorant si son hésitation était une demande de permission ou si le silence était bon signe. À cet instant seulement je compris que j'avais envie de ce baiser. Mais le moment n'était pas le bon, Taylor n'était pas comme d'habitude, et j'en fus tellement déçue que tout ce à quoi nous étions parvenus jusque-là vola en éclats dans mon esprit.

Les lèvres de Taylor étaient douces et chaudes, exactement comme je les avais imaginées. Sa langue était experte, caressait ma bouche. Sa main se posa sur ma joue, son

pouce caressa lentement mon menton puis descendit le long de mon cou, mais ce n'était pas comme avant.

Sa bouche bougeait à mon contact – fabuleuse, parfaite – avec un savoir-faire qui aurait arraché des gémissements à n'importe quelle autre femme. Il me baisait avec sa bouche avant même qu'on soit dans une chambre. Il me soufflait avec chaque coup de langue que non seulement il me voulait, mais qu'il avait besoin de moi. Le tout en agrippant mes vêtements comme si le baiser ne lui suffisait pas.

Rien. Je n'éprouvai absolument rien.

Submergée, écoeurée par la déception, je m'écartai.

Taylor était encore en mode baiser, et mit quelques secondes à comprendre que je le repoussais. Je baissai la tête, me détournai. Et vis Shea, qui nous regardait, visiblement stupéfaite, et dégoûtée, aussi. Comprenant que je venais de prouver le bien-fondé de mon statut de traînée après avoir passé des années à tenter de gommer cette étiquette, je fis la seule chose qu'il y avait à faire. Je repoussai Taylor de toutes mes forces et lui collai une gifle magistrale.

— Putain mais c'est quoi ce bordel !?!

J'avais entendu la voix de Taylor, et pourtant, il n'avait rien dit.

— Nom de dieu !

Ça, c'était la voix de Zeke. Je me tournai dans sa direction. À côté de lui se trouvait Taylor. L'autre Taylor était à trente centimètres de mon visage. J'eus un mouvement de recul si brusque que je tombais de mon tabouret.

Taylor numéro deux accourut, me rattrapa avant que je touche le sol. Je me dégageai violemment. Puis je regardai à ma droite, et à ma gauche, comme à un match de tennis, n'arrivant pas à y croire.

— Falyn, dit Taylor sans desserrer les dents. Je vois que tu as fait connaissance avec mon frère, Tyler.

— Tyler ? fis-je en m'essuyant les lèvres.

— Mon frère *jumeau*, précisa Taylor.

Tyler n'était pas précisément ravi, lui non plus.

— Tu la connais ? demanda-t-il en se frottant la joue, sur laquelle on distinguait la trace de mes cinq doigts.

— Oui, dit Taylor en faisant un pas vers son double. Tyler, je te présente Falyn.

À partir de là, tout alla très vite. Tyler me regarda, et Taylor frappa, heurtant son frère sur la joue que j'avais déjà amochée. Les deux frères roulèrent sur le sol et ce fut la bagarre.

Dalton et Zeke se firent un plaisir de reculer et de les regarder.

— Hé ! hurlai-je. Qu'est-ce que vous attendez pour les séparer ?

Dalton croisa les bras et secoua la tête.

— Séparer deux Maddox qui se battent ? Non. Je tiens à la vie, moi.

Autour de nous se forma un attroupement, et Darren arriva en courant. En voyant qui se battait, une résignation similaire à celle de Dalton se lut sur son visage.

— Darren ! hurlai-je. Fais ton boulot, merde !

Il haussa les sourcils.

— Tu les as déjà vus se battre, ces deux-là ?

— Non.

— Moi, si. Ils arrêteront quand ils auront fini.

— C'est-à-dire ?

Je ne voyais même pas qui frappait qui.

— D'accord, d'accord. Ça va, là ! Vous allez nous faire tous arrêter, bande de nazes !

Les deux frères se relevèrent, en sang, le tee-shirt déchiré. Je tentai de me rappeler ce que portait Tyler, sans succès. Ils étaient tous les deux en tee-shirt, l'un bleu, l'autre blanc. Et là, tandis qu'ils se tenaient debout devant moi, je fus incapable de dire lequel était mon ami, et lequel je venais d'embrasser. C'était pour le moins déconcertant.

Je passai entre eux et me dirigeai vers la porte.

— Falyn !

Une main se posa sur mon épaule et me fit pivoter. C'était lui, mon ami Taylor, en tee-shirt bleu constellé de taches de sang, une lèvre ouverte.

Je soupirai, posai les doigts sur l'une de ses pommettes à vif.

— Ça va ?

— Oui. Je...

— Super. Je rentre.

Taylor me suivit dehors, me laissa faire quelques mètres puis m'attrapa par le bras.

— Falyn, oh ! Arrête-toi !

J'obtempérai, à contrecœur.

— Je suis désolé, d'accord ? dit-il. Je n'ai pas pensé un seul instant qu'un truc pareil pourrait arriver.

Je croisai les bras.

— Tu as un frère jumeau. Comment voulais-tu que je le sache ? Même vos tatouages sont identiques !

— Je te l'avais dit !

— Mais tu n'avais pas précisé que vous aviez aussi le même visage !

Ses épaules s'affaissèrent.

— Je sais. J'aurais dû te le dire. Si j'avais su que tu venais, je t'aurais fait un topo, mais...

— Mais quoi ?

— Cette histoire de jumeaux. C'est tellement idiot, et c'est encore pire pour nous, on est tellement pareils... C'est juste mon frère. On n'est pas la même personne. Mais quand on est

ensemble, on a l'impression d'être des monstres de foire.

— Si tu le dis. Je rentre.

— Falyn...

Comme je m'éloignais sans me retourner, il m'attrapa par le poignet et m'attira contre lui.

— Falyn.

Je levai les yeux vers lui. Son expression était si sévère que j'aurais eu peur si je ne l'avais pas connu un peu.

— Ça me fout la haine que mon frère t'ait embrassée en premier, t'as pas idée.

— Qu'est-ce qui te fait penser que je t'aurais laissé m'embrasser un jour ?

Son expression s'adoucit.

— Tu as laissé Tyler t'embrasser. Tu as cru que c'était moi, non ?

Je me dégageai, croisai les bras, furieuse qu'il ait raison.

— Alors... est-ce que tu as toujours envie que je t'embrasse ?

— Si je peux te mettre la claque du siècle après, certainement.

Il réfléchit l'espace d'une demi-seconde.

— Je pense que ça vaut le coup.

Je serrai les lèvres, retenant mon sourire.

— Je suis contente que ça n'ait pas été toi. Ce baiser était très décevant.

— Il embrasse mal ? s'étonna Taylor.

— Non, mais... Il n'y avait rien... là, dis-je en indiquant l'espace qui nous séparait.

— Ah. Tu m'intrigues, là.

— Je n'embrasserai pas deux frères dans la même journée.

Il regarda sa montre.

— Plus que quatre minutes et on est demain.

— Non.

Je m'arrêtai au passage piétons et appuyai sur le bouton de déclenchement des feux. Taylor me suivit, restant silencieux jusqu'à ce que nous arrivions devant le *Bucksaw Café*.

Je glissai ma clé dans la serrure.

— Allez, dit-il avec un petit rire. T'as pas envie de savoir ?

— Non.

— Moi, si.

Il me suivit à l'intérieur.

— Je ne tiens pas à être partie prenante dans la compétition qui vous oppose, ton frère et toi.

— Ça n'a rien à voir avec ça.

Je me retournai.

— Ça n'a rien à voir avec la rivalité fraternelle ? Retourner au *Cowboys* en sachant qu'il m'a embrassée et que tu t'es pris un râteau, ça ne te fait rien du tout ? Je ne veux pas que tu m'embrasses par jalousie, ou pour rassurer ton ego.

— Juste pour t'emmener à Eakins, c'est ça ?

À peine les mots étaient-ils sortis de sa bouche qu'il les regretta. Il posa une main sur mon épaule, puis écarta une mèche de mon visage.

— Je suis un pauvre con. Désolé. C'est la colère.

— Je savais qu'il y aurait des conditions. Je ne veux rien devoir à personne. J'ai quitté mes parents, Taylor. Je peux te tourner le dos aussi.

Il fronça les sourcils.

— Tu crois que je n'avais pas compris, peut-être ?

Je soupirai.

— Je veux aller à Eakins, et je refuse qu'un truc aussi mesquin que la jalousie m'en empêche.

Il recula d'un pas, son expression avait changé. Il parla d'une voix grave, sourde, comme s'il contenait sa colère à grand-peine.

— Je ne suis pas jaloux. L'idée que sa bouche ait touché tes lèvres me met hors de moi. Je n'en ai jamais voulu à ce point à aucun de mes frères. Jamais. Jusqu'à ce soir. J'ai essayé de la jouer cool, Falyn, mais ce qui m'arrive, là, n'a rien d'insignifiant.

Je me dandinai, gênée.

— C'était juste un baiser, Taylor. J'ai été sympa avec lui parce que j'ai cru que c'était toi, et ça a aiguisé son intérêt.

Taylor détourna le regard, mâchoire serrée.

— Je sais que ce n'était pas délibéré. Ce n'est pas pour ça que je le vis bien.

Il soupira, se frotta la nuque.

— Je vais... je vais y aller, reprit-il. Avec toi, je suis... Je me reconnais plus.

— D'accord. Bon, ben... bonne nuit.

Mon attitude détachée ne fit qu'inquiéter un peu plus Taylor, qui s'approcha de nouveau, hésitant.

— Je sais que j'ai dit une grosse connerie, tout à l'heure, mais tu me plais.

— Arrête, Taylor. Tu me connais à peine.

Il hocha la tête, songeur.

— C'est pas faute d'essayer.

Il sortit du restaurant et s'éloigna. Je restai là un instant, ébranlée par le tour qu'avait pris notre conversation. En cherchant à ne pas tout foutre en l'air, c'est exactement ce que j'avais fait. D'un pas traînant, je me dirigeai vers l'escalier, au jugé. La salle était plongée dans l'obscurité.

— Salut, ma grande, dit la voix de Chuck.



Je fis un bond.

— Aaah ! Merde, c'est la deuxième fois que quelqu'un me fait peur aujourd'hui !

Il était assis sur le dernier tabouret, au bout du bar, et buvait une bière.

— Désolé, dit-il simplement.

— Ça va, toi ?

— Oui. La dernière livraison était en retard, je viens juste de finir de tout ranger. Tu connais Phaedra, tout doit toujours être à sa place.

— Où est-elle ?

En général, elle restait au restaurant quand il y avait des livraisons après l'heure de fermeture.

— Elle ne se sent pas très bien. Je crois qu'elle est encore chamboulée par la mort de Don. Son avis de décès était dans le journal, aujourd'hui. La cérémonie est prévue pour lundi. Tu devrais y aller.

— Vous y allez, vous ?

Il secoua la tête.

— Moi, non. Phaedra aurait aimé que tu l'y accompagnes.

Je ramenai ma frange sur le côté.

— Oui. Oui, j'irai.

— Elle s'inquiète un peu pour toi.

— Pour moi ?

— Oui. Et moi aussi, tu sais. Est-ce que ce garçon est en sang à cause de toi, ou s'agit-il d'autre chose ?

Je soupirai et vins m'installer sur le tabouret d'à côté. La pénombre associée au vide semblait amplifier nos voix.

— Il s'est battu avec son frère. Ils sont jumeaux. Son frère m'a embrassée. Je l'avais pris pour Taylor. Taylor lui a mis son poing dans la figure, le frère a riposté. C'est le bordel, quoi.

— Effectivement.

— Il a dit qu'il m'emmènerait chez lui, à Eakins.

Chuck écrasa la cannette vide dans sa main.

— Il sait ?

— Non.

Comme Chuck faisait la grimace, j'écartai les mains en signe d'impuissance.

— Il ne veut pas savoir...

— Mais s'il voulait, tu ne le lui dirais pas.

— Non.

— Falyn...

— Je sais. Je sais. Il finira par comprendre, de toute façon.

— Ce n'est pas ce que j'allais dire. Si c'est vraiment ce que tu souhaites, on aimerait t'aider, Phaedra et moi.

Je secouai la tête et me levai.

— Non.

— Falyn...

— On en a déjà parlé. Vous avez déjà trop fait. Vous m'avez donné un boulot et un endroit où vivre.

— Il a fallu drôlement insister, dit-il en haussant un sourcil.

— Merci d'avoir proposé, en tout cas. Mais mon plan, c'est Taylor.

— Ça a l'air d'être un bon gars...

Je hochai la tête.

— ...et tu es une fille bien. Je pense qu'il mérite de savoir dans quoi il met les pieds. Mais ça aussi, tu le sais déjà, je suppose. Je suis sûr que c'est difficile parce que ça fait très longtemps que tu n'as plus parlé de toute cette histoire, mais... S'il t'emmène là-bas, ce serait mieux qu'il sache comment t'épauler.

Je restai songeuse un moment.

— En fait, qu'il ne soit pas au courant, ça t'inquiète, mais pas pour lui... Pour moi.

— Ça va être un voyage difficile, ma grande.

— Je sais. Je vais y réfléchir.

Chuck pinça ses lèvres.

— Bonne idée.

— Bonne nuit.

Je grimpai à l'étage. J'avais les jambes en coton, mes articulations demandaient grâce à chaque mouvement.

Taylor était-il aussi fatigué que moi ? La journée à venir serait pire encore... Pour pas mal de raisons.

La fin de mon service approchait lentement, la salle était presque vide, le brouhaha des conversations s'était tu. Les seules voix brisant ici et là le silence étaient celles des employés et des cinq derniers clients.

— Dire qu'on n'est même pas en septembre, dit Phaedra en considérant d'un regard sombre le trottoir mouillé et la pluie qui battait la vitrine. Pourquoi pleut-il autant, nom d'une pipe ?

Chuck secoua la tête. Les commandes finissaient de chauffer, et pour une fois, il avait pu sortir de la cuisine pendant les heures d'ouverture. C'était rare.

— On a besoin de pluie, je te rappelle, ma chérie.

Phaedra soupira et se dirigea vers l'arrière-cuisine.

— Je vais faire des tartes. Kirby, tu peux rentrer chez toi.

Celle-ci détacha son tablier, la mine abattue.

— Heureusement que j'ai ma voiture.

Elle attrapa son sac et ses clés, et se dirigea vers la sortie. Je cherchai derrière le bar de quoi m'occuper, quelque chose à nettoyer.

— Falyn ? fit Kirby depuis l'entrée.

— Ouais ?

Je levai la tête, et sentis la panique me gagner. Kirby se tenait juste à côté du podium où elle accueillait les clients, à côté d'elle se tenait Taylor.

— Salut, Tay, fut tout ce qui sortit de ma bouche.

Il eut un petit rire, et sur son visage défilèrent des dizaines d'expressions différentes, mais aucune trace d'amusement.

— Salut, Miss Grandes Écoles.

Je remarquai la bretelle, sur son épaule.

— C'est quoi, ce sac à dos ?

Il le posa sur un des tabourets, au milieu du bar.

— Je t'ai apporté quelque chose.

Il l'ouvrit et en sortit un petit sac en papier blanc, qu'il posa sur le bar.

— Un cadeau ? demandai-je, tâchant de masquer ma nervosité.

— Attends que je sois parti pour l'ouvrir.

— Où vas-tu ?

— Pas au boulot.

— Oh.

— Il pleut, Falyn. On se tire la bourre.

Je fis la grimace.

— Je ne parle pas le Sapeur Forestier. Ça veut dire quoi ?

— Les terres sont suffisamment humides. Les pompiers du coin peuvent s'en sortir tout seuls, c'est pas une compèt'. Je m'en vais.

— Mais... Tu avais dit que tu étais là jusqu'en octobre.

Il haussa les épaules, l'air abattu.

— Je ne peux pas arrêter la pluie.

Je le fixai, sans plus savoir quoi dire. Le ciel nuageux s'assombrissait de minute en minute.

— Me fais pas une pendule à cause du cadeau, OK ? Pour une fois dans ta vie, sois pas une emmerdeuse.

— Comme tu veux, dis-je, abattue à mon tour.

— « Comme je veux » ?!

— À un de ces jours, alors, dis-je en prenant le sac pour le mettre derrière le bar.

— Falyn...

— C'est pas grave, dis-je en passant sur le bar un chiffon sec.

Il soupira.

— On va arrêter tout de suite avec les malentendus. Je reviendrai. On va faire ce qu'on a dit qu'on ferait.

— Mmmouais.

— Arrête...

Je me forçai à sourire.

— Si on le fait, c'est super. Sinon, je trouverai un moyen. T'as pas à t'occuper de moi.

Il plissa les yeux et referma son sac à dos avant de le passer sur son épaule.

— Je vais te manquer.

— Pas du tout.

— Oh que si. T'es en colère, parce que je vais te manquer comme pas possible.

— Non, dis-je en secouant la tête, continuant de nettoyer le bar à petits gestes concentriques. Ce serait une perte de temps absolue.

— Arrête de jouer les dures. Toi aussi, tu vas me manquer.

Le rythme de mes gestes s'accéléra.

— C'est pour ça que le week-end prochain, je reviendrai te chercher. Pour t'emmener à la maison. Chez moi. À Eakins.

Je levai la tête, les yeux brillants de larmes.

— Quoi ???

— Je voulais partir demain, mais Chuck m'a dit que l'enterrement...

— Le week-end prochain ?

Les larmes roulaient sur mes joues. L'expression de Taylor vira au désespoir.

— On peut y aller demain. Je me disais juste que...

— Non, dis-je en m'essuyant le visage. Non, le week-end prochain, c'est parfait. Mais ne promets rien, dis-je en pointant un doigt sur lui.

Il secoua la tête.

— Oh putain, non, je ne promets rien du tout. Je te promets de ne rien promettre, si tu veux.

Je passai par-dessus le bar et lui sautai dessus, refermant mes bras et mes jambes autour de lui.

— Merci ! dis-je en l'embrassant sur la joue. Merci !!!!

Taylor eut un petit rire, tentant de dissimuler sa surprise. Sa main à l'arrière de ma tête, il pressa sa joue contre la mienne.

— On se voit dans une semaine, alors.

Je le lâchai, et il me posa sur le sol. Mue par l'enthousiasme, je glissai les mains entre son corps et ses bras, et les nouai dans son dos.

— Avec toi, c'est vraiment très dur de ne pas espérer.

— Si je te déçois, je pense que Phaedra m'assassinerait – juste après que Chuck m'aura tranché la gorge.

Je me tournai vers Chuck, qui tenait un couteau contre sa propre gorge et faisait mine de la couper, l'air pas du tout à la plaisanterie.

Je finis par lâcher Taylor, qui se pencha vers moi et m'embrassa sur la joue.

— Il y a un téléphone, dans ce sac. Mon numéro est déjà dedans. Envoie-moi un texto avec les infos nécessaires pour que je puisse réserver nos billets.

— Tu vas...

Ma gorge se serra. J'avais du mal à parler.

— Tu m'achèves, là, soufflai-je.

— Et ne m'appelle plus jamais Tay. Sinon j'annule tout.

Je secouai la tête.

— Je ne te traiterai même pas de dingue derrière ton dos.

À contrecœur, il se dirigea vers la porte.

— Envoie des photos à poil ! lança-t-il en faisant le signe de la paix.

Comme il s'éloignait sur le trottoir, je me tournai vers Chuck et Phaedra.

— Je n’y comprends plus rien, là. Quelqu’un peut m’expliquer ?

Puis je retournai derrière le bar en courant, pris le sac et arrachai le papier de soie sous lequel se trouvait le téléphone. J’étais prête à parier que les trois paires de fesses qui faisaient office de fond d’écran étaient celles de Taylor, Dalton et Zeke, même si les visages, dans l’ombre, n’étaient pas identifiables.

Je ravalai mes larmes, mis une main sur ma bouche.

— C’est complètement dingue, ce truc... murmurai-je avant de me tourner vers Phaedra, qui avait les larmes aux yeux elle aussi. J’y vais. Le week-end prochain je pars pour Eakins.

— Je suis contente pour toi, chérie, dit Phaedra en venant vers moi, les bras ouverts. Elle m’étreignit, me tapota dans le dos.

— Mais s’il manque à sa parole, il ne restera plus grand-chose de lui pour Chuck après mon passage, ajouta-t-elle.

Elle me lâchait quand, déjà, au creux de ma main, mon téléphone vibra. Sur l’écran s’inscrivit TAYLORBEAST. Je fis glisser mon doigt dessus, et le message apparut.

*Arrête de penser à moi. C’est gênant.*

Je secouai la tête et glissai le téléphone dans la poche de mon tablier. Dès notre arrivée à Eakins, je le lui rendrais. La gentillesse de Taylor me bouleversait.

Jusqu’à la fin de mon service, je n’eus en tête que des images de moi arrivant à Eakins et accomplissant enfin mon expiation – à une distance respectable – sans que personne me dise quoi faire. J’en rêvais depuis si longtemps, savoir que ce moment n’était plus qu’à une semaine m’était presque insupportable.

Quand Kirby n’était pas là, faire la fermeture prenait deux fois plus de temps, mais là, il y avait tellement peu de clients que je commençai à ranger bien avant que Phaedra ne retourne la pancarte « FERMÉ » et ne verrouille la porte.

Je comptai mes pourboires, mis la part de Kirby dans la caisse, et montai, saluant Pete et Hector au passage.

Dans l’appartement, je me laissai tomber sur le canapé et sortis mon nouveau téléphone de ma poche, le tenant devant moi à deux mains. Taylor avait envoyé plusieurs messages.

*Ben mince alors. Maintenant c’est moi qui pense à toi.*

*T’as vraiment une mauvaise influence sur moi.*

*À quelle heure tu finis ?*

*Envoie-moi un texto quand t’as fini.*

*Putain j'aime pas attendre.*

Mes pouces se promenèrent sur l'écran tactile.

*J'espère que tu n'étais pas au volant.*

Aussitôt, trois petits points apparurent, et dansèrent à l'écran.

*Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?*

Puis un message apparut.

*Non, j'ai laissé conduire Dalton.*

*Oh, ça veut dire qu'il est en train de taper un message.*

Je tapai à mon tour, en me demandant s'il voyait que j'étais en train de répondre.

*Tout le monde est bien rentré, alors ?*

*Yesss !*

Je ne savais pas trop quoi répondre après ça. Cela faisait longtemps que je n'avais plus communiqué via un portable. Je manquais de pratique.

Je posai le téléphone sur la table basse, et décidai d'aller faire un tour au magasin d'occasion pour voir s'ils avaient des coques de téléphone. Je n'avais jamais regardé. Peut-être Kirby en avait-elle une qu'elle n'utilisait plus.

Le téléphone tinta de nouveau.

*C'est quoi ton nom complet et ta date de naissance ?*

*Tu réserves déjà ?*

*Ce sera fait.*

*T'es sûr ?*

*Oui.*

Je tapai mes deux prénoms et mon nom de famille, puis ma date de naissance.

*Imogène ? Ça craint carrément comme deuxième prénom.*

*?*

*Je sais même pas comment ça s'écrit.*

*Tu viens de le faire.*

*T'es vraiment compliquée comme fille.*

*Pour le prénom, adresse-toi à ma mère.*

*C'est quoi, le tien ?*

*Dean.*

*Facile à retenir.*

*C'est ce que disent toutes les filles. Je réserve ce soir.*

Je reposai le téléphone et m'installai plus confortablement sur le canapé, jambes par-dessus l'accoudoir. Je recevais ces textos sur mon portable, et dans quelques jours, je partais pour Eakins. Ma vie prenait un nouveau tournant. Ce n'était pas la première fois, et là encore, je sentais que ce changement serait positif, même si je le redoutais.

Dans le silence de mon appartement j'entendais le son étouffé de la musique provenant du *Cowboys*. Je repensai à Taylor Dean dansant sur de la country, faisant sa lessive, regardant une vidéo. Et je me dis que la vie pourrait être géniale si, en plus de tout cela, je parvenais à tourner la page définitivement.

Je me détendais doucement lorsqu'on toqua lourdement à ma porte. Je sursautai et allai ouvrir.

C'était Gunnar, tout rouge, les yeux bouffis et brillants.

— Waouh. Ça n'a pas l'air d'aller. Où est Kirby ? Comment t'es entré ?

— Kirby m'avait montré où tu cachais la clé de secours. Elle ne veut plus me parler, Falyn. J'ai vraiment merdé, cette fois.

— Quoi !?

Sans attendre que je l'y invite, il entra, et alla s'asseoir dans le fauteuil, coudes sur les genoux, tête entre les mains.

— Que s'est-il passé ? demandai-je en refermant la porte.

— Elle croit que je la trompe. J'ai essayé de lui expliquer, mais elle ne veut pas m'écouter.

Je m'approchai, bras croisés. Il leva vers moi un regard désespéré.

— Tu veux bien lui parler, toi ? Lui expliquer ?

— Bien sûr. Dès que tu m'auras raconté ce qui s'est passé.

Il baissa les yeux.

— Je lui ai menti.

— À propos de quoi ?



— De la raison de mes retards perpétuels. C'est pas à cause de la circulation. Je ne suis inscrit qu'à deux cours ce semestre. Mais pour me faire un peu de fric, j'ai pris un boulot en plus.

Je haussai les épaules.

— Pourquoi tu ne le lui as pas dit, tout simplement ?

— Parce que ça ne lui plairait pas.

— C'est quoi, ce boulot ?

— C'est au black. J'aide un mec pour l'entretien d'un immeuble, à côté du campus – je m'occupe des poubelles, je tonds la pelouse, je fais des petits travaux de peinture, je répare des trucs.

— D'accord. Et pourquoi tu ne l'as pas dit à Kirby ?

Il déglutit.

— Parce que l'immeuble, c'est celui de l'asso Delta Gamma.

J'eus toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire.

— Je suis vraiment mal, Falyn. Faut que tu m'aides.

— Comment veux-tu que je t'aide ? Et d'abord, depuis quand les assos de l'université de Colorado Springs ont-elles des immeubles à elles ?

— C'est à Boulder, soupira-t-il, l'air épuisé.

— Tu fais une heure et demie de voiture tous les jours pour aller à Boulder ? Mais pourquoi si loin ?

— Parce que c'est à une demi-heure de Denver, et que je voulais un boulot pas trop loin pour quand on aura déménagé. L'occasion s'est présentée, j'ai sauté dessus.

Je rigolai.

— Je ne sais pas si le terme est bien choisi...

— C'est pas drôle, Falyn. C'est bien payé, mais elle ne me croira jamais. S'il te plaît, dis-lui. Tu sais que je l'aime. Tu sais que jamais je ne la tromperais. Elle le sait aussi, d'ailleurs. Mais là, elle est furax.

— Elle sait aussi que tu lui as menti.

Ses épaules s'affaissèrent.

— Elle va me larguer pour une connerie. S'il te plaît..., supplia-t-il.

— Je vais lui parler, mais je ne peux rien te promettre.

Gunnar hocha la tête et se leva pour se diriger vers la porte d'un pas traînant. Une main sur la poignée, il l'entrouvrit, puis se retourna.

— Jamais je ne la tromperais, Falyn. C'est la seule fille que j'aie jamais aimée.

— Là, je veux bien te croire.

Il ouvrit la porte en grand, révélant Kirby, les joues mouillées de larmes, une bouteille de vin entre les mains.

Gunnar retint un hoquet de surprise.

— Je... je savais pas quoi faire d'autre, dit-il.

Kirby se jeta à son cou, sans lâcher la bouteille. Gunnar la souleva et la serra dans ses bras.

— T'es tellement bête, c'est pas possible !

— Je sais, dit-il.

Elle renversa la tête pour le regarder dans les yeux, et renifla.

— Ne me raconte plus jamais de craques.

Il secoua la tête.

— Ça risque pas. J'ai eu la trouille de ma vie.

Elle l'embrassa, et me tendit la bouteille.

— J'ai apporté ça pour qu'on trinque.

— T'as pas l'âge légal pour boire de l'alcool, dis-je en la prenant.

— J'étais furieuse. J'ai piqué ça dans la cave de ma mère.

Elle regarda Gunnar, ils s'embrassèrent de nouveau, ça devenait obscène.

— Allez faire ça ailleurs, dis-je en les poussant dehors et en fermant la porte.

Une fois seule, adossée au frigo, je me mis à rire, en regardant la bouteille. Ils étaient agaçants, avec leur mélodrame constant, mais ils étaient mignons.

— Bon, ben au moins, je vais bien dormir ce soir, moi.

J'étais seule. Je pouvais me risquer à boire un verre ou deux sans que cela porte à conséquence.

Je débouchai la bouteille, m'en servis un verre, et emportai le tout dans la chambre avec moi. Le moscato blanc était sans surprise, pas assez frais, trop sucré, normal pour un vin à dix dollars, mais cela m'allait.

Je bus le verre en moins de cinq minutes, m'en servis un autre, à ras bord.

Dix minutes plus tard, il était vide, et je m'en versais un troisième.

*J'avais dit deux, mais tant pis, hein...*

Je mis le téléphone à recharger sur ma table de nuit, et me déshabillai pour me coucher. Un des nombreux avantages qu'il y avait à vivre seule, c'était de pouvoir dormir nue sans rien demander à personne.

Les draps étaient frais sur ma peau. Je m'étirai, et posai la tête sur mon oreiller de plumes.

Le téléphone tinta et, sans réfléchir, je tendis une main vers la table de nuit, souriant déjà.

*J'arrive pas à dormir. Si seulement j'étais encore  
à Colorado Springs...*

Je luttais contre l'envie de serrer le téléphone contre mon cœur. Voir Gunnar et Kirby se lécher le museau et arroser ça avec trois verres de vin en moins de vingt minutes m'avait rendue bizarrement sentimentale.

*Moi non plus. Gunnar vient de partir.  
Et Kirby ?  
Aussi. Ils s'étaient disputés.  
Ah, l'amouououour...  
Si tu le dis...  
Sois pas si dure. Ça arrive.  
À qui ?  
À mon frère Travis. Il a attrapé un sacré virus  
l'an dernier. Et aujourd'hui, il est marié  
avant d'avoir l'âge de boire.  
Quel âge a-t-il ?  
Vingt ans.  
Alors il s'est marié à dix-neuf ans ? Bizarre.  
Pas tant que ça. Ils sont bien ensemble.  
Oh. Alors tu approuves ?  
S'ils s'aiment, bien sûr.  
Comment savoir si on aime quelqu'un, à dix-neuf ans ?  
Tu les rencontreras la semaine prochaine.  
Et là tu comprendras.  
On dirait un rencard.  
;-)*

Je reposai le téléphone et vidai mon verre. Autour de moi, tout semblait plus lent. Même mes cils clignaient plus lentement. J'étendis mes jambes, laissant le drap caresser les endroits les plus sensibles de mon anatomie. J'eus un regard en direction du téléphone, souris et l'attrapai. Je tapai sur l'écran, et maintins l'appareil à bout de bras, jusqu'à ce qu'une longue tonalité résonne dans la chambre.

— T'es encore debout ? demanda Taylor d'une voix fatiguée, mais pas endormie.

— Ce portable vibre chaque fois que tu m'envoies un texto, et moi, je suis là, nue, dans mon lit..., dis-je, entendant les mots légèrement déformés par l'alcool. J'ai super envie de le mettre entre mes cuisses et d'attendre que tu m'envoies un autre texto.

Je savais à quel point ce que je venais de dire était vulgaire, mais je m'en fichais royalement.

À l'autre bout du fil, il y eut un long silence. Au moins dix secondes.

— Tu penses pas que ça pourrait marcher ? demandai-je, impatiente.

— T'as bu ?

Je serrai les lèvres, tentant sans succès de retenir un rire.

— Il est possible que Kirby ait apporté une bouteille de vin.

— Je croyais que tu ne buvais pas.

— Je ne bois pas. Mais je suis seule, alors pourquoi pas ?

— Ah. Donc tu ne bois pas en public.

— En privé non plus, s'il y a quelqu'un avec moi.

— J'hésite, là, dit-il sans s'emporter. Te laisser continuer est très tentant. Mais je sais qu'après, tu t'en voudras à mort d'avoir fait un truc pareil. Et sans doute que tu m'en voudras aussi.

— Tu me manques déjà, dis-je en cessant de sourire. J'ai essayé de ne pas m'attacher à toi.

— Je le savais ! Pfff... dès le premier jour, j'étais cuit. T'es une vacharde complète, et ça me rend carrément dingue. Mais en bien.

— Je suis vache ? demandai-je, sentant les larmes me piquer les yeux.

— Oui, mais... Merde. T'as le vin triste, c'est ça ? Tu devrais pas picoler toute seule.

— Ça me manque, tout me manque, soufflai-je en effleurant mes lèvres du bout des doigts.

— Qu'est-ce qui te manque ? Tu sais, mon père a été à côté de ses pompes pendant des années. Il s'est rattrapé, après. Il faut parfois pardonner à ses parents. Eux non plus n'ont pas toujours tout juste.

Je secouai la tête, incapable de répondre.

— Falyn, il faut que tu dormes, là, ma belle. Ça va être de pire en pire.

— Comment le sais-tu ?

— Mon père avait le vin triste, lui aussi.

Je hochai la tête, même s'il ne pouvait pas me voir.

— Laisse le téléphone contre ton oreille. Allonge-toi et ferme les yeux. Je reste avec toi jusqu'à ce que tu t'endormes.

— D'accord, dis-je en obtempérant.

Il resta sans rien dire, mais j'entendais son souffle. Je luttai un moment pour rester éveillée, au moins pour voir combien de temps il allait tenir, mais la pesanteur cotonneuse du sommeil ne tarda pas à me submerger, et je sombrai.

Une gueule de bois en plomb, l'enterrement de Don et le compte à rebours avant le départ pour Eakins firent de la semaine qui suivit l'une des pires de mon existence. Les textos réguliers de Taylor étaient toujours les bienvenus, et m'aidèrent à supporter le tout jusqu'à la veille de notre départ. Il n'avait même pas mentionné mes propos plus que scabreux, ce dont je lui étais profondément reconnaissante.

La veille de notre départ pour Chicago, j'étais surexcitée. Taylor devait passer me chercher à 5 h 30 le lendemain matin pour le vol de 8 heures.

Pour la première fois en cinq ans, je regrettai que ma garde-robe ne soit pas plus fournie. Je pliai mon jean préféré et le posai sur le reste de mes affaires. En première année de fac, je ne me déplaçais jamais sans au moins une énorme valise à roulettes et un sac de voyage pour un week-end. Aujourd'hui, j'arrivais à peine à remplir le sac que j'avais emprunté à Chuck.

Debout devant mon bagage, les mains nouées, je me demandai comment j'allais pouvoir fermer l'œil. Il était déjà 23 heures. Si je ne me couchais pas maintenant, autant ne pas me coucher du tout.

Mais je n'avais pas envisagé mon week-end à Eakins sous le signe de la fatigue.

Des coups frappés à ma porte me firent sursauter.

— C'est moi, fit une voix, sur le palier.

Je courus ouvrir.

Taylor se tenait là, avec un large sourire, et un gros sac à dos.

— Je me suis dit que j'allais venir pioncer ici cette nuit. C'est possible ?

Je me jetai à son cou. J'avais l'impression de remonter le temps jusqu'à notre dernière entrevue, dans l'entrée du restaurant. Sur la pointe des pieds, je le serrai fort contre moi, et tout alla mille fois mieux. Comme si cette semaine interminable n'avait jamais eu lieu.

Quand je le lâchai, il me dévisagea des pieds à la tête.

— Je n'avais pas prévu de te trouver dans cette tenue.

Je baissai les yeux sur mon débardeur blanc, qui couvrait à peine ma culotte bleu marine.

— J'étais sur le point de me coucher, dis-je en tirant dessus.

— Super. Je suis cassé, dit-il en laissant tomber son sac à dos avant de refermer la porte derrière lui.

— Tu sais... Ce que tu fais... J'arrive pas à y croire. C'est tellement important pour moi...

— Tu répètes ça depuis une semaine, mais tu ne m'as toujours pas dit pourquoi, précisa-t-il en retirant son blouson, puis sa casquette, qu'il jeta sur le bar.

— J'essaie d'y voir plus clair. J'hésite encore sur la façon dont je vais m'y prendre.

— Je ne vais pas te poser de question, mais je ne sais pas trop comment me préparer.

— Ce n'est pas nécessaire.

Il pencha la tête sur le côté.

— Quoi qu'il en soit, Falyn, je veux être à tes côtés.

— Tu y seras.

— Si tu le dis, soupira-t-il, agacé.

Comment lui en vouloir ? Il me rendait un énorme service, sans avoir la moindre idée de ce dont il s'agissait. Je n'en avais pas parlé depuis plus de cinq ans, et le but était si près que j'avais peur de tout faire échouer si je lui expliquais.

Nous regardâmes autour de nous, gênés, tout à coup.

— Tu... veux des draps, pour le canapé ? demandai-je.

— J'ai le choix ? Alors tu prends le canapé.

Je lui donnai une tape sur le bras, nerveuse.

— En fait... il y a cette espèce de barre au milieu. C'est pas confortable du tout.

Il haussa un sourcil, trois rides se creusèrent en travers de son front.

— Je m'en souviens. Donc ça veut dire qu'on va partager le lit, dit-il en se dirigeant vers ma chambre.

— Taylor ?

— Non, sérieusement, Falyn, dis-moi où aller, qu'on en finisse. Je suis crevé, putain, et demain, la journée va être longue.

J'écartai les mains, avant de les laisser retomber, vaincue.

— Bon, d'accord. On partage. Mais c'est tout. Ne te fais pas de films.

Je passai devant lui, allumai la lumière, et ouvris les draps pour m'y glisser. Il me regarda faire, puis traversa la pièce à son tour, ôta ses Nike et son tee-shirt. Ses muscles roulaient sous sa peau à chacun de ses mouvements. Il défit sa ceinture, déboutonna sa braguette et descendit son jean.

Je faisais de mon mieux pour ne pas avoir l'air sous le charme, mais Taylor était tout à fait conscient du chef-d'œuvre qu'était son corps. Après tout, il le sculptait à la perfection

pendant des heures à la salle de sport chaque semaine. Mais je ne voulais pas lui donner satisfaction en le fixant bouche bée. Je me concentrai afin de contrôler mon expression, mon souffle, et chacun de mes mouvements. Le désir que je sentais monter en moi pour l'homme quasi nu qui se trouvait à côté de mon lit m'inquiétait au plus haut point.

Sur ses bras, les tatouages montaient jusqu'aux pectoraux. Les lignes noires, épaisses et courbes de dessins d'art tribal, les flammes et les crânes couraient sur sa peau, formidables de détails et de nuances.

Mais je ne regardais pas.

*Arrête de baver, Falyn.*

En caleçon gris, Taylor se glissa à côté de moi. Je lui tournai le dos, sentant mes joues passer au cramoisi. Sans un mot, il referma ses bras autour de moi et me tira contre lui. Sa chaleur se répandit presque instantanément le long de mon dos.

— J'aurais aimé pouvoir t'accompagner à l'enterrement de Don. Ça a dû être dur.

— C'était horrible, répondis-je dans un murmure. Je n'avais pas pleuré autant depuis longtemps. Alors j'imagine quelle épreuve ça a dû être pour sa famille.

— Tu faisais aussi partie de sa famille. Tu étais le meilleur moment de sa journée. J'ai l'impression que c'est ce que tu es pour beaucoup de gens, d'ailleurs.

— Je préfère que tu n'aies pas été là. J'ai utilisé au moins une boîte entière de mouchoirs. Ce n'était pas beau à voir.

Il me serra contre lui.

— On finit par s'y faire, mais on n'oublie jamais. Ça vous change pour toujours.

— Tu as perdu quelqu'un ?

— Allez, faut dormir, maintenant. J'ai pas envie d'en parler ce soir.

Il plia un bras sous sa tête, et garda l'autre sur ma taille. Je posai le mien par-dessus, et nos doigts s'enlacèrent naturellement. Taylor inspira profondément.

— Falyn ? murmura-t-il.

— Oui ?

— Je sais que ce week-end est important pour toi. Mais à notre retour, sache qu'en ce qui me concerne, je ne veux plus qu'on soit amis.

Je me raidis.

— Tu veux dire que tu ne veux plus jamais me voir, ou qu'on soit plus qu'amis ?

— Dans la mesure où j'ai failli péter un câble parce qu'on ne s'est pas vus pendant une semaine... je pense que tu as ta réponse.

Mon soulagement fut immense. À l'idée de le perdre, c'est comme si tout s'était effondré autour de moi, pour la deuxième fois de mon existence. Tout le travail effectué pendant si longtemps pour arriver à surmonter ce sentiment, et voilà que je me retrouvais vulnérable comme au premier jour.

— T'as failli péter un câble ?

— C'était ridicule.

— Est-ce que c'est une condition ?

— Non. C'est une non-promesse.

Il embrassa mon épaule nue, et reposa sa tête.

Je n'avais jamais dormi dans le même lit que quelqu'un, même enfant, avec mes parents. Mais ce soir, être allongée à côté de Taylor était la chose la plus naturelle du monde.

— Bonne nuit, chuchotai-je.

Mais il dormait déjà.

— Je l'ai, dit Taylor en attrapant mon sac sur le tapis roulant.

Levés un peu tard, nous étions à la bourre, et tentions de passer la sécurité avant que l'embarquement de notre vol ne commence.

Sautant sur un pied, j'enfilai une sandale, puis laissai tomber l'autre pour y glisser mon pied et ramener la bride derrière mon talon. Les chaussures et les vêtements de seconde main avaient l'avantage d'être confortables. Ce n'était pas la première fois que j'appréciais de ne pas avoir besoin d'utiliser la boucle de mes sandales de chez Steve Madden, même si elles avaient trois ans, et une demi-pointure de trop.

Taylor était pressé d'arriver à la porte d'embarquement, mais il me regarda faire avec un sourire patient.

— Prête ? dit-il enfin en me tendant la main.

— Oui, et non, et oui, dis-je en la prenant. Arrête de me poser toujours la même question. J'essaie de rester calme.

— C'est la première fois que tu prends l'avion ?

Je le regardai.

— J'ai voyagé partout dans le monde, en avion. Mes parents adoraient les voyages.

— Ah bon ? T'es allée où ?

— Pas à Eakins.

Il eut une moue fatiguée.

— J'essaie de respecter ta vie privée, mais j'avoue que plus le temps passe, plus je m'inquiète à l'idée de plonger dans un truc dont j'ignore tout.

— Tu t'es endormi drôlement vite, pour quelqu'un d'inquiet.

Il serra ma main.

— T'es confortable.

— Dormir avec toi n'a pas été aussi terrible que je l'imaginai.

— C'est bien la première fois qu'une femme me dit ça.

Je levai les yeux vers les quatre grands écrans annonçant les différents vols, par ordre alphabétique, et les portes d'embarquement correspondantes.

— Porte six, dis-je en pointant un doigt sur le premier. L'embarquement a commencé.



— Merde ! Faut se grouiller !

Quelques instants plus tard, nous étions à la porte six, hors d'haleine. Il y avait encore beaucoup de monde devant nous, mais nous étions trop contents d'y être arrivés pour nous en plaindre.

— Purée, dit Taylor. Heureusement que l'aéroport est petit. À Denver, on l'aurait raté.

La passerelle franchie, nous remontâmes jusqu'à la rangée vingt. Taylor rangea nos sacs dans le compartiment, au-dessus de nos sièges, et se laissa tomber à sa place.

— Putain, Miss Grandes Écoles, c'est vraiment le stress, avec toi.

— Qui est-ce qui s'est rendormi, ce matin ?

— Moi, je crois.

— On est d'accord.

Je posai ma tête contre le dossier, et fermai les yeux. Une main chaude se glissa sous la mienne, nos doigts s'entrelacèrent.

— Falyn ? murmura Taylor.

— Pas tout de suite, dis-je en le regardant.

Il avait lui aussi posé sa tête contre le dossier, et me regardait.

— Tu as encore fait un cauchemar, la nuit dernière.

— Ah bon ? C'est pour ça que tu ne t'es pas réveillé ?

— Ce qui t'est arrivé... C'était... grave ?

— Oui.

Il fit la grimace.

— Est-ce que retourner à Eakins sera douloureux ?

— Oui.

Il soupira, regarda devant lui.

— Alors pourquoi veux-tu y aller ?

— Parce que pour que ça aille mieux, il faut d'abord que ça fasse mal.

À nouveau, ses yeux se posèrent sur moi, puis sur mes lèvres.

— J'ai pas envie que tu souffres.

— Je sais, dis-je en serrant sa main dans la mienne. Mais tu seras à mes côtés, non ?

— Aussi longtemps que tu me supporteras.

Je le sentais nerveux. Il ne restait pas en place.

— J'ai eu Tyler. Il m'a dit que t'embrassais super bien.

Un sourire narquois se dessina sur mes lèvres.

— Ah bon ? Et tu l'as pris comment ?

— Je lui ai mis mon poing dans la gueule. Encore.

— Ça t'arrive d'utiliser autre chose que tes poings pour discuter ?

— Pas vraiment... J'arrive pas à comprendre pourquoi je pense toujours à toi. Au *Bucksaw*, à la seconde où j'ai levé les yeux du menu, tout a changé.

— Je crois avoir compris qu'on ne disait pas souvent « non » aux frères Maddox. Vous adorez relever les défis. Même Tyler l'a reconnu.

Il secoua la tête.

— Non, il y a autre chose. J'ai vu un truc dans tes yeux. Quelque chose de familier.

— Le deuil, dis-je simplement.

Taylor cilla, et je détournai le regard, feignant d'écouter les recommandations de sécurité. Il secoua la tête, interloqué.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Tu verras.

Il soupira.

— OK. Je suppose que je suis mal placé pour exiger que tu me racontes tant que je ne t'ai rien raconté de mon côté.

La voix du pilote ordonna aux hôtes de se préparer au décollage. Taylor serra sa ceinture, et ma main.

— Tu n'es pas obligé de me le dire, soufflai-je.

— Je sais. Mais je veux que tu me fasses confiance. Alors je vais te faire confiance.

Je ravalai l'angoisse terrible qui me serrait la gorge. Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il allait me raconter.

— Travis, mon frère cadet, est dans une merde noire, commença-t-il à mon oreille. Il y a quelques mois, il a été impliqué dans une histoire d'incendie.

Les moteurs montèrent en puissance, l'avion s'ébranla, et se mit à vibrer de toute part jusqu'à ce qu'il quitte le sol. L'appareil gîta rapidement, amorçant un virage sur la droite. Ébloui par le soleil levant, Taylor baissa le rideau du hublot, et me regarda, attendant une réaction.

— Il est sapeur forestier, lui aussi ?

Taylor secoua la tête.

— Non, il est à la fac. Avant, mes frères et moi, on se battait tout le temps – avec les gens du coin, et ensuite, sur le campus, avec les étudiants qui venaient à nos fêtes et nous provoquaient. Un soir, Tyler a tabassé Adam, un première année qui appartenait à une fraternité, et quelque temps plus tard, Adam lui a proposé d'organiser des paris. À partir de là, ils ont commencé à organiser des combats sur le campus.

— C'est pas illégal, ça ?

Taylor soupira, et rit.

— Si. Carrément. Mais Adam était doué. Il ne révélait le lieu du combat qu'une heure avant, parfois moins. On s'est fait un max de blé, et on n'a jamais été pris. Trent en a fait plusieurs aussi, quand il était en première année, mais c'est le plus jeune d'entre nous, Travis, qui était la star. Personne n'arrivait à le battre. Il n'a jamais perdu un seul combat.

— Charmant.

Taylor redressa le menton, l'air fier.

— Il déchire.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé, alors ?

Son sourire s'évanouit.

— Les combats avaient lieu dans les sous-sols de certains bâtiments du campus, où l'on pouvait faire entrer un maximum de gens. Adam en a organisé un pour fêter les vacances de printemps. Ce devait être le dernier de l'année, Travis devait s'y faire un paquet de pognon. Et puis tout a merdé. Un incendie s'est déclaré, et beaucoup de spectateurs y sont restés. Adam a été arrêté. Et je pense que Travis est dans le collimateur des flics.

— Pourquoi ?

— J'ai des raisons de croire qu'ils ont envoyé quelqu'un ici pour me tirer les vers du nez, mais je ne peux pas l'affirmer – enfin, pas encore. Ils sentent que Travis avait quelque chose à voir avec ce combat.

— C'est qui, « ils » ?

— Je ne suis pas certain. Les flics d'ici. Peut-être le FBI.

— Et ? Il avait quelque chose à y voir ?

Taylor changea de position, il était nerveux.

— Il se mariait, ce soir-là. À Las Vegas.

— Et c'est pour ça qu'il va y avoir un autre mariage. Parce qu'ils l'ont joué en solo la première fois.

Taylor hocha la tête, me regarda un moment.

— Et si je te demandais de m'accompagner ? À la cérémonie de renouvellement des vœux ?

Je plissai les yeux.

— Je dirais que tu essaies de changer de sujet. Je ne m'attends pas à ce que tu tiennes ta promesse, c'est une chose. Mais ça ne veut pas dire que tu peux me raconter des craques.

— C'est ce que je fais. Je te raconte des craques. Et j'en raconterai à tous ceux qui me poseront des questions à ce sujet.

— Tu pourrais aller en prison.

— Je pourrais aller en prison.

Je pinçai mes lèvres, soupirai.

— Tu me testes. Tu me prends pour une espionne, ou un truc comme ça.

— Pour Travis, j'irais en prison. Je veux que tu saches que si les choses devaient en arriver là, nous serions tous prêts à tomber pour lui, même sa femme.

— Je te crois. Mais je suis de ton côté.

Le regard de Taylor descendit sur mes lèvres, et il se pencha vers moi.

Je fermai les yeux, sentis son souffle chaud contre mon visage. Je n'avais qu'une envie, que ce souffle m'enveloppe. Je voulais le sentir tout entier contre moi.

— On devrait peut-être attendre, murmurai-je contre sa bouche. On est si près du but.

— Exactement, dit-il avant de poser ses lèvres sur les miennes.

J'entrouvris la bouche, sa langue s'y glissa. Il me sembla que chaque parcelle de ma peau réagissait à ce contact. Impatient d'être touché par lui, mon corps s'embrasa immédiatement. Avec Tyler, je n'avais rien senti. Là, il n'y avait ni déception, ni regret. Les lèvres douces de Taylor, sa façon de m'attirer à lui comme s'il ne supportait plus les quelques centimètres qui nous séparaient éveillèrent tous mes sens, simultanément, et attisèrent mon désir.

Au-dessus de nos têtes, le tintement de l'intercom nous ramena à la réalité, et Taylor s'écarta, le souffle court.

— Désolé, dit-il aux deux hommes assis de l'autre côté de l'allée, qui nous fixaient sans vergogne.

Je m'enfonçai dans mon siège.

— Tu l'as senti, n'est-ce pas ? souffla Taylor à voix basse.

Je levai les yeux vers lui.

— Promets-moi que tu ne recommenceras pas.

Un sourire se dessina lentement sur ses lèvres, jusqu'à illuminer son visage tout entier.

— Tu as ma parole.

Taylor engagea la voiture que nous avions louée à l'aéroport dans l'allée de son père. Il avait parlé pendant l'essentiel du trajet. De son boulot, des endroits où il avait voyagé, de ses frères, ses cousins, et de ce qu'il savait de la jeune épouse de Travis.

J'eus à peine un regard pour la maison de son père. Déjà, je n'arrivais plus à quitter des yeux celle d'à côté. En briques et bois, de style un peu western, elle se trouvait à une bonne trentaine de mètres en retrait de la rue, au bout d'une allée déserte.

C'était la fin de la journée, je regardai le soleil embraser l'horizon. J'avais l'habitude de le voir disparaître derrière une chaîne de montagnes, et trouvai ce changement magnifiquement singulier.

— *Home sweet home*, dit Taylor en ouvrant sa portière. Ah, le voilà.

M'arrachant à ma contemplation, je vis un homme âgé, trapu, aux cheveux blancs.

— C'est ton père ?

Taylor fit oui de la tête, et sourit à celui qui nous faisait un signe de la main. Je remarquai alors que nous étions garés derrière une Toyota Camry gris métallisé. Un couple sortit sur les talons du père de Taylor. La jeune femme avait dans les bras un petit chien noir, et l'homme ressemblait tellement à Taylor que l'espace d'un instant, je crus que c'était son triplé.

Taylor sortit nos sacs, et nous gagnâmes le perron. Il embrassa son père, puis celui qui devait forcément être son frère.

— Falyn, je te présente mon père, Jim Maddox.

Jim me tendit la main, je la serrai.

— Enchantée.

Jamais je n'avais vu de regard aussi doux, mis à part ceux de Chuck et de Phaedra. À la fois patient, enthousiaste, et un peu curieux, aussi.

— Et voici mon frère Travis, et ma belle-sœur Abby.

Je serrai la main de Travis, puis celle d'Abby. Ses longs cheveux cuivrés tombaient en cascade sur ses épaules, un peu comme les miens. Elle était plus petite que moi, et Travis

bien plus grand que Taylor. Il souriait, simplement heureux de faire ma connaissance, mais Abby me dévisagea scrupuleusement, étudiant chaque détail, se demandant probablement ce que j'avais de si spécial pour que Taylor me ramène à la maison.

— Bien, il se fait tard, dit Jim. Allez donc vous installer.

La porte moustiquaire gémit lorsqu'il l'ouvrit, et je suivis Taylor à l'intérieur.

La maison avait connu des jours meilleurs. La moquette ressemblait beaucoup à la mienne, tout était vieux. L'entrée donnait sur une cuisine et, de l'autre côté, sur un escalier.

— Vous pouvez prendre la chambre de Thomas, dit Jim. Installez-vous, et on se retrouve pour le dîner. C'est Travis et Abby qui ont tout préparé.

Taylor haussa un sourcil.

— Je dois m'inquiéter ?

Abby lui donna une tape sur le bras.

— OK. On monte ranger nos affaires, et on se retrouve dans une seconde. Où est Trent ?

— C'est soirée *Chicken Joe*, dit Jim.

— Il continue, alors ? dit Taylor après un bref regard dans ma direction.

— Une fois par semaine, maintenant.

Travis et Abby se dirigèrent vers la cuisine, et Taylor me prit par la main. À l'étage, un couloir desservait plusieurs pièces. Il s'arrêta devant la dernière porte et l'ouvrit.

Quand il posa son sac, le plancher grinça, et souleva un peu le tapis.

Enfant, j'étais rarement allée passer la nuit chez des amis, et partir pour la fac avait été difficile. M'installer au-dessus du *Bucksaw* avait été un soulagement, mais aussi une épreuve. Je ne me sentais jamais très bien dans des lieux inconnus, mais là, le parquet de guingois, les meubles antédiluviens et le papier peint d'une autre époque eurent sur moi un effet apaisant. J'avais l'impression de retrouver ma maison après une longue absence.

— Je n'arrive pas à croire que je suis ici, dis-je, une main sur le front. Ils sont juste à côté.

— J'arrive pas à croire que tu es ici, moi non plus, dit Taylor, très sérieux.

Un peu partout dans la chambre étaient disposés des trophées sportifs, des médailles, de vieilles photos, l'ensemble couvert d'une belle couche de poussière. La maison tout entière sentait la cuisine, la fumée froide et l'après-rasage bon marché.

Je m'approchai d'un cadre, accroché au mur. Sur la photo, le soleil se couchait derrière un Jim, très jeune, et la mère de Taylor, Diane.

— Où est-elle ? demandai-je en me retournant. Ta mère.

Taylor se frotta la nuque.

— Elle... Elle est morte quand j'étais enfant.

Je me décomposai.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— L'occasion ne s'est pas présentée.

— Bien sûr que si. Au moins deux fois. Tout ce discours sur la confiance, et tu oublies de me dire que tu as grandi sans mère ?

— Je n'aime pas en parler. C'est un peu comme pour l'histoire des jumeaux. Les gens me regardent différemment, quand ils savent.

— Mais on se contrefout des connards qui te jugent autrement parce que ta mère est morte, non ?

Il eut un petit rire.

— Je ne plaisante pas, repris-je. Tu aurais dû me le dire.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on est amis.

Il me regarda, blessé.

— Vraiment ? On va baser notre amitié sur l'échange ? Parce que de mon côté, je n'ai qu'une vague idée de ce pour quoi tu es ici.

— C'était un accident ?

Il secoua la tête.

— Un cancer.

— Merde. C'est horrible.

Il pointa un doigt sur moi.

— L'expression, là, sur ton visage. C'est exactement pour ça que je ne te l'ai pas dit.

Et il entreprit de défaire nos bagages, tirant nos affaires des sacs comme s'il les détestait.

— Heureusement que je n'ai pas demandé à ton père où elle était. Jamais je ne te l'aurais pardonné.

Il soupira.

— Je n'y avais pas pensé. Tu as raison. Excuse-moi.

— Je te pardonne.

— Il y a un autre truc qu'il faut que je te dise.

Je croisai les bras, me préparant au pire.

— Mon père ne sait pas ce que je fais, comme boulot. Il y a très longtemps, il nous a fait promettre de ne jamais prendre un boulot qui puisse nous mettre en danger. Il était dans la police, et avant de mourir, Maman lui avait demandé de démissionner. C'était une sorte de pacte qu'ils avaient passé tous les deux.

— Et donc tu as envoyé ton CV aux sapeurs forestiers ? demandai-je, incrédule.

— Non. Quand on est ici, Tyler et moi, on vend des assurances.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— T'es sérieux ?

— Oui.

— Et Tyler, qu'est-ce qu'il fait vraiment ?

— Pareil que moi.

J'en restai bouche bée.

— Il est sapeur lui aussi ?

— Oui. Généralement, on est dans des équipes différentes. N'en parle pas, d'accord ? Je ne veux pas faire de peine à mon père.

— Vous avez tous promis d'avoir des boulots plan-plan, mais ton petit frère fait des combats clandestins, et toi et ton jumeau vous luttez contre les feux de forêt. Et Thomas, il fait quoi, lui ? Espion ?

— Non, lui, il est cadre dans la pub, en Californie. Il fait tout comme il faut, depuis toujours.

— Eh bien ça en fait au moins un...

Il me tendit la main.

— On redescend ?

Je fixai sa main ouverte, et secouai la tête.

— Je préfère ne pas leur donner de fausses idées.

Taylor se rembrunit.

— Arrête, Falyn, tu me gaves, là. T'es ici. Est-ce qu'on peut arrêter ce petit jeu ?

— Qu'est-ce que t'es en train de me dire, exactement ?

Il fit un pas en avant.

— J'en ai assez de faire comme si tu n'avais jamais dit ce que tu as dit.

— Quoi !?!

— Au téléphone, l'autre soir. D'accord, tu étais ivre, mais... il ne s'agit pas que de moi. Je ne suis pas seul dans cette galère.

Un éclat de rire général nous parvint d'en bas.

— Tu as raison.

Il eut un regard interrogateur.

— On ferait mieux de descendre.

Son air furieux me fit mal. Il ouvrit la porte, attendit que je sorte.

En bas, Travis enlaçait Abby, debout devant la gazinière, et lui faisait des bisous dans le cou.

— Je peux faire quelque chose ? demandai-je.

Ils s'interrompirent pour me regarder, et je regrettai d'avoir fait irruption dans ce moment de bonheur partagé.

Une fourchette à la main, Abby désigna une pile d'assiettes marron.

— Tu peux mettre la table, si tu veux.

Taylor passa devant moi pour s'emparer de la pile, et me fit signe de le suivre. Je pris les couverts et obtempérai. Jim se trouvait déjà dans la salle à manger, seul.



Je plaçai un couteau et une fourchette de part et d'autre de l'assiette que Taylor avait posée devant son père. Abby n'avait pas sorti de cuillères, mais j'imaginai mal qu'on serve une soupe. En général, les endroits où je me sentais bien n'étaient pas des lieux où l'on servait des repas comportant plusieurs plats. Le personnel de maison et les plans de carrière tout tracés ne m'avaient jamais convenu non plus.

Travis nous rejoignit, posa des dessous-de-plat, et Abby suivit avec un plat à gratin en Pyrex contenant des côtelettes de porc fumantes, juteuses, couvertes d'épices. Ils étaient visiblement accros l'un à l'autre ne perdant pas une occasion de s'embrasser ou de se toucher.

Taylor tira une chaise à côté de Jim.

— Assieds-toi.

L'assise était couverte d'un tissu marron élimé et taché, mais offrait le confort d'un vieux fauteuil, exactement comme la famille de Taylor.

Jim repoussa ses lunettes sur l'arête de son nez et me sourit. La peau ridée de ses pommettes se tendit légèrement.

Lorsque le plat de purée, la sauce au poivre blanc et les petits pois furent sur la table, Jim approuva d'un hochement de tête.

— Ça a l'air bien bon, fiston.

— Je me suis dégoté un cordon-bleu, dit Travis en souriant à Abby.

— Ça, tu l'as dit, répondit Jim en faisant un clin d'œil à sa belle-fille.

J'attendis que Jim prenne une bouchée, puis m'emparai de ma fourchette et attaquai mon assiette, sans me rendre compte que les trois bouchées que j'avais avalées du sandwich de Taylor entre l'aéroport et Eakins ne m'avaient pas rassasiée.

— Mmmh... qu'est-ce que c'est bon, soupirai-je, les yeux clos.

Phaedra était une excellente cuisinière, et je mangeais toujours bien au *Bucksaw*, mais les menus ne changeaient jamais, et goûter à la cuisine de quelqu'un d'autre me faisait l'effet d'un dîner au restaurant.

— Tu cuisines, toi ? me demanda Abby.

Ses yeux gris me transperçaient littéralement, plongeaient au plus profond de moi-même. Je ne pouvais guère lui en vouloir de chercher à protéger sa famille. Ils avaient tous traversé des périodes très dures, et une fille qui comptait suffisamment pour être présentée au clan méritait un examen d'entrée approfondi.

— Deux ou trois plats, c'est tout. Mais ce que je fais, je le fais bien, répondis-je.

— Comme quoi ? demanda-t-elle avec un sourire.

— Surtout des plats de petit déjeuner.

— Taylor se lève assez tôt pour prendre un petit déj' ? plaisanta Travis.

— La ferme, grogna Taylor.

— Je ne sais pas, dis-je simplement.

Tous les regards convergèrent sur moi.

— On est juste amis, ajoutai-je.

Abby ouvrit de grands yeux, et se tourna vers Travis.

— Oh.

— Tu veux bien me passer le sel et le poivre, bébé ? lui demanda Travis.

Abby tendit les petits récipients en verre à son mari. Elle semblait trop jeune pour porter une alliance. Tous les deux semblaient trop jeunes. Pourtant, leurs anneaux et leur couple avaient quelque chose de naturel, comme s'ils avaient été destinés à s'aimer, et à bâtir ensemble leur bonheur.

— Nous aussi, on était amis, avant, dit Travis sans paraître étonné.

Abby pinça les lèvres, retenant un sourire.

— J'ai résisté, pourtant.

Travis secoua la tête.

— Oh punaise, ça... Pour résister, elle a résisté.

— Et tu as adoré lui courir après, je parie, dis-je.

Autour de la table, tout le monde éclata de rire. Il y avait les rires graves des Maddox, et celui, nettement plus haut perché, d'Abby. Je me sentis plus à l'aise. La conversation, les blagues qui fusent, les inflexions de voix, j'avais l'impression d'être au *Bucksaw*.

— Donc tu vois exactement ce que je veux dire ? me demanda Abby.

Je cessai de mâcher. Taylor me regarda, les yeux pleins d'espoir.

Comme je ne répondais pas, il se tourna vers son frère.

— Et... juste par curiosité, vous êtes passés de l'un à l'autre comment ?

Travis et Abby échangèrent un regard. Travis avala une bouchée de viande, et Abby posa le menton sur sa main en lui souriant, amoureuse.

— On n'a pas attendu de résoudre tous nos problèmes, finit par dire Travis. Sinon, on y serait encore.

Il embrassa Abby sur la joue, avant de reprendre :

— Et heureusement que c'est terminé. Après avoir été avec elle, la perdre m'a fait l'effet d'une mort à petit feu – avec une dose de folie pour faire bonne mesure. Tu verras.

Taylor me regarda, puis se concentra sur sa viande.

— Oh, c'était pas si terrible, dit Abby en levant les yeux au ciel.

Travis redressa la tête.

— Si, c'était absolument terrible.

Abby caressa la joue de son mari. Dans l'entrée, la porte s'ouvrit puis se referma. Nous attendîmes de voir qui arrivait, écoutant les bruits de pas, de papier et de plastique froissé. Quelques instants plus tard, un autre frère Maddox apparut, un sac en papier à la main. À côté de lui se tenait une petite fille en caban bleu, un sac en plastique dans chaque main.

Ses cheveux blonds comme les blés ondulaient jusqu'à ses épaules, et ses immenses yeux verts brillaient comme des pierres précieuses. Elle nous dévisagea l'un après l'autre.

— Bonsoir Olivia ! dit Jim. C'était bien, *Chicken Joe* ?

Ma gorge se serra, mes mains se mirent à trembler. Je fus prise de sueurs froides. J'avais envie de rire, de pleurer, de crier ma joie et de m'effondrer. En même temps.

— C'était bien, répondit-elle d'une petite voix qui correspondait à sa stature. Cami a pas pu venir. Trent devait faire la vaisselle avant de partir, mais il a oublié. Cami va être drôlement en colère.

J'eus un petit rire silencieux. Elle parlait tellement bien. J'avais les larmes aux yeux d'entendre sa petite voix.

Taylor remarqua ma réaction et me prit la main.

— Hé, murmura-t-il. Ça va aller ?

— Elle était au boulot, je suppose, demanda Travis à Trenton.

— Comme d'habitude, répondit Travis.

Je n'arrivais plus à respirer, et sentis la chaleur des larmes sur mes joues. Pendant des années, j'avais lutté pour contenir mes émotions, mais la voir là, ce soir, je n'y étais pas préparée. Sa voix innocente résonnait dans mes oreilles. J'avais envisagé des centaines de scénarios, mais pas celui-ci.

Devant mon expression, Taylor s'inquiéta, et serra ma main dans la sienne. Jim l'avait remarqué, aussi, et se força à faire la conversation.

— Donc je suppose que tu n'as plus faim.

— Qu'est-ce qu'il y a dans ces sacs, Olivia ? demanda Abby.

À petits pas rapides, Olivia s'approcha d'elle et ouvrit l'un des sacs.

— Ouh ! s'exclama Abby, les yeux brillants. Miam ! Ta maman va étrangler Trenton !

Travis se pencha pour regarder dans le sac, et rigola.

— Pfiou ! Ça fait beaucoup de bonbons, tout ça, Olivia.

— C'est pas tout pour moi, répondit-elle simplement.

Trenton lui fit signe de le rejoindre.

— On est juste passés à l'épicerie pour prendre les deux trois trucs qui te manquaient, Papa. Liza est rentrée, je vais aller déposer Olivia, et puis je vais au *Red*, pour voir Cami.

— Parfait, répondit Jim. L'appartement vous plaît toujours ?

— Le bonheur domestique..., dit Trenton avec un large sourire.

Il posa le sac de provisions dans la cuisine, sortit quelques articles, puis prit Olivia par la main et se dirigea vers la porte d'entrée. Ils discutaient de quelque chose, lui penché vers elle, et elle la tête en arrière pour le regarder.

Je m'aperçus soudain que je ne les avais pas quittés des yeux, et que j'étais toujours tournée vers l'entrée, agrippée au dossier de ma chaise.

Elle s'en allait. J'eus la nausée.

— Falyn ? Ça va ? me demanda Taylor, réellement inquiet.

Je pris mon verre et bus une gorgée.

— Je crois que je suis fatiguée, je n'ai pas beaucoup dormi la nuit dernière. Ça, plus le voyage... Je vais aller me reposer.

— Prends ton verre, dit Jim. On se déshydrate toujours en avion. Et moi non plus, je ne dors pas bien avant un voyage.

Je remerciai Travis et Abby pour le dîner et me retirai, mon verre d'eau à la main. Je gravis les marches quatre à quatre, et courus dans le couloir jusqu'à la porte de notre chambre. Le verre posé sur la table de nuit, je me laissai tomber sur le lit et me recroquevillai en chien de fusil.

J'avais beau inspirer profondément, mes poumons n'avaient pas assez d'air. Mon cœur battait à tout rompre, la tête me tournait. Je m'intimai l'ordre de me reprendre, mais plus j'essayais, plus le sentiment de panique contre lequel je luttais me submergeait.

— Falyn ? dit Taylor en ouvrant doucement la porte.

Il posa une assiette pleine à côté de mon verre, visiblement horrifié par ce qu'il voyait.

— Bon sang... T'es blanche comme un linge.

Il s'assit à côté de moi, écarta les cheveux de mon visage.

— Je comprends pourquoi tes parents ne voulaient pas que tu viennes, dis donc... Je sais pas ce que tu manigances, là, mais visiblement, t'es pas prête.

Je secouai la tête.

— Bois un coup, dit-il en me tendant mon verre.

Je bus une petite gorgée.

— Ça va aller, dis-je enfin.

— Ah, non, là, je crois pas. Ça va pas aller du tout.

Je bus encore et poussai un long soupir.

— Mais si. Tout cela est idiot. Je vais bien.

Taylor se rembrunit.

— Dès le départ, j'ai su que si je m'approchais trop près, j'allais me brûler. Mais là, c'est toi qui me tiens à distance.

— Peut-être que c'est pour ton bien.

Il secoua la tête.

— Arrête de me repousser, Falyn. Je ne m'en irai pas. Je resterai jusqu'à ce que je prenne feu.

— Arrête, dis-je. Il faut que tu arrêtes.

Son expression s'adoucit.

— Je ne peux pas. Avant que je te rencontre, je n'avais jamais eu besoin de quelqu'un.

Nos regards se rencontrèrent, mais je ne savais pas quoi répondre. Avec Taylor, je me sentais en sécurité, exactement comme Kirby quand elle marchait avec Gunnar dans une

ruelle mal éclairée – du moins était-ce ainsi que je l’imaginai. Ce sentiment, dans mon esprit, était celui que l’on devait éprouver en compagnie d’un superhéros.

— Moi aussi j’ai besoin de toi, murmurai-je.

— Je sais.

— Pas de ton aide. De toi.

Il me regarda, plein d’espoir.

Sa protection ne faisait pas de moi un être faible. Elle me rappelait juste que je comptais pour quelqu’un. Je n’étais plus la fille sans intérêt qui vivait comme ses parents l’entendaient. Taylor était un héros, mais il ne me voyait pas comme une victime. Quelqu’un qui vous donnait l’impression d’être forte et protégée en même temps, c’était forcément quelqu’un de bien. Une fille comme moi ne pouvait pas le laisser passer.

D’un mouvement du menton, il désigna la porte.

— Que s’est-il passé ? En bas.

— Je ne m’y attendais pas.

— À quoi ?

— À la voir. Mais ça va, maintenant.

— Tu es sûre ? demanda-t-il en posant une main sur mon genou.

— Que faisait Olivia avec Trenton ?

Il haussa les épaules.

— Il s’en occupe, de temps en temps, pour rendre service à Shane et Liza.

— Ton frère de vingt et quelques années, couvert de tatouages, s’occupe d’Olivia ?

Comment ça se fait ?

— Falyn...

— Réponds, s’il te plaît, l’interrompis-je sèchement.

— Je... je ne sais pas, en fait. Trenton est un mec sympa. Shane et lui s’entendent bien.

Depuis la mort du frère d’Olivia...

— Austin. Tu peux l’appeler par son nom.

Taylor changea de position, mal à l’aise.

— Depuis la mort d’Austin, Shane et Liza vont voir un thérapeute. Ils avaient besoin d’aide pour remonter la pente, et puis il y a Olivia, et ils voulaient rester de bons parents pour elle. Ils vont ensemble chez le psy, et deux fois par mois, ils s’accordent une soirée en amoureux.

— Et ils n’ont pas trouvé une seule lycéenne sympa qui pouvait la garder ?

Le ton de ma voix se faisait plus cassant à chaque question.

— Trenton tuerait quiconque tenterait de faire du mal à Olivia. Il prendrait une balle pour elle. Shane et Liza le savent. Ils ne trouveront pas de meilleur baby-sitter que lui. C’est étonnant, je sais. Mais Trent a perdu quelqu’un, lui aussi. Olivia est sa meilleure amie.

— La meilleure amie de ton frère est unegamine de cinq ans ? Et tu ne trouves pas ça étrange ?

— Non, parce que je connais mon frère, et que je connais leur histoire.

J'inspirai profondément.

— Falyn, tu ne vas pas aller à côté, hein ? Ils ne savent pas que tu es ici, et je ne pense pas que tu sois en état.

Je secouai la tête.

Nous restâmes silencieux un moment, puis Taylor se lança.

— Tu peux me le dire. Cela n'affectera pas mes sentiments. C'était toi ?

— C'était moi quoi ?

— Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé. Tout ce que je sais, à vrai dire, c'est Papa et Trenton qui me l'ont raconté. C'était un accident. Personne n'a été arrêté. Je peux comprendre que tu cherches leur pardon, mais Falyn... ils ne sont peut-être pas prêts à te l'accorder.

Je ne savais plus quoi dire.

— Est-ce que c'est toi qui... tu vois, quoi... qui as renversé Austin ? Tu étais au volant ?

Mes yeux s'emplirent de larmes, je baissai la tête.

Taylor me prit dans ses bras, me serra contre lui.

— Ça va aller... C'était un accident.

— Ce n'était pas un accident, dis-je en m'essuyant les yeux.

Je levai la tête vers Taylor. Il scrutait mon regard.

— Que... Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ce n'était pas moi. Je n'ai pas tué leur fils, Taylor. Je leur ai donné ma fille.

Taylor eut un mouvement de recul, et retira sa main.

— Tu pensais que j'étais le chauffard responsable de la mort d'Austin ? C'est pour ça que tu avais tiqué sur le fait que je ne conduise pas.

— Putain mais de quoi tu parles ?

— Je ne suis pas ici à cause d'Austin. Je suis ici pour Olivia.

— Olivia ?

— Mes parents voulaient que ça reste un secret, pour ne pas entraver les projets de mon père. Il était maire de Colorado Springs, et avait décidé de se déclarer candidat au poste de gouverneur aux prochaines élections.

— Celles de cette année, donc, dit Taylor, visiblement contrarié. Mais qu'ont à voir Shane et Liza dans tout ça ? Et Olivia ? Putain, j'y comprends plus rien. Tu parles beaucoup, mais tu ne me dis rien.

J'essuyai une larme.

— C'est... ma fille.

Taylor me regarda comme si je prenais feu.

— Mais elle a... cinq ans, au moins. Comment se fait-il que personne ne soit au courant ? Je ne comprends pas comment tu as fait pour garder ce secret aussi longtemps.

— Mes parents sont au courant. Phaedra et Chuck aussi. Et beaucoup de gens s'en doutent. Des rumeurs courent. *Beaucoup* de rumeurs.

— Kirby ?

Je secouai la tête.

— C'est pour ça que tes parents étaient horrifiés que je sois d'Eakins. Ils ne voulaient pas que ça se sache. Ils ne voulaient pas que je t'y emmène.

Mon menton se mit à trembler.

— Ils voudraient que je fasse comme si rien n'était jamais arrivé. Comme si *elle* n'était pas arrivée. Ils m'ont fait du chantage, en me disant que, si je ne signais pas les papiers, jamais je ne pourrais aller à l'université, et ma vie serait fichue. Et puis... j'ai compris que ça

n'avait pas d'importance. Que rien de tout cela n'avait d'importance. Que j'avais fichu ma vie en l'air parce qu'elle était partie.

Il secoua la tête.

— Falyn, je ne sais pas ce qui se passe, là, mais...

Il fit la grimace, regrettant déjà ce qu'il s'apprêtait à dire.

— ... Olivia n'a pas été adoptée. C'est la fille de Shane et Liza. Tu fais erreur.

— Tu ne me crois pas ?

— C'est juste que... Putain, elle est carrément bizarre, ton histoire. Je veux dire... C'est quoi, ces coïncidences de malade ? Elle déboule chez un couple d'Eakins, qui habite à côté de chez mon père, et ensuite on se rencontre, et on devient amis. Je ne veux pas te vexer, mais ça ne tient pas la route. Je me rappelle quand Shane et Liza se sont installés ici. Ils ont des photos d'Olivia tout bébé sur leurs murs. Il y en a même une où Liza la tient dans ses bras à la maternité. Ils sont arrivés quand Olivia avait deux ans. Et jamais ils n'ont évoqué le fait qu'elle ait pu être adoptée.

— Exactement. Exactement, c'est trop parfait. Toi et moi, on était destinés à se rencontrer. Tout ça devait arriver.

Une grimace déforma le visage de Taylor. Il se leva.

— T'es sérieuse ? T'es vraiment en train de me dire qu'Olivia est ta fille ?

— Mais tu l'as vue, non ? Phaedra dit qu'elle me ressemble comme deux gouttes d'eau. Pense à Shane et Liza. Et demande-toi auquel des deux ressemble Olivia.

Il réfléchit un moment, les yeux rivés au plancher, puis me regarda.

— C'est vrai. Mêmes yeux. Mêmes cheveux. Même nez, même bouche. Mais pas tout à fait le même menton.

J'eus un rire qui n'avait rien de joyeux.

— Elle a le menton de son père.

Il cligna les yeux, tentant de réfléchir à tout ce que je lui avais dit.

— Mais... les photos ?

— Elles ont été prises dans le couloir, juste devant ma chambre, à la maternité. Tu peux aller voir, si tu veux. Liza ne porte pas de chemise d'hôpital. Je peux te le jurer. Je peux t'emmener à la maternité Saint François, à Colorado Springs. Toutes les photos d'Olivia quelques jours après sa naissance ont été prises là-bas.

Taylor se frotta la nuque, mal à l'aise.

— C'est pas que je te crois pas, mais... C'est moi, qui t'ai amenée ici. Tu veux foutre en l'air la vie de ces gens ? Je ne suis pas d'accord.

Je secouai la tête.

— Jamais je ne ferai une chose pareille.

— Tu sais ce que j'éprouve pour toi. T'as bien fini par comprendre, quand même. Je pense que je serais prêt à tout pour toi. Mais ça... On ne peut pas leur faire ça.



— Je suis d'accord. Ce n'est pas ce que je veux non plus.

— Alors c'est quoi, ton plan, Falyn ? Je ne pense pas qu'Olivia sache qu'elle a été adoptée. Tu ne vas quand même pas...

— Non. Je veux juste... Mes parents m'ont fait croire que je n'avais pas le choix, et je vis avec la décision que j'ai prise. Je vivrai avec à jamais, même si aujourd'hui je suis ici, dans la maison voisine de celle où elle vit. Elle a déjà traversé quelque chose de très difficile. Je n'ai pas l'intention de bouleverser sa vie une deuxième fois.

Taylor semblait avoir pris un coup de poing dans le ventre.

— Ils... ils t'ont forcée à l'abandonner ?

— Je ne leur avais pas dit que j'étais enceinte. J'ai caché ma grossesse jusqu'au jour où Blaire m'a trouvée à quatre pattes dans ma salle de bains, trempée de sueur et essayant de ne pas pousser. J'avais à peine dix-huit ans.

L'image était un peu... crue, Taylor ne savait plus où se mettre.

— Ma mère a entendu des gémissements, elle m'a trouvée comme ça et m'a emmenée aux urgences. Après la naissance d'Olivia, je n'ai eu que quelques heures pour me décider. Mes parents m'ont dit que si je ne l'abandonnais pas, je perdrais tout. Depuis toujours, j'avais décidé que j'irais à la fac, que j'aurais une brillante carrière, que mes parents seraient fiers de moi, dis-je d'une voix étranglée. Une signature, ça semblait si simple. Je n'ai pas compris à quoi je renonçais.

— Comment tes parents ont-ils pu t'imposer ça ? C'est atroce !

Il y eut un silence. Je ravalai un sanglot.

— Je suis partie à la fac. Loin d'eux et de leurs idées, j'ai commencé à réfléchir, et j'ai compris que cette décision n'avait pas été la mienne. Mais c'était trop tard. Je ne pouvais pas reprendre Olivia à sa famille. On l'avait déjà enlevée à sa mère biologique une première fois. Peu de temps après, je suis tombée malade. J'ai cru que c'était le stress de toute cette histoire. Alors, au bout d'une année à Dartmouth, je suis rentrée chez mes parents. Blaire m'a emmenée voir le médecin, et c'est là qu'ils m'ont dit que j'avais développé une endométriose. C'était comme une punition pour ce que j'avais fait.

Taylor secoua la tête, un peu perdu.

— Ça veut dire quoi, endo... truc ?

— Ça veut dire que je ne peux plus avoir d'enfant.

Il détourna le regard, songeur.

— Je suis partie de chez mes parents, parce que là-bas, je vivais entourée de tout ce qu'ils m'avaient promis, et je n'en voulais plus. Ce qui venait d'eux était sale à mes yeux. Parce que j'avais échangé mon enfant contre tout ça.

Taylor voulut me prendre dans ses bras, mais je me dégageai.

— Je voulais juste la voir, continuai-je. Je ne peux pas l'élever. J'accepte cela. Mais je me dis que, malgré tout, je peux peut-être avoir une place quelque part dans sa mémoire,

dans l'un de ses souvenirs. Il m'arrive même de me dire que c'est le seul endroit où j'ai envie d'exister.

Taylor secoua la tête.

— Pas étonnant.

— Comment ça, pas étonnant ? demandai-je en essuyant mes joues avec ma manche.

— Que tu détestes autant tes parents.

— Je me déteste encore plus.

En le disant, je compris à quel point c'était vrai.

— C'est horrible, d'être plongé dans la solitude au point de croire qu'abandonner son enfant est la meilleure solution.

Le regard perdu dans le vide, je m'abandonnai à mes souvenirs.

— Je l'ai tenue dans mes bras quelques instants à peine, mais des instants précieux. Elle était si petite, son corps tout entier tenait dans mes mains. Je pleurais plus qu'elle. Je l'aimais déjà, et je savais que je ne la reverrais plus jamais. William n'a pas voulu entrer dans la chambre. Blaire l'avait appelé, mais il est resté dans le couloir. Il a refusé d'avoir ne serait-ce qu'un regard pour sa petite-fille, pour l'enfant qui menaçait sa campagne électorale.

J'eus un rire.

— Un bébé. Ce n'était qu'un bébé. Comme je pleurais, Blaire m'a murmuré à l'oreille, pour que les infirmières ne l'entendent pas. Elle m'a dit : « Cela s'appelle un sacrifice. C'est la plus belle preuve d'amour que tu puisses lui donner. » Et peut-être qu'elle avait raison. Olivia a une vie formidable avec Shane et Liza.

— Oui, c'est vrai, dit Taylor.

— Je m'en suis sortie toute seule, en repartant de rien. J'aurais pu m'occuper d'elle. Ça n'aurait pas été facile, mais c'était ma fille, et j'étais sa mère. Je... j'aurais été une bonne mère, hoquetai-je.

— Non, dit Taylor. Tu es une bonne mère.

Je le regardai et le vis sous un jour nouveau. Je me découvris moi aussi, à travers son regard. Il était presque facile de ne pas haïr la femme qu'il voyait. En quelques semaines, il avait recollé quelques-uns des morceaux qui m'avaient autrefois constituée. Cela faisait plus de cinq ans que j'essayais d'y parvenir.

— Il faut que tu arrêtes.

— Quoi ? demanda-t-il, nerveux.

Je me mordis la lèvre pour me punir à l'avance de ce que je m'apprêtais à dire.

— Je... je suis en vrac. Je suis un champ de ruines, et je n'ai aucun avenir.

Un demi-sourire se dessina sur ses lèvres.

— T'es avec moi, non ? Tu as donc des perspectives.

— Il ne faut pas t'attacher à moi. Je suis lâche. Préserver mon petit confort matériel m'inquiétait plus qu'élever ma fille.

— Tu te trompes. Je veux m'attacher à toi, jamais je n'ai eu envie d'un truc à ce point de ma vie.

Je posai la tête contre son torse, il me prit dans ses bras, et me tint ainsi tandis que mon corps tout entier était secoué de sanglots. Plus je pleurais, plus il me serrait. Il m'embrassa les cheveux en murmurant des paroles de réconfort, faisant de son mieux pour apaiser ma douleur.

— On est ici, à Eakins. Et on va trouver une solution, me dit-il quand, enfin, je fus calmée.

J'inspirai longuement et me lovai entre ses bras.

— Je crois qu'une chose est sûre, c'est que je ne veux pas seulement m'attacher à toi, dit-il avec un petit rire nerveux. Je ne peux pas vivre sans toi. Je suis en manque de toi tout le temps.

Je le regardai et réussis à sourire.

— Tu cherches à jouer les héros, encore une fois.

Du pouce, il essuya une larme sur ma joue, puis prit doucement mon visage entre ses mains.

— C'est plus que ça, dit-il, l'air presque soucieux. J'ai une vague idée de ce que c'est, mais ça me fout une trouille pas possible de le dire à voix haute.

— Alors... ne le dis pas. Montre-le-moi.

Ses yeux se posèrent sur mes lèvres. Il s'approcha, le souffle court à l'idée de ce qui était sur le point de se produire.

Entre nous, la tension se fit électrique. Mon cœur battait si fort que je pouvais l'entendre. Je ne voulais rien d'autre qu'être dans ses bras, contre lui, sentir son étreinte.

Ses lèvres effleuraient les miennes quand on toqua à la porte. Un sursaut nous sépara.

— Falyn ? appela Abby. Ça va ? On aurait dit que tu pleurais.

Taylor poussa un soupir et alla ouvrir. Dès qu'Abby me vit, l'inquiétude sur son visage céda le pas à la colère.

— Putain, mais qu'est-ce qui se passe, ici ?

— Tout va bien, dit Taylor.

Abby le fixa d'un regard accusateur.

— Elle pleure. Tout ne va pas bien.

Taylor regarda ceux qui l'entouraient.

— Mais ce n'est pas moi le coupable. Je préférerais me laisser tabasser par Travis plutôt que de la faire pleurer comme ça.

— Tout va bien. Vraiment, dis-je avec un sourire faiblard. On ne se disputait pas.

Travis apparut derrière Abby.

— Depuis quand un Maddox ne se dispute plus avec sa femme ?

Abby retint son sourire et lui donna un coup de coude dans les côtes.

— J'ai pas tout cassé dans ma chambre, moi, fit remarquer Taylor.

Je n'étais pas sûre de comprendre ce qu'il voulait dire, mais cette remarque effaça le sourire satisfait de Travis. Ne tenant pas à ce que les choses s'enveniment, j'intervins :

— On parlait d'autre chose. Un truc qui s'est passé il y a longtemps.

— Oh, dit Travis, rassuré. Des conneries du passé. On en a un paquet à raconter, nous aussi.

Abby scruta le visage de Taylor d'un air méfiant.

— De quoi tu lui as parlé ?

— De rien ! s'écria-t-il, sur la défensive.

Elle pointa un doigt sur lui.

— T'as intérêt à ne pas l'avoir amenée ici juste pour la faire pleurer, hein !

— Mais non !

— Qu'est-ce que tu lui as dit ? insista Abby.

— Que je l'aimais ! En quelque sorte.

Il se tourna vers moi. Je n'arrivais plus à respirer.

— Tu... quoi ? Je suis presque sûre que ce n'est pas ce que tu as dit...

— Peut-être, mais c'est ce que j'essaie de te faire comprendre depuis un moment, grommela Taylor.

Abby resta bouche bée un instant, puis sourit.

Ignorant son frère et sa belle-sœur, Taylor s'approcha de moi et me regarda avec une telle adoration que je me remis à pleurer.

— Ne pleure pas, dit-il.

— Quelle fiotte, dit Travis en enlaçant sa femme.

Taylor fit un pas en direction de son frère, qui recula en riant. Je le retins en agrippant son tee-shirt, il céda de bonne grâce.

Abby leva les yeux au ciel.

— Falyn, préviens-moi si tu as besoin de renfort. Je lui en collerai une avant qu'il ait eu le temps de dire ouf.

— Hé, Abby, lâche-moi, un peu. Je viens de lui dire que je l'aimais, et à t'entendre, je suis qu'une tête de nœud.

— Mais tu es une tête de nœud, dit Abby. Arrête de la faire pleurer.

Taylor resta pantois et leur claqua la porte au nez.

Je m'essuyai les yeux et m'assis sur le lit.

— C'est pour eux que tu l'as fait ?

— Que j'ai fait quoi ?

— Le plan « je t'aime ». C'est parce que sinon ils t'auraient trop chambré sur la fille que tu ramènes à la maison mais que tu ne baises pas.

Les épaules de Taylor s'affaissèrent, et il s'agenouilla devant moi.

— Mais bien sûr que non, enfin. Falyn...

— Alors... tu m'aimes vraiment, dis-je, incrédule.

— Ça, tu peux le dire, oui, répondit-il sans aucune hésitation. Je t'ai dit qu'après ce voyage, on ne pourrait plus être amis.

Il s'interrompit, remarquant mon expression.

— Quoi ?

— C'est malheureux pour toi.

— C'est tout ce que tu trouves à dire ?

Je l'avais blessé, je le voyais.

— Je suis complètement nulle, Taylor. Je vais forcément...

— T'es complètement géniale, Falyn, voilà ce que t'es. Jamais je n'ai été aussi fier de connaître quelqu'un dans ma vie. Et je ne dis pas ça à la légère. Parmi mes amis, il y a un paquet de héros qui ont été décorés. Tu avais raison à propos de la façon dont ça s'est fait entre nous. On était destinés à se rencontrer, et c'est ce qui est arrivé. Ça ne peut pas être une simple coïncidence. Je sais ce que tu penses, dit-il en me regardant fixement. Mais je ne te quitterai pas, Falyn. Et je ne te laisserai pas me quitter.

— Comment peux-tu être sûr de cela ?

— T'es pas obligée de dire la même chose, mais pour moi, les jeux sont faits.

Retenir mes sentiments, à ce point de notre conversation, quand Taylor me scrutait ainsi, était inutile. Mais la peur bien réelle d'un adieu attendait, tapie derrière l'espoir d'un *happy end*. C'était moi qui partais, ou ceux que j'aimais que l'on m'arrachait, mais dans tous les cas je n'avais jamais connu que le déchirement.

— J'ai peur de te perdre, si je le dis à voix haute, murmurai-je, espérant qu'ainsi le destin ne m'entendrait pas.

— Alors tu m'aimes, dit-il, surpris. Vraiment ?

Je hochai la tête, inquiète de sa réaction.

Il m'attira contre lui et me serra fort, soulagé.

— J'arrive pas à y croire. J'ai jamais vraiment cru à ce genre de chose, mais là, c'est impossible à nier.

— L'amour ?

— Avant que j'entre chez les sapeurs forestiers, avant que Shane et Liza décident d'adopter... tout ça remonte à très loin, non ? Nous deux, c'était décidé depuis très longtemps. Quelqu'un savait que j'aurais besoin de te tenir la main avant même que j'en aie une.

— C'est très poétique, ce que tu dis.

— Rouges sont les roses..., commença-t-il avec un sourire espiègle.

— Arrête...

— ...Verts sont tes yeux..., continua-t-il en me renversant sur le lit pour me chatouiller. J'éclatai de rire, essayant de le repousser, sans conviction.

— ... Il m'arrive quelque chose... Je suis amoureux !

Il arrêta de me chatouiller, et je me détendis, le souffle court, sentant son poids sur moi.

Son sourire s'effaça.

— Je t'aime, dit-il doucement.

— Ton poème est nul.

— Peut-être. Mais je maintiens.

Il se pencha, sa bouche effleura la mienne. Du bout des doigts, il suivit la ligne de mon menton, et mes lèvres s'entrouvrirent instantanément, impatientes de retrouver les mêmes sensations que dans l'avion. Mais cette fois, c'était différent. Nous étions seuls.

Mes mains se refermèrent sur le bas de son tee-shirt. Taylor agrippa son encolure et ôta le tout, poussant un grognement quand mes doigts caressèrent sa peau. Je n'avais pas touché un homme ainsi depuis très longtemps, mais mes mains retrouvèrent leur chemin très vite et cherchèrent aussitôt à explorer ce corps. Je trouvai le bouton de sa braguette, le défis, sentant son sexe dur, impatient.

Sa bouche quitta la mienne et descendit le long de mon cou. Il souleva mon débardeur, caressa ma peau jusqu'à mon ventre, glissa une main sous moi, remonta dans mon dos. Deux doigts experts dégrafèrent mon soutien-gorge tandis que deux autres ouvraient le premier bouton de mon pantalon.

Son assurance, ses mouvements précis aiguisèrent mon impatience. Il explorait mon corps pour la première fois, mais savait exactement comment procéder, comment me toucher. Je n'avais eu qu'un seul amant, et déjà, ce que j'expérimentais avec Taylor était bien mieux. Non seulement il m'aimait – moi, et pas seulement ce que je représentais –, mais je voyais dans ses yeux qu'il s'appropriait à me faire l'amour, et que ce serait quelque chose de nouveau pour lui aussi.

Lentement, il tira sur la fermeture Éclair de ma braguette, glissant sa langue sous le tissu pour caresser la peau qu'il découvrait. Je lâchai un long soupir, sentant le plaisir nouer le creux de mon ventre, le supplier de continuer. Puis ses lèvres remontèrent juste sous mon nombril, et il descendit mon jean sur mes hanches. Une série de tout petits baisers me fit frissonner, comme s'il baptisait ma peau au fur et à mesure qu'il la découvrait. Enfin, mon jean arriva à mes chevilles, il le retira et le laissa tomber sur le sol.

Il prit son temps pour remonter, parsemant l'intérieur de ma cuisse de petits coups de langue. Et maintint fermement mes hanches chaque fois que j'ondulais sous lui.

Il me déshabilla avec une lenteur à la fois désespérante et sublime, ôta mon haut avant de faire tomber les bretelles de mon soutien-gorge.

Le matelas grinça lorsque, prenant appui sur ses bras, il se redressa pour se lever. Debout au pied du lit, tout en se débarrassant de son jean, il sembla réfléchir à la manière dont il allait procéder. Il se laissa alors tomber à quatre pattes sur le lit et avança au-dessus de moi, tel un félin sur sa proie.

Il posa son front contre le mien, et soupira.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je en redressant la tête pour embrasser la commissure de ses lèvres.

Il s'allongea sur moi, et il n'y eut plus entre nous que le coton de son boxer Calvin Klein et celui de ma culotte bon marché pas sexy pour un sou.

— Il y a un quart d'heure, tu pleurais. J'ai l'impression de profiter de la situation. On peut en rester là, si tu veux.

Lentement, je glissai une main entre nous, laissai rouler mes doigts sur le relief de ses abdominaux, puis sous la ceinture élastique de son boxer, et les refermai sur son sexe. Un grognement sourd monta de sa gorge tandis que mon poing l'enserrait pour descendre lentement et exposer son gland.

— Et si je te dis « s'il te plaît » ?

Dans un hoquet de plaisir, il plaqua sa bouche sur la mienne, sa volonté déjà bien mise à mal avait flanché.

Mes mains coururent jusqu'à son dos et descendirent, faisant valser son boxer. Complètement nu, il m'infligea la même chose. Nos peaux se trouvèrent enfin complètement.

Je m'arc-boutai et lâchai un petit cri lorsque, doucement, il bascula le bassin pour entrer en moi. Mes ongles mordirent son dos, le matelas grinça selon un rythme lent, régulier, à chaque coup de boutoir.

Taylor se pencha pour goûter mes lèvres à nouveau, gémissant dans ma bouche tandis qu'il s'enfonçait plus loin. Je l'enserrai entre mes cuisses, nouai mes chevilles sur ses reins, le laissant plonger toujours plus profondément en moi.

D'en bas nous parvenaient les rires des convives encore à table, nous rappelant de rester silencieux. Chaque fois qu'un cri de plaisir naissait dans ma gorge, Taylor plaquait sa bouche sur la mienne. Je n'avais plus aucune notion du temps, il n'y avait plus que la conscience du plaisir qui montait en moi, du délicieux va-et-vient de Taylor, et de mon corps appelant à la fois l'éternité d'une telle étreinte, et la fulgurance de l'extase. Taylor me donna les deux, pendant plusieurs heures, jusqu'à ce que l'épuisement ait raison de mon désir.

Quand il se laissa tomber à côté de moi, à bout de souffle, radieux, chaque parcelle de mon corps était à la fois à vif et apaisé.

— Wa-ouh ... Je savais déjà que je t'aimais, avant... Mais là...

Nos mains se trouvèrent, s'enlacèrent.

— Du moment que tu m'aimes après. Ce serait très nouveau, pour moi.

Il roula sur le côté, la tête appuyée sur une main.

— C'est pas des mots en l'air, tu sais. Je n'ai jamais dit ce genre de choses à personne, en dehors de ma famille.

— Je ne l'ai dit qu'à une seule personne, pour le moment.

Il hocha la tête.

— Une seule ?

Je détournai les yeux. Le lampadaire de la rue projetait sa lumière jusque dans la chambre.

— À Olivia.

— À personne d'autre ?

Je lui caressai la joue.

— Non. Juste à toi.

Cette pensée sembla le reconforter et il se détendit.

Mes yeux se fermèrent, et tandis que Taylor s'installait dans le lit contre moi, je m'abandonnai à la fatigue. Je m'endormis en quelques instants. Pour la première fois depuis très longtemps, je n'étais pas seule dans l'obscurité.



Lorsque j'ouvris les yeux dans l'ancienne chambre de Thomas, chez Jim, je redoutai que Taylor fasse de même et qu'une gêne ne s'installe entre nous. Mais non. Il dormait encore, d'un sommeil profond, le souffle régulier.

Le soleil s'était levé, les oiseaux piaillaient dehors, et je ne voyais, du lit, qu'un ciel uniformément bleu et quelques fils électriques. Cette journée allait être l'une des plus belles de mon existence. Qu'Olivia le sache ou pas, c'était le jour où j'allais me faire une place dans ses souvenirs, un moment que je pourrais chérir le restant de ma vie.

— Chérie ? dit Taylor d'une voix ensommeillée, m'enlaçant doucement.

Ce terme affectueux me surprit. Dans ma vie, jusque-là, ces petits mots tendres avaient surtout été utilisés pour tenter de sauver les apparences.

— Oui ?

— Je ne suis pas sûr de pouvoir me réveiller sans toi, à partir de maintenant.

J'eus un petit rire et lui chatouillai le cou du bout de mon nez.

— Bien sûr que si, tu pourras.

— Mais je ne veux pas.

— Estes Park a besoin de toi.

— Si tu le dis...

Il couvrit ma joue de petits baisers puis se redressa dans le lit.

— Bon, c'est quoi le programme aujourd'hui ? demanda-t-il d'un ton plus vif. Je te préviens, je refuse d'être impliqué dans un enlèvement avant le petit déjeuner.

Je soupirai.

— Je ne veux pas qu'elle sache qui je suis, ni ce que je fais ici. Je veux juste... la voir. Cette fois, je serai prête, et je pourrai savourer l'instant où je saurai que je laisse une toute petite empreinte dans sa vie, même si je suis la seule à le savoir.

— Je le saurai, moi.

— C'est égoïste de ma part, je le sais, dis-je en me frottant les yeux.

Taylor me fit redresser le menton et me dégagea la vue.

— C'est probablement la chose la moins égoïste que j'aie entendue de ma vie. Olivia est juste à côté, et tout ce que tu souhaites, c'est faire sa connaissance afin de pouvoir garder ce moment en toi pendant qu'elle poursuit son chemin.

Je n'avais jamais vu les choses sous cet angle. C'était triste, mais responsable. Une nouvelle fois, la femme que je voyais dans le regard de Taylor méritait le pardon. Une telle attitude appelait une reconnaissance dont je ne me sentais pas capable.

— Tu dis ça parce que tu te sens obligé, le taquinai-je.

Il sourit.

— Je le dis parce que c'est vrai.

Comme je ne répondais pas, il s'assombrit. Ce changement brusque me déconcerta.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Une question me turlupine, même si la réponse n'a aucune importance.

J'attendis.

— Où est le père d'Olivia ? Son père biologique ?

Ma gorge se serra.

— C'est une longue histoire.

— Mais tu ne l'aimais pas ?

Je secouai la tête. C'était vrai. J'avais toujours su qu'apprécier l'attention d'un homme plus âgé – censé incarner une figure autoritaire – n'était pas la même chose que l'amour.

— Est-ce que... est-ce qu'il t'a fait du mal ?

— Pourquoi as-tu besoin de le savoir ?

Taylor réfléchit.

— J'en ai besoin, c'est tout.

Je me détournai. Je ne voulais pas voir son visage.

— C'était l'un de mes profs. Mon entraîneur de hockey, au lycée. Marié. Sa femme sait qu'il l'a trompée, mais ignore que c'était avec une élève. Et elle n'est pas au courant pour Olivia.

— Merde... Il t'a laissée te débrouiller seule avec cette histoire ?

— Non. Il m'a proposé de payer pour ce qu'il appelait une « solution ». Je ne suis pas allée au rendez-vous. Ni au suivant. Pas un instant je n'ai imaginé qu'il quitterait sa femme pour moi. Je ne voulais pas qu'il le fasse. Et je ne sais toujours pas pourquoi j'ai fait ça.

— Parce que tu étais une gamine. Parce que tu avais une relation merdique avec ton père. Des excuses, tu en as des dizaines.

— Je n'ai aucune excuse. J'ai fait des choix, et je dois vivre avec.

— Mais rien ne t'oblige à affronter ça seule, dit Taylor en me prenant dans ses bras, enfouissant le visage dans mes cheveux.

— Après aujourd'hui, tout ira bien. Je vais pouvoir la laisser partir selon mes propres termes.

— Dis-moi juste ce que tu veux que je fasse. Te laisser tranquille, te prêter une oreille attentive, une épaule pour pleurer, une main à tenir...

— Sans doute tout à la fois.

— Tout ce que tu voudras, bébé.

Je souris, me souvenant l'avoir entendu dire la même chose devant le *Bucksaw Café*, le jour de notre rencontre. À ce moment-là, même s'il roulait des mécaniques, je m'étais sentie en sécurité auprès de Taylor. Aujourd'hui, c'était pour de vrai, et il parvenait quand même à tout arranger.

— Taylor ! appela Jim depuis la cuisine. Le petit déjeuner est servi !

Taylor se leva, passa un tee-shirt et un jean, puis vissa une casquette bleu roi sur sa tête.

— T'es prête ? Ça va être une journée d'enfer, tu vas voir.

Après une douche rapide, je mis mon jean préféré et un chemisier rose acheté spécialement pour le jour où je retrouverais ma fille. Je voulais que le souvenir qu'elle garderait de moi, même fugace, soit parfait.

Taylor descendit pendant que je me coiffais et me maquillais. Je les rejoignis ensuite, Jim et lui, à table. Jim avait presque terminé quand Trenton frappa deux fois et entra, claironnant son arrivée.

— Salut, les Maddox !

Il s'arrêta en me voyant, et ajouta :

— Et leurs amis.

Puis il disparut dans la cuisine. On entendit des bruits de tiroirs, de portes de placard, d'assiettes. Le frigo fut ouvert et refermé.

— Tu me gaves. Arrête avec cette histoire d'« amis », dit Taylor.

Trenton se laissa tomber sur une chaise, entre son frère et son père, et posa sur la table un bol de céréales.

— Ah oui ? Vous avez conclu, cette nuit ? Trav m'a dit que tu l'avais fait pleurer.

Jim lui donna une tape sur la nuque.

— Trenton Allen, ça suffit !

— Ouille ! Qu'est-ce que j'ai dit ? protesta ce dernier en se frottant la tête.

Jim but une gorgée de café, tentant de masquer son exaspération.

— Comment vas-tu, Falyn ?

— Très bien. Merci.

— Quels sont vos projets, aujourd'hui, Taylor ?

Taylor haussa les épaules, se tourna vers son frère.

— C'est quoi tes projets, aujourd'hui, tête de nœud ?

Jim soupira.

— Nom d'une pipe ! C'est donc impossible, un seul repas sans ce genre de langage ?

Les deux garçons secouèrent la tête. Jim les imita.

— Je bosse, dit enfin Trenton en terminant ses céréales.

— Tu as prévu de faire du baby-sitting ? demanda Taylor.

Trenton le regarda, déconcerté.

— Non. Pourquoi ?

— Oh, comme ça. Olivia est adorable, et je ne la vois plus beaucoup, alors...

Trenton enfourna une cuillerée de corn-flakes, songeur.

— Je peux lui demander si elle a envie d'aller au parc, si t'as vraiment envie de passer la matinée avec une gamine de cinq ans. Mais ensuite, faut que j'aille au boulot.

— Six, dis-je.

Trenton cligna les yeux.

— Elle a six ans, maintenant.

— C'est vrai, dit Trenton. Elle a fêté son anniversaire la semaine dernière. Il va me falloir un moment avant de m'y faire.

— Un tour au parc, c'est une bonne idée, dit Jim en me regardant.

Il avait compris que quelque chose se tramait. Que pensait-il savoir ? Je l'ignorais.

— On dirait que tu aimes passer du temps avec elle, dis-je à Trenton.

Un large sourire éclaira son visage.

— C'est une gamine super, répondit-il en se levant.

Il tira son téléphone de sa poche et composa un numéro.

— Dis, Trenton..., commença Taylor.

Mais à l'autre bout du fil, quelqu'un avait déjà décroché.

— Salut, Shane, commença Trenton. Quoi d neuf ? Non. Ouais. Ouais. Dis-moi, elle fait quoi, Zozio, aujourd'hui ?

Je regardai Taylor et articulai : *Zozio* ?

Taylor haussa les épaules, ne sachant que répondre.

— Ouais, dit Trenton. Mon frère est en ville avec sa copine. Non, il vend toujours des assurances. Tous les deux. Dans le Colorado. Les fiottes, dit-il en lançant un sourire narquois à son frère.

Taylor ne trouva pas cela drôle.

— On se retrouve au parc ? poursuivit Trenton au téléphone. À moins que t'aies quelque chose de prévu ?

Pendant que Trenton écoutait la réponse de Shane, mon ventre se noua. Shane et Liza allaient me reconnaître, s'ils venaient. Et je préférais ne pas imaginer leur réaction.

— D'accord, très bien. À plus tard.

Trenton posa son téléphone sur la table.

— Shane est au boulot, et Olivia est à la maison avec Liza. Il va l'appeler pour lui dire qu'on passe chercher Olivia dans une vingtaine de minutes.

— Super, dit Taylor. Le jardin Bagby ? C'est toujours son préféré ?

Trenton sourit.

— Oui.

— OK. Je vais aller acheter des cigarettes, et on te retrouve là-bas.

— Attention, dit Trenton, très sérieux tout à coup. Pas question de fumer en présence d'Olivia.

— Mais je sais bien, idiot. Allez, à tout'. À plus tard, Papa.

Taylor et moi nous levâmes, et Jim nous fit un signe pour nous dire au revoir. Dehors, Taylor me prit la main. Ce n'était pas la première fois qu'il cherchait ainsi mon contact, mais là, c'était différent. Il se proposait d'être le témoin du moment qui allait clore mon passé et changer mon avenir.

Dans la voiture, je mis ma ceinture et le regardai glisser la clé dans le contact.

— Tu as pris ton téléphone ? demanda-t-il.

— Non, pourquoi ?

— Parce que tu vas vouloir prendre des photos. Mais c'est pas grave, je te prêterai le mien.

Je secouai la tête.

— Non. Pas de photos. Juste des souvenirs.

— Tu es sûre ?

Je hochai la tête et inspirai profondément.

Il s'arrêta à un bureau de tabac, au bout de la rue, se dépêcha d'aller acheter deux paquets, revint du même pas pressé.

Je fis la moue.

— Je t'assure, il m'en faut. C'est soirée poker, aujourd'hui.

— Et tu vas fumer les deux paquets ?

— Peut-être.

Ma grimace de dégoût le fit rire. Il m'embrassa la main avant de reprendre la route en direction du jardin.

Ce n'était pas très loin, trois kilomètres à peine. Bientôt, Taylor s'engagea dans une zone gravillonnée qui faisait office de parking, et se gara. Je descendis et gagnai la pelouse.

— La vache, ça fait un bail que j'avais pas vu un de ces trucs, dit Taylor en me rejoignant pour m'entraîner vers une balançoire tape-cul d'un autre âge.

Il en enjamba une extrémité et attendit que je fasse de même de l'autre côté.

— T'as pas intérêt à m'envoyer valser de ce truc. Je n'ai pas envie de passer la journée aux urgences alors que je devrais être avec Olivia.

Il sembla déçu, puis éclata de rire.

— Tu me connais trop bien. Heureusement qu'il y a un adulte dans notre couple.

— Ah bon ? On est un couple ?

Ma remarque le prit de court.

— Heu... Ben... Ouais. Non ?

— Il me reste jusqu'à lundi. Tu as dit que nous serions amis jusqu'à la fin du week-end.

Il haussa un sourcil.

— Je ne fais pas à mes amies ce que je t'ai fait la nuit dernière. Notre amitié est donc officiellement terminée.

Il s'assit et laissa son poids l'entraîner vers le sol tandis que mes pieds le quittaient.

— Très bien, dis-je en amorçant ma descente.

Un sourire se dessina lentement sur le visage de Taylor, pour finir par relier ses deux oreilles. Il prit une cigarette, la glissa entre ses lèvres.

— Putain de merde. Papa m'avait pourtant bien dit que ça arriverait, mais je ne l'avais jamais cru.

— Quoi ?

— Je suis l'homme d'une seule femme.

Une Dodge rouge qui n'était plus de première jeunesse se gara à côté de notre voiture de location. La portière du conducteur s'ouvrit, révélant Trenton. Il contourna le véhicule à petites foulées, ouvrit la portière côté passager, plongea à l'arrière et en sortit une beauté blonde qu'il posa devant lui avant de rabattre le siège. Lorsqu'il s'écarta et que je vis son petit visage d'ange, mon cœur fit un bond. Liza lui avait fait une tresse sur le côté, et elle portait une paire de sandales à épaisses semelles de caoutchouc, à la fois jolies et pratiques pour une sortie au parc.

Elle fila à toute vitesse vers l'aire de jeux, passant devant nous sans s'arrêter, fonçant droit sur les balançoires. Trenton, Taylor et moi nous dirigeâmes vers le banc le plus proche, et je la regardai s'installer. De sa jolie petite voix, elle appela Trenton pour qu'il la pousse, et les larmes me piquèrent les yeux. Le moment que j'avais tant attendu était arrivé.

— J'y vais, dis-je en me levant d'un bond.

— Oh, dit Trenton. Si tu veux.

— Tu es d'accord ? demandai-je à Olivia.

Elle répondit d'un hochement de tête.

— Haut comment ? demandai-je en tirant sur les chaînes avant de la lâcher.

— Très haut ! rigola-t-elle.

Je poussai une fois, puis deux.

— Encore plus haut ! dit-elle.

— Non, ça va, là, intervint Trenton. Elle dit plus haut, et puis elle a peur.

— Même pas vrai ! protesta Olivia.

Je poussai en prenant garde à ce qu'elle reste de bonne humeur. Taylor nous regardait comme un papa fier de sa petite famille.

Au bout d'une dizaine de minutes, Olivia me demanda de faire de la balançoire avec elle. Je m'installai sur le siège voisin et nous nous balançâmes toutes les deux, main dans la main, gloussant pour un rien.

Quand elle renversa la tête, le plus merveilleux des rires s'envola dans les airs. Le monde autour de nous s'évanouit, il n'y eut plus qu'elle et moi, esquissant le souvenir dont je rêvais depuis sa naissance.

— Au toboggan ! lança soudain Olivia en sautant de la balançoire.

Je la suivis. Nous grimpâmes l'échelle pour nous installer côte à côte. Je regardai ma fille, et son visage presque identique à celui que j'avais vu tant de fois sur les photos de mon enfance. Olivia donna un coup de reins pour descendre, je fis de même. Nos pieds touchèrent le sol en même temps. Un regard, et la course pour qui arriverait la première à l'échelle.

Il y eut ensuite une partie de chat, je courus après Olivia dans tout le jardin et sentis s'installer en moi une paix nouvelle. Elle était heureuse, et même si j'avais raté tout cela, nous vivions enfin ce moment parfait, juste elle et moi, petit moment qui trouverait sa place quelque part dans sa mémoire.

Bientôt, Trenton l'appela.

— Zozio ! Ta maman est rentrée de ses courses. Il faut qu'on y aille.

— Oh, non, grogna-t-elle avant de me demander : Tu veux venir chez moi, pour zouer ?

— C'est dommage, je ne peux pas. Mais j'ai passé un très bon moment avec toi.

Elle ouvrit grand ses bras, et attendit. Je me baissai, la serrai doucement contre moi, sentant ses cheveux sur mon visage, et ses petits doigts sur mes épaules.

— Contente de t'avoir rencontrée, dit-elle avant de s'éloigner en faisant un petit signe de la main.

Trenton la souleva et la porta jusqu'à la voiture.

— Au revoir !

Je fis de mon mieux pour ne pas pleurer tandis que Trenton l'attachait, gardant mes larmes pour quand ils seraient partis.

— Je n'ai jamais rien vu de si beau, dit Taylor. Est-ce que c'est ce que tu voulais ?

Je ne pus que hocher la tête, et je m'assis sur le banc, agrippant l'assise pour arriver à rester droite.

Taylor s'installa à côté de moi. Il y avait dans son regard plus d'amour et de compassion qu'on ne m'en avait jamais manifesté. J'allais enfin pouvoir tourner la page et trouver la paix. J'inspirai profondément et soufflai lentement, évacuant six ans de douleur, de colère et de honte.

— Falyn ? demanda Taylor d'une voix empreinte d'inquiétude.

Une seule larme roula sur ma joue, et je le regardai avec un faible sourire.

— Elle est heureuse, dis-je simplement. Et je suis heureuse. Je ne sais pas vraiment ce que j’attendais de ce moment, mais j’ai eu tellement plus. Jamais je ne pourrai te remercier de ce que tu as fait.

Il prit ma main, la porta à ses lèvres.

— Ton expression, là, tout de suite ? Ça me suffit.

Je nouai mes bras autour de son cou, il me serra fort contre lui.

— Tu vas lui dire ? demandai-je.

— À Trent ? Non. Ce moment n’appartient qu’à Olivia et toi, à personne d’autre.

Je posai la tête sur son épaule.

— Oui, j’aime bien cette idée.

— Mon intention est de faire plein de trucs que tu aimes bien. Mais d’abord, je vais rester là, à côté de toi, aussi longtemps qu’il le faudra. Prends ton temps.

En soupirant, je me blottis contre lui, et tâchai de mémoriser ce jardin et le petit bois, une cinquantaine de mètres plus loin. Les oiseaux pépiaient, une brise légère soulevait les feuilles mortes.

— C’est parfait, soufflai-je.

— Tout à l’heure, quand je vous ai regardées, toutes les deux... j’aurais aimé pouvoir figer cet instant, pour qu’on le vive éternellement.

— On peut. On peut vivre ici, dans le souvenir d’Olivia. Peut-être que chaque fois qu’elle reviendra au jardin, elle repensera au moment que nous y avons passé ensemble.

— J’en suis sûr.

Je me détendis encore un peu, posai la tempe contre son épaule.

— Je n’ai pas besoin de plus de temps. Il n’y a de la place que pour toi, elle, et le bonheur dans mon cœur.



Taylor bondit hors du lit juste avant que le soleil ne se lève. Dans la pénombre, il chercha ses vêtements à tâtons, lâchant une bordée de jurons à mi-voix. Je roulai sur le côté et me dressai sur un coude, tentant de garder mon sérieux.

— C'est pas drôle, dit-il en sautant sur un pied pour enfiler son jean. Si je ne suis pas sur la route dans deux minutes, je vais me retrouver dans les bouchons et je serai en retard au boulot.

— Peut-être que tu ne devrais pas me faire de visite surprise en semaine, alors ?

Il sauta sur le lit, je poussai un cri.

— Essaie un peu de me faire croire que t'étais pas super contente, dit-il en déposant un petit baiser sur mes lèvres.

— Je l'étais, je reconnais, avouai-je en l'embrassant à mon tour. Merci encore pour le dîner, et le ciné... et tout le reste.

À contrecœur, il se leva et s'éloigna du lit pour finir de s'habiller. Ses boots enfilées, il attrapa ses clés et son téléphone.

— Appelle-moi quand tu seras réveillée.

— Ben... je suis réveillée, là.

— Oh. C'est vrai. Excuse-moi.

— T'inquiète. Allez, file, dis-je en regardant par la fenêtre. Il neige, fais attention sur la route.

Il fit une grimace.

— C'est pas trois flocons qui vont faire la loi.

Il se pencha pour m'embrasser une nouvelle fois et secoua la tête.

— Putain, tu vas me manquer. J'en peux plus d'être en manque tout le temps, moi.

— Au boulot, dis-je en lui caressant la joue.

— J'y vais ! Appelle-moi !

Il sortit de l'appartement, et je l'entendis dévaler l'escalier.

Allongée dans le lit, je poussai un soupir de frustration. Moi aussi j'en avais assez d'être en manque de lui, mais nous rentrions tout juste d'Eakins, où nous avons passé Noël, et nous avons fêté le Nouvel An, ainsi que l'anniversaire de Taylor et Tyler, à Estes Park. Dans sept semaines à peine, Travis et Abby allaient renouveler leurs vœux à Saint Thomas, puis Taylor serait de retour à Colorado Springs. Du moins l'espérais-je. Je n'en étais pas à souhaiter que des incendies de forêt se déclenchent, mais c'était la seule chose qui le ramènerait ici.

Je restai au lit pendant encore une demi-heure, à jouer avec mon téléphone avant de prendre une douche, me préparer pour le boulot et descendre. Pete sortait les ingrédients du petit déjeuner. Je me hissai sur un plan de travail et le regardai se mettre à la tâche.

— Bonjour, dis-je en balançant les jambes dans le vide.

Pete répondit d'un hochement de tête.

— Il a encore passé la nuit ici. Je pense... je pense que je l'aime. Je veux dire... je l'aime *vraiment*, dis-je en ouvrant de grands yeux pour accentuer mon propos. Avant, je me disais que je l'aimais, mais je crois que j'étais juste en train de tomber amoureuse. Maintenant, chaque jour qui passe, je me dis *Ouais. Je l'aime bien plus. Peut-être que jusqu'à maintenant, c'était pas vraiment de l'amour ? Peut-être que ça, c'est de l'amour.*

Pete haussa les épaules.

— T'as une cavalière, pour la Saint-Valentin ?

Il se renfrogna, secoua la tête.

— Tu devrais. T'es un mec bien.

Il me fit un clin d'œil et poursuivit son travail.

— Bonjour tout le monde ! claironna Chuck en entrant. Ça fait un moment que je ne t'ai pas vue en cuisine aussi tôt, Falyn.

— J'ai pas réussi à me rendormir après le départ de Taylor.

Phaedra rangea dans le bas d'un placard la petite pochette en cuir qui lui servait de sac à main, et ramena sa queue de cheval dans son dos.

— Alors, ce dîner ? C'était bien ?

Je sautai de mon perchoir.

— Génial. Comme d'habitude.

— Tu vas nous quitter et partir t'installer à Estes Park ?

Je fis la moue.

— Il me l'a suggéré. J'ai dit non.

— Non ?

Phaedra regarda Chuck, qui attachait son tablier.

— Il pourrait chercher dans une caserne de la ville. S'il y a un poste libre, il le décrochera sans problème.

— Mais il n'y en a pas. Il a déjà passé plusieurs coups de fil, le mois dernier.

— Rien ne l'empêche de déposer sa candidature quand même, on ne sait jamais, dit Phaedra de sa voix rocailleuse.

— Il est possible qu'il le fasse.

— « Il est possible qu'il le fasse » ? Il est possible que ce soit le bon, alors ? demanda Chuck.

Trois paires d'yeux convergèrent sur moi.

— Hé oh, il est trop tôt pour parler là. Et trop tôt pour qu'on se mette à envisager ces bêtises dans notre relation.

Je pris un plateau et poussai les portes battantes de la salle pour aller chercher les salières et les poivrières à remplir.

Phaedra s'attela à la préparation du café, alluma la caisse enregistreuse, compta le liquide. Elle me regarda remettre le sel et le poivre sur les tables. Le soleil chassait l'ombre dans Tejon Street quand Hector arriva. Avec Chuck, il réchauffa tout de suite l'ambiance dans la cuisine, alignant vanne sur vanne au point que même Pete riait aux éclats. Quand Kirby arriva, j'avais déjà tout préparé. C'était officiel, tous les employés du *Bucksaw Café* étaient de bonne humeur.

Le soleil se refléta dans la neige repoussée le long des trottoirs, augmentant la luminosité dans la salle, malgré le film pare-soleil que Phaedra avait collé sur la vitrine pour le confort des clients. Mais l'intensité de la lumière n'empêchait pas un sentiment de tranquillité et de calme de régner parmi nous – ou peut-être avait-il toujours régné et étais-je enfin à même de l'éprouver.

— J'aime bien quand Taylor passe la nuit ici, dit Kirby en mettant son tablier. Il me simplifie beaucoup la vie.

— Comment va Gunnar ? demandai-je.

— Tendu. Il s'est inscrit à trop de cours, ce semestre, et il continue à travailler à Boulder, dans l'asso étudiante. Je reconnais quand même que ce boulot est parfait pour lui. Son patron lui arrange son emploi du temps en fonction de ses cours, et les filles le traitent comme un grand frère. Enfin, c'est ce qu'il dit.

Au moment où Phaedra retournait la pancarte dans la vitrine pour annoncer que le café était ouvert, mon téléphone vibra.

*Bien arrivé. À temps. Je t'aime.*

Je poussai un soupir de soulagement.

— Il est bien arrivé.

— Super, dit Kirby. Quand il y a de la neige, cette route est vraiment galère.

— Tu ne m'aides pas beaucoup, là.

— Désolée.

Elle alla accueillir et installer les premiers clients de la journée. Je répondis au texto de Taylor et glissai mon téléphone dans la poche de mon tablier avant de m'approcher d'une table, avec des verres d'eau. Des touristes – un vieux monsieur et sa femme – prirent place à la table qui avait été celle de Don. Chuck avait commandé une petite plaque commémorative, et Phaedra l'avait accrochée sur le mur, à la place d'une vieille plaque minéralogique de l'État d'Alaska. Mes yeux se posèrent sur les mots gravés dans le laiton.

### CETTE TABLE EST DÉDIÉE À LA MÉMOIRE DE DONALD MCGENSEY

Le monsieur retira son chapeau et posa sa canne contre le mur.

— Bonjour, je m'appelle Falyn, et c'est moi qui vais vous servir aujourd'hui. Puis-je vous apporter du café pour commencer ?

— Oui, répondit-il en ouvrant le menu que Kirby avait déposé devant lui. Avec du lait, s'il vous plaît.

— La même chose, dit sa femme.

— C'est comme si c'était fait.

Je me dirigeai vers le coin boissons et leur servis deux tasses. Kirby s'approcha.

— T'as un air différent.

— Ah ? Différent comment ?

— T'as l'air heureuse. Plus que ça, même. On dirait que ça va plutôt bien, avec Taylor.

— Oui.

— Je dois dire que ça m'a surprise, que tu daignes lui donner une chance. Tu n'es pas le genre à sortir avec un sapeur forestier.

— Il n'est pas comme les autres.

— Ça, je veux bien le croire, parce que c'est exactement ce que disent toutes les filles qui se font jeter en fin de saison par ici. Et jamais je n'aurais imaginé t'entendre prononcer cette phrase.

— Ce n'est pas drôle.

— Laisse-la tranquille, intervint Phaedra en la poussant en direction de son poste, à l'entrée du café.

D'un clin d'œil, Kirby prononça le cessez-le-feu et regagna sa place.

— Elle te taquine, dit Phaedra. Nous savons tous que Taylor fait partie des mecs bien.

Je chargeai mon plateau avec les cafés et un petit pot de lait.

— C'est vrai.

La journée passa, à la fois vite et lentement. J'eus d'abord l'impression que le temps ne s'écoulait pas, puis l'heure de la fermeture approchant, ce fut comme s'il passait trop vite.

Maintenant que je vivais dans l'attente du week-end, le temps semblait toujours trop rapide ou trop lent. Et quand j'étais avec Taylor, c'était comme si quelqu'un avait appuyé sur avance rapide. Il n'y avait pas de juste milieu.

La Saint-Valentin arriva, et passa. Taylor et moi travaillions tous les deux ce soir-là, et il resta à Estes Park. Mais nous nous rattrapâmes le week-end suivant.

Mes journées commençaient et s'achevaient au téléphone avec Taylor. Quand j'avais de la chance, son impatience l'empêchait d'attendre jusqu'au jour de repos prévu, et il sautait dans sa voiture pour venir me voir avant de repartir au petit matin. Les rares fois où nous étions tous les deux libres le week-end, Taylor arrivait tôt le samedi et restait jusqu'au lundi matin.

J'avais hâte de passer le week-end avec lui à Saint Thomas.

— Le deuxième mariage dans les îles, c'est samedi prochain, non ? Taylor sera là le vendredi soir ? me demanda Phaedra.

Je nettoyai la dernière table.

— Taylor part pour Eakins jeudi. Il y a un enterrement de vie de garçon prévu vendredi. Je prends l'avion directement pour Saint Thomas samedi matin, répondis-je.

On toqua à la porte vitrée du café. Je me retournai et vis Gunnar, pointant Taylor du doigt. Il était juste à côté de lui.

Kirby ouvrit la porte et les fit entrer. Lâchant mon torchon, je courus dans les bras de Taylor.

— Salut, beauté ! s'écria-t-il avant de m'embrasser.

Il me reposa sur le sol et je ramassai mon torchon. Mon cœur battait comme si je venais de courir le marathon. Chaque fois que je le voyais derrière cette vitre, c'était pareil.

Chuck sortit de la cuisine, une main sur sa bedaine.

— À quelle heure es-tu parti d'Estes Park ?

— À l'heure, répondit Taylor.

Chuck rigola.

— Tu as dû conduire comme un fou. Il faut que tu arrêtes, mon garçon, ou tu finiras au fond d'un ravin.

Je fis la grimace. Taylor se pencha pour m'embrasser.

— Je suis allé un peu vite, mais j'ai été prudent. J'étais pressé d'arriver.

— On ne peut pas conduire vite et rester prudent quand il neige, fis-je remarquer.

Il se redressa, bombant le torse.

— Visiblement, moi, je peux.

Gunnar et lui s'installèrent chacun sur un tabouret, pour bavarder et plaisanter avec Chuck et Hector, tandis que Kirby et moi finissions de nettoyer la salle et de dresser pour Hannah, le lendemain.

— Vous montez un moment ? proposai-je en m'essuyant les mains.

Gunnar et Kirby se regardèrent.

— Pourquoi pas ? fit Gunnar. Je n'ai qu'un devoir à faire ce week-end, ça peut attendre.

Après avoir salué les autres, nous gagnâmes tous les quatre mon appartement.

— L'avantage d'avoir une copine qui ne boit pas, c'est que je suis sûr qu'elle ne va pas puiser dans mes réserves pendant mon absence, dit Taylor en ouvrant le frigo.

Quand il se retourna, il avait une bière à la main. Il l'ouvrit, jeta la capsule dans la poubelle, et vint se laisser tomber à côté de moi sur le canapé.

Contre lui, je m'abandonnai au formidable sentiment de bien-être qui se répandait en la présence de Taylor. Celui-ci passa un bras autour de mes épaules.

— Y en a d'autres au frigo, dit-il à l'intention de Gunnar en désignant sa bière.

Ce dernier le regarda boire une gorgée, puis secoua la tête.

— Non, faut quand même que je sois d'attaque pour mon devoir.

Kirby lui tapota le genou en signe de compassion.

— La fac, ça me manque pas, avoua Taylor. Mais alors, pas du tout.

— Moi j'aime bien, dit Gunnar. Ce qui me plaît moins, c'est d'être loin d'elle, ajouta-t-il en montrant Kirby.

— Continue à faire des étincelles et on sera bientôt à Denver, dit-elle.

Taylor haussa les sourcils.

— Vous allez emménager ensemble ?

— Faut juste que j'économise encore un peu, et que je trouve un appart quand j'aurai fait mon transfert, répondit Gunnar, à la fois fier et impatient.

— Gunnar postule pour le programme d'assistant médical, expliquai-je.

— Ah bon ! Putain, c'est génial ! Bravo !

Taylor leva une nouvelle fois sa bière, cette fois pour porter un toast. Puis il se tourna vers moi.

— Que vont faire Chuck et Phaedra quand vous serez parties toutes les deux ?

Kirby et moi échangeâmes un regard.

— Quoi ? fit Taylor.

— Tu as des nouvelles pour un poste ici ? demanda Kirby.

— Non. Mais à la caserne d'Estes, mon poste est assuré.

— Mais tu ne vis pas avec ton frère, là-bas ?

Taylor posa sa bière sur un sous-bock, même si la table basse était déjà constellée de taches.

— Bon, visiblement, vous en avez discuté entre vous. Je vous écoute.

Je changeai de position, gênée.

— C'est juste que... Après tout ce que Phaedra a fait pour moi, je ne me sens pas de la laisser tomber. Et je ne suis pas sûre de supporter ton frère au quotidien. Je ne vais pas lui

demander de déménager, et cet appart est très bien. Je peux mettre plus d'argent de côté en restant ici.

— Ce n'est pas vrai. Je t'ai dit que je m'occupais du loyer.

— Et je t'ai répondu que c'était cinquante-cinquante ou rien.

— Je suis ici à peine cinq mois de l'année, au max.

— Jusqu'à ce que tu décroches un poste.

— Ils n'embauchent pas, bébé. J'ai demandé. Plusieurs fois.

— Pas *encore*...

Il regarda Kirby, puis moi.

— Alors qu'est-ce que tu proposes ? Que je continue les allers-retours jusqu'à ce que je trouve un poste ? Ou que je m'installe ici sans avoir trouvé de boulot ?

Je fis la moue. Je savais que suggérer l'un ou l'autre aurait été insultant.

— Si je m'installe à Estes Park, tu seras à Colorado Springs ou ailleurs la moitié de l'année.

— Je te l'ai dit. Je peux avoir un poste à plein temps à la caserne locale dès que je veux.

— Je ne peux pas laisser Phaedra et Chuck. Pas tout de suite. Kirby va bientôt s'en aller...

Taylor poussa un soupir et détourna le regard.

— J'ai pas envie de continuer comme ça. J'en peux plus de ne te voir que les week-ends.

— Et si on y allait ? suggéra Gunnar.

Personne ne prêta attention à lui.

— Donc on est dans l'impasse, dis-je à Taylor.

— Et ça veut dire quoi, ça, exactement ? s'emporta-t-il sous le coup de la frustration plus que de la colère.

Il parlait d'emménager ensemble depuis Noël, et je lui avais opposé toutes les excuses possibles, du « c'est trop tôt » au « c'est trop cher ».

— Je n'ai pas de voiture. Comment vais-je aller travailler, si je m'installe chez toi ?

Il haussa les épaules.

— On trouvera un moyen. Je peux te déposer. Ce sera toujours plus court que de venir ici tous les week-ends.

— On n'est pas obligés de se décider maintenant.

Taylor but une longue gorgée, vidant sa bouteille. Puis il se leva pour la jeter et en prendre une autre dans le frigo. Lorsqu'il revint, il s'assit en soupirant.

— Taylor...

— C'est pas toi qui fais tous ces kilomètres, Falyn.

— Tu as raison.

— Il faut vraiment qu'on y aille, insista Gunnar.

— Pourquoi t'es si pressé ? lui demanda Kirby.

Il se renfrogna.

— Quand tu te mets à être d'accord avec moi comme vient de le faire Falyn, ça part en vrille très, très vite.

Elle éclata de rire et lui donna un petit coup de coude. Taylor et moi n'avions pu retenir un sourire. Il me prit dans ses bras et m'embrassa sur les cheveux.

— Je ferai la route tant qu'il le faudra. C'est le temps passé sans toi, que je n'aime pas.

— Je sais. Moi non plus, je n'aime pas. Le bon côté de la chose, c'est qu'à notre retour de Saint Thomas, il ne restera plus que cinq semaines avant que tu ne viennes travailler ici.

— Peut-être. Rien n'est jamais certain. Personne ne peut dire où je serai.

Cette attitude négative m'agaça.

— Tu m'as dit que ta brigade avait passé les trois derniers étés ici.

— Oui, mais s'il n'y en a pas de quatrième ? Ça fera six mois supplémentaires loin de toi.

— Si j'habite à Estes Park et que tu es envoyé ailleurs, tu seras loin, de toute façon !

— Pas si on habite à Estes ! Parce que je prendrai le poste permanent !

Gunnar se leva.

— Chéri..., dit Kirby sur le ton de la supplique.

— Si on ne part pas tout de suite, je m'ouvre une bière, dit-il en se penchant vers elle avant de lui tendre la main.

Elle la saisit, se leva.

— On pourrait sortir, non ? proposa-t-il.

— Et si on allait au bar à chicha ?

Taylor et moi nous regardâmes.

— C'est tellement idiot de nous disputer sur comment être ensemble alors qu'on *est* ensemble, dis-je.

— Tu vois ? C'est là qu'on est différents, tous les deux. Je ne trouve pas ça idiot du tout, moi.

Je soupirai. Pour lui, il ne s'agissait pas d'arbitrer sur qui allait s'installer où, et dans quelles conditions. Il avait le sentiment de se battre pour que l'on *reste* ensemble. Quels arguments pouvais-je opposer à cela ?

— Allez, viens, on y va, dit Kirby en me tirant par la main pour que je me lève. Je crois qu'on a tous besoin de prendre un peu l'air.

Dehors voltigeaient d'épais flocons de neige. Taylor tendit la paume pour en regarder fondre quelques-uns, puis se frotta les mains, ferma son blouson et prit une cigarette.

— La neige est pas pareille, dans l'Illinois, dit-il.



— J'aurais bien aimé aller au *Cowboys*, dit Kirby en s'appuyant contre le hayon de la voiture de Taylor, à côté de Gunnar.

Taylor tira une longue bouffée et souffla un nuage de fumée blanche.

— T'as pas encore vingt et un ans, c'est ça ? Je pourrais sans doute te faire entrer, tu sais.

Gunnar secoua la tête.

— Moi, je ne peux pas.

— Et on ne va pas prendre le risque, hein ? dit Kirby en lui tapotant la cuisse.

— Non, répondit-il en l'enlaçant.

Taylor haussa les épaules et termina sa cigarette, dont il glissa le mégot dans sa poche. Il enfonça un peu plus sa casquette, pour se protéger les oreilles, et croisa les bras.

— T'as le nez tout rouge, dis-je pour le taquiner.

Il me répondit d'un sourire forcé, le regard perdu en direction de Tejon Street.

Kirby et Gunnar discutaient de leur côté, et Taylor était perdu dans ses pensées. J'avais l'impression d'être transparente.

— Tu m'as l'air bien songeur. Ça ne te ressemble pas...

Il eut un petit rire.

— Tu sais que j'aime pas les grands mots, Miss Grandes Écoles.

— Ça fait longtemps que tu ne m'as pas appelée comme ça.

Les lèvres pincées, il secoua la tête.

— Tu sais que c'est dur pour moi. Je ne supporte pas la séparation. Et chaque jour, c'est pire.

— Pour moi aussi.

Il se tourna vers moi.

— Alors faisons quelque chose pour que ça change. Il faut qu'on trouve une solution.

— Tu veux dire, une solution qui implique que j'aille m'installer chez toi.

Il soupira.

— OK. On en parlera cette semaine. J'ai pas envie qu'on se dispute.

La conversation de Gunnar et Kirby semblait un peu poussive, ils s'appliquaient à ne pas regarder dans notre direction, sans doute pour ne pas être tentés de nous entendre.

— Mais qui se dispute ? demandai-je. Ce n'est pas parce que je refuse de céder...

— Ça n'a rien à voir, et tu le sais très bien.

— Mais c'est une décision importante, Taylor. Il faut qu'on y réfléchisse.

— Oh. Donc c'est s'installer ensemble qui pose problème. Tu flippes complètement.

— Je ne flippe pas du tout. Et quand bien même je flipperais, ça n'a rien d'infamant.

— Non, tu as raison. Ce qui m'énerve juste un peu, c'est que pour aller à Eakins tu ne parlais que de destin à accomplir pour avancer dans ta vie, et qu'aujourd'hui, à t'entendre, on va trop vite.

Je haussai un sourcil.

— Je rêve ou tu viens de me balancer ça en pleine figure ?

Je tournai les talons et rejoignis Kirby et Gunnar.

Taylor allait répliquer quand des pas crissant sur la neige attirèrent son attention. Un petit groupe de jeunes avançait dans notre direction, en titubant les uns contre les autres, parfois contre le mur. Certains rataient même le trottoir et finissaient sur la chaussée.

— Hé, dit l'un d'entre eux, un barbu, en souriant. Z'avez de la beu ?

— Non, répondit Gunnar avant de retourner à sa conversation avec Kirby.

Taylor était sur le point de me répondre quand le jeune tapa sur sa voiture du plat de la main.

— Hé ! Je te parle ! dit-il à Gunnar.

Gunnar et Taylor échangèrent un regard. Puis Taylor considéra le petit groupe d'un œil froid.

— Tu touches pas à ma caisse, gamin.

Le barbu bomba le torse, cherchant à l'intimider, mais il était tellement ivre qu'il n'arrivait pas à fixer Taylor. Il ne concourait pas dans la même catégorie que lui, mais physiquement, il avait quand même du répondant. Nuque assez large, bras musclés qui tendaient la flanelle de sa chemise.

— Il a fumé ? demanda Kirby.

Gunnar secoua la tête.

— Non. Tu cherches pas la bagarre quand tu planes. Il est juste bourré.

— Allez, vire de là, insista Taylor.

Le type vacillait, cherchant ce qu'il allait pouvoir dire. Il était un peu plus petit que Taylor, mais n'avait pas l'air de s'en être aperçu. Il regarda Kirby, me détailla.

— Je pensais faire la fête avec vous.

Derrière lui, ses compères éclatèrent de rire en se donnant des coups dans l'épaule, titubant autant que leur ami.

Gunnar fit un pas en avant. Il faisait une bonne tête de plus qu'eux, ils reculèrent.

— Hou, vous avez amené un géant, dit le barbu en levant la tête.

Taylor se détendit, il rigola.

— Hé oui, tu vois. Alors arrête de nous faire chier, et retourne d'où tu viens.

Ils s'éloignèrent, mais le barbu s'arrêta après quelques pas et se retourna.

— Tu travailles pas au *Bucksaw*, par hasard ?

S'adressait-il à Kirby ou à moi, c'était difficile à dire.

— Je viendrai te voir, ajouta-t-il avec un sourire enjôleur, luttant toujours pour garder l'équilibre.

— Ça, ça m'étonnerait, dit Taylor en serrant les dents.

Le barbu rigola, se pencha en avant, les mains sur les cuisses, puis se redressa et pointa un doigt sur moi.

— C'est ta copine ? Excuse-moi, mec. J'ai pas l'intention de te la piquer.

— Je ne suis pas inquiet.

— Ben si, on dirait.

Il se rattrapa de justesse contre la voiture et posa une main à plat sur le hayon, juste à côté de moi.

Taylor eut un regard mauvais.

— J'aime déjà pas que tu touches ma caisse. Réfléchis à ce que je te ferais si tu t'avisais de toucher ma copine ?

— Me tuer ? rit l'autre en essayant de se redresser pour s'éloigner.

Taylor sourit.

— Non. Je te filerais une telle raclée qu'après, tu auras envie d'en finir tout seul.

Le gamin blêmit, puis se reprit, se souvenant qu'il avait un public.

Il allait parler lorsque j'intervins.

— Eh, Jack Daniel's, tu tiens à ta petite gueule, non ?

Il me regarda, plus désarçonné que furieux.

— Alors passe ton chemin, continuai-je. Parce que ces deux-là risquent de ne plus supporter ta connerie très longtemps.

Je regardai Taylor, qui forait métaphoriquement un trou dans le front du barbu.

Celui-ci sursauta, comme s'il remarquait tout à coup que notre géant était toujours là, puis il s'éloigna pour de bon, sans un mot.

Gunnar se détendit.

— On ferait mieux de rentrer, dit-il à Kirby. De toute façon, je suis trop crevé pour aller où que ce soit.

Elle gloussa.

— On dirait un vieux couple ! Bon, ben, salut, à lundi, me dit-elle.

Je les regardai s'éloigner tandis que Taylor suivait des yeux le petit groupe d'ivrognes titubant dans la rue. Puis nous rentrâmes nous aussi.

De retour dans l'appartement, je secouai mes cheveux en me frottant les mains pour les réchauffer. Taylor ne disait rien, mais faisait des efforts pour paraître de meilleure humeur. Je tentai différents sujets de conversation. Taylor répondit par quelques sourires et hochements de tête, mais plus je parlais, plus ses sourires me semblaient feints, et cela me mettait en colère.

Quand il perçut mon agacement, son sourire s'effaça.

— Allez, Falyn... J'ai dit que je ne voulais pas passer le week-end à nous disputer.

— Ce n'est pas parce que tu fais comme si de rien n'était que tu n'es pas fâché.

Il regarda droit devant lui, faisant de visibles efforts pour se maîtriser.

— J'ai reçu un paquet, hier.

J'attendis, trop énervée pour céder du premier coup.

— J'avais dit à mon père que tu avais un magnétoscope, et il m'a envoyé une cassette vidéo.

Taylor se leva et se dirigea vers le bar, sur lequel il avait laissé son sac à dos. Il l'ouvrit, en tira une vidéo et me la montra.

— *La Folle Histoire de l'espace*. Quand j'étais même, je regardais ce film presque tous les week-ends avec mes frères. C'était le préféré de Tommy.

— Super, dis-je. On le regarde ?

Le regard de Taylor s'éclaira, allégeant ma colère. Il sortit la cassette de son étui en carton et la glissa dans le magnétoscope. Puis il vint s'asseoir sur le canapé, posa une main sur mon genou, et sourit dès que le générique apparut. C'était un vrai sourire, de ceux qu'il avait eu du mal à produire depuis le début de notre conversation.

Ce film était la distraction qu'il nous fallait, nous permettant de passer du temps ensemble sans parler, sans aborder le problème.

Quand le générique de fin commença, je me levai pour aller dans la salle de bains et prendre une douche. Je tirai le rideau, soulagée de ne plus être dans la même pièce que lui.

*Cela veut-il dire que je ne suis pas prête à m'installer avec lui ?*

Tandis que je me rinçais les cheveux, je m'en voulus de savoir exactement combien de fois je m'étais dit que je ne pourrais pas supporter une journée de plus sans Taylor, et combien de fois, allongée seule dans le lit, j'avais regretté qu'il ne soit pas là.

*Incroyable*. J'arrivais à m'énerver moi-même.

Je sortis de la douche, m'enveloppai dans ma serviette. Le miroir était couvert de buée, je ne distinguais qu'une forme vague à ma place. Et c'était exactement le sentiment que j'avais. Tout était flou.

Je passai un tee-shirt XXL et me glissai dans le lit à côté de Taylor, mais il ne manifesta pas l'envie de me retirer ma chemise de nuit, comme à son habitude. Il plaqua juste son torse nu contre mon dos, et me tint ainsi. Chacun de notre côté, nous luttions contre l'envie d'ajouter quelque chose sur le sujet qui nous divisait.

Je sentais sa chaleur, il avait déjà réchauffé le matelas et les draps. Je le voulais ici, contre moi. Parfois, même, j'en avais besoin. Me coucher seule après ne serait-ce qu'une nuit avec lui m'était insupportable.

— Falyn, murmura-t-il d'une voix distante.

— Oui ?

— Je veux juste... Je veux juste être avec toi.

— Je sais. Moi aussi c'est ce que je veux.

— Pas autant que moi. Peut-être pas du tout.

— Ce n'est pas vrai, soufflai-je. Ce qu'il nous faut, c'est un projet, et nous allons en définir un. Mais pas forcément ce soir.

Il posa le front contre mon épaule.

— Combien de temps tu veux encore attendre ? Juste pour savoir.

Je réfléchis à cette question. Je n'arrivais pas à énoncer clairement ce qui m'empêchait de donner à Taylor exactement ce qu'il désirait. J'avais besoin de plus de temps pour y parvenir.

— Cet été. Tu peux m'accorder jusqu'à cet été ?

— Pour établir un projet ?

— Pour déménager.

Il se redressa sur un coude, me regarda.

— À Estes Park ?

Je hochai la tête. Il me fixa un petit moment.

— Tu es sûre ?

— J'angoisse un peu.

— D'accord. Parlons-en. Qu'est-ce qui t'angoisse exactement ?

— Le changement, et... je ne sais pas, Taylor. J'ai l'impression que quelque chose cloche, mais je n'arrive pas à mettre le doigt dessus.

Ma réponse sembla le blesser.

— Ça ne vient pas de toi. Ni de nous. C'est juste un truc qui me tracasse, mais je ne sais pas quoi.

— Je vais faire en sorte que tout roule, répondit-il sans hésiter. J'ai juste besoin que de ton côté, tu franchisses le pas. Que tu te lances.

Je lui caressai le visage. Il y avait tant d'espoir dans son regard.

— Pourquoi veux-tu que j'emménage avec toi ? On est ensemble depuis moins d'un an et tu n'as jamais eu de relation sérieuse. Comment peux-tu être sûr ?

— Je suis sûr que je t'aime. Je sais que loin de toi, je deviens fou. C'est tout ce que j'ai besoin de savoir.

— La distance, ça craint, je ne peux pas le nier. Si tu continues les allers-retours jusqu'à l'été, je sauterai le pas. Ça laisse à Phaedra le temps de trouver quelqu'un et de le former.

Taylor souffla comme s'il avait pris un coup dans le ventre, et un petit sourire se dessina sur ses lèvres.

— Je postule pour le job à la caserne dès mon retour.

Il secoua la tête, impressionné par ce que je venais de faire. Et comme il ne trouvait pas les mots, il se pencha, effleura mes lèvres, lentement d'abord. Puis il prit mon visage entre ses mains, et ma bouche accueillit la sienne.

Il fallait fêter cela, et la nuit fut courte. Vers 4 heures du matin, épuisée, je me laissai tomber à côté de lui. Quelques minutes plus tard, il dormait.

Tandis que son souffle devenait régulier, je restai éveillée, fixant le plafond. Incertitude et culpabilité me nouaient l'estomac, j'avais la nausée. J'avais déjà changé de vie, et survécu.

*Pourquoi emménager avec mon meilleur ami, l'homme que j'aime, me fait-il plus peur que de quitter mes parents et me retrouver à la rue, sans un sou ?*

Je me massai les tempes, j'avais l'esprit aussi embrouillé que mon image tout à l'heure, dans le miroir. J'avais cru qu'en prenant une décision, cette sensation disparaîtrait, et je m'étais complètement trompée. Plus j'essayais de comprendre mes sentiments, plus ils m'apparaissaient absurdes. Un obstacle subsistait, dont nous devons parler.

Taylor bougea dans son sommeil, posa sa main sur mon ventre. Et je compris quel était cet obstacle. En restant avec moi, Taylor devrait faire un sacrifice. La famille comptait, pour lui. Il l'avait déjà dit. Il n'aurait pas pu faire ce que j'avais fait.

Pourquoi pensais-je qu'il pouvait renoncer à avoir des enfants ?

Mon cœur se serra. Taylor avait tant fait pour moi, et j'allais lui prendre ça.

*Comment puis-je réellement l'aimer, et le laisser faire un tel choix ?*

Pete hachait des poivrons, hochant la tête de temps à autre pour me faire savoir qu'il m'écoutait. Le soleil n'était pas encore levé, et son tablier blanc était déjà maculé de taches.

On n'entendait dans la cuisine que le bruit de son couteau sur la planche de bois. Le tapotement de la lame ne cessait que pour permettre à Pete de pousser les morceaux sur le côté, avant de recommencer de plus belle.

Je sursautai en entendant les pas lourds dans l'escalier. Taylor entra dans la cuisine, vêtu en tout et pour tout d'un caleçon en coton gris et de ses boots bâillantes. Il se figea quand Pete pointa son couteau dans sa direction, et tourna vers moi un regard interrogateur.

— Ne t'approche pas de la nourriture, expliquai-je.

Il resta où il était, croisa les bras pour tenter de se protéger du froid.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il.

J'essuyai mes joues.

— Je parle avec Pete.

— Heu... ne le prends pas mal, mec, dit-il en levant une main dans sa direction, avant de me regarder de nouveau, mais Pete est muet.

Je haussai les épaules.

— Au moins il ne raconte pas mes secrets à tout le monde.

L'expression de Taylor changea du tout au tout.

— Je ne raconte pas tes secrets non plus, moi. Mais ça, c'était quand tu les partageais encore avec moi.

Je me laissai glisser du plan de travail en inox sur lequel j'étais juchée, et saluai Pete d'un petit signe de la main avant de prendre Taylor par le bras.

— Tu as pleuré ? demanda-t-il.

Il hésita, puis se laissa entraîner hors de la cuisine, vers l'escalier. Je le voyais à son attitude : il avait compris que quelque chose ne tournait pas rond.

Nous remontâmes à l'appartement, je fermai la porte derrière nous, et m'y adossai.

— Falyn, demanda-t-il, nerveux. Est-ce qu'il s'agit de ce que je pense ? Parce que c'était juste une dispute. Tu ne peux pas me larguer pour ça. Et ce n'était même pas vraiment une dispute, c'était une discussion... passionnée. Et hier soir, la dernière chose que tu m'as dite, c'est que tu allais t'installer à Estes Park. Si cette idée te fait paniquer au point de rompre, on peut peut-être en parler, non ? Il y a forcément d'autres solutions.

— Je ne te largue pas, dis-je.

Son désarroi me brisait le cœur.

— Alors qu'est-ce qui se passe, putain ? Pourquoi t'es descendue en douce discuter avec Pete à quatre heures et demie du mat' ?

Je m'assis sur le canapé et nouai mes cheveux en un chignon lâche.

— Je ne faisais rien du tout en douce. Je parle souvent avec Pete le matin, quand il n'y a encore personne.

— Mais pas quand je suis là, dit Taylor en prenant place à côté de moi. Que se passe-t-il, Falyn ? Parle-moi.

— Il faut que je te dise quelque chose.

Je sentis qu'il se raidissait, prêt à encaisser ce que j'avais à lui annoncer.

— Je ne peux pas avoir d'enfant.

Il attendit un moment, puis regarda autour de nous dans la pièce.

— Je... je le sais.

— Si on va plus loin, tous les deux, si on emménage ensemble et qu'ensuite... Il n'y aura jamais que nous deux. Je ne crois pas que tu comprennes réellement ce que cela veut dire.

Taylor se détendit, poussa un soupir.

— La vache, tu m'as fait peur, un moment.

— Pardon ?

— J'ai cru que tu me larguais parce que je voulais aller trop vite. Et toi, en fait, tu flippais parce que je ne pensais pas à... au fait que tu ne pourrais pas avoir d'enfant ?

— Oui, répondis-je, un peu agacée par sa réaction.

Il posa la tête sur le dossier du canapé.

— J'y ai déjà réfléchi, figure-toi. Y a pas de soucis.

— Cette réponse me prouve justement que tu n'as pas réfléchi à la question de manière approfondie.

— Il existe des millions de façons de tomber enceinte. Et si aucune ne marche, il reste l'adoption.

— Non, dis-je en secouant la tête. Tu ne comprends pas. Je te l'ai dit, il devait en être ainsi. On ne peut pas bouleverser l'ordre des choses.

— Tu ne crois quand même pas ces conneries... il ne s'agit pas d'une punition !

Je restai silencieuse. Cela semblait fou, quand il le disait à voix haute.



— Tu ne crois pas que tu as suffisamment été punie comme ça ?

Les larmes me piquaient les yeux. Sans savoir à quoi m'attendre ni comment m'y préparer, j'étais partie du principe que cette conversation serait émouvante, d'une façon ou d'une autre.

— Tu es déjà la meilleure chose qui me soit arrivée. Arrête de frimer.

Taylor me prit contre lui, me serra dans ses bras. Embrassa mes cheveux.

— Et si je te disais que je ne veux pas adopter, demandai-je, soulagée de ne pas avoir à le regarder en face.

Il hésita.

— Je... serais surpris.

— Je sais que tu veux des enfants. Je ne veux pas te priver de cela. J'ai eu beaucoup de temps pour y réfléchir, et je ne peux pas envisager l'adoption. C'est comme ça. Je me poserais sans arrêt des questions. Qui a abandonné le bébé, et pourquoi ? Et si l'un des membres de la famille décidait de récupérer l'enfant ? Je ne peux pas prendre le risque de perdre un enfant deux fois. C'est juste... impossible.

— Je ne voyais pas les choses comme ça.

— Je sais.

— Je comprends. Mais... on verra le moment venu.

— Non, il faut régler ce problème maintenant. Tu veux des enfants. Je ne peux pas en avoir, et je ne veux pas adopter. Ce n'est pas rien ! On ne peut pas attendre de voir, Taylor. Ou ce sera trop tard.

— Je te veux, toi.

— Je veux que tu y réfléchisses quelque temps.

— Bon sang, Falyn ! Tu penses vraiment que j'ai besoin d'y réfléchir ? Non, je ne renoncerai pas à toi. Tu ne renonceras pas à moi.

Je fis la moue.

— Quand j'entends ce genre de chose, je me rends compte que tu ne prends pas la chose assez au sérieux.

— J'ai compris ce que tu proposes. Ma réponse est non. Finir seuls tous les deux, il y a pire.

— C'est pour cela qu'habiter ensemble me gênait, dis-je en reniflant. Je ne peux pas te laisser faire ça sans vraiment y avoir réfléchi.

— Mais me larguer ne te dérangeait pas ?

Il se leva, fit quelques pas dans la pièce, puis revint vers moi, et s'agenouilla pour m'attirer contre lui.

— Je t'en veux, franchement, d'avoir pensé ça. Et en même temps, je t'aime encore plus d'y avoir pensé. Mais tu dois savoir une chose : je ne veux rien d'autre que toi.

— Et si tu as des regrets ?

Il blêmit, son visage se décomposa.

— Tu as dit que tu ne me larguais pas, mais en réalité, c'est ce qui est en train de se passer. Tu attends juste que ce soit moi qui le fasse.

— Tu dois y réfléchir... *vraiment*.

— Pourquoi tu fais ça, Falyn ? Pose-toi cette question *vraiment*. Les choses prennent un tour sérieux entre nous, et tu paniques. Arrête, et réfléchis à tout ça deux putains de secondes !

— Il faut qu'on fasse un break. Si tu penses toujours la même chose dans quelque temps...

— Dans quelque temps ? Mais c'est quand, « dans quelque temps », bordel !?

— Taylor...

Je le voyais s'emporter de seconde en seconde.

— Un break. Je suis grand, Falyn. À quoi tu joues, là ? Tu me mets sur la touche pour que je puisse réfléchir à ce à quoi *tu* veux que je réfléchisse, et que je finisse par en penser ce que *tu* veux que j'en pense ?

— Je sais que c'est l'impression que ça donne, mais j'essaie juste de faire pour le mieux. Tu me remercieras un jour, peut-être. Je n'essaie pas de jeter le trouble entre nous. Je...

— Ne le dis pas. Ne dis surtout pas que c'est parce que tu m'aimes que tu fais ça, parce que je risque de me mettre très en colère si j'entends une connerie pareille.

Il se leva et disparut dans la chambre. Quand il reparut, il était habillé. Il se baissa pour ramasser ses boots.

— Tu t'en vas *maintenant* ? demandai-je, un peu surprise, et gênée de l'être.

Bien sûr, qu'il allait s'en aller. À quoi m'étais-je attendue ? Au départ pleine de bonnes intentions, notre conversation partait en vrille à grande vitesse, et déjà, j'en regrettais les conséquences, même si quelques instants plus tôt, je croyais avoir pensé à tout et mis les choses à plat.

Il se chaussa, fourra ses vêtements sales dans son sac à dos, passa une bretelle sur son épaule et attrapa ses clés sur le bar.

— C'est ce que tu veux, non ? dit-il.

La main sur la poignée de la porte, il se retourna.

— Je rentre chez moi, et au lieu de postuler pour ce boulot à la caserne, je vais réfléchir à tout ça pendant une semaine. Ensuite, je reviendrai, et tu t'excuseras d'avoir foutu en l'air le week-end que j'attendais depuis un mois.

Il ouvrit la porte et, sans se retourner, ajouta :

— Je t'aime.

Le battant claqua, je fermai les yeux et laissai tomber ma tête sur les oreillers. Peut-être avait-il raison. Peut-être essayais-je de le repousser. Maintenant qu'il était parti, je ressentais

exactement ce que Travis avait décrit lors de notre premier week-end à Eakins. Le perdre, c'était comme mourir à petit feu, avec une dose de folie pour faire bonne mesure.

— Je te déteste, me murmurai-je.

\*  
\*   \*  
\*

Le lundi matin, je descendis en traînant les pieds et passai mon tour pour les pancakes, m'en tenant au café. Cela faisait à peine plus de vingt-quatre heures que Taylor était parti, mais l'affreux sentiment qui m'avait envahie sur le moment ne cessait de me hanter.

La salle du *Bucksaw* était vide, il n'y avait que Phaedra, Chuck et moi. Pete et Hector travaillaient dans la cuisine.

Phaedra et Chuck affichaient la même expression contrariée.

— Il n'a toujours pas appelé ? demanda Chuck en me tapotant l'épaule.

— Il m'a envoyé un texto hier soir.

— Alors ? demanda Phaedra. Bonne ou mauvaise nouvelle ?

— Il réfléchit.

— C'est ta faute, aussi, soupira Phaedra. Il n'a pas demandé à prendre la porte. Je dirais même qu'il ne voulait surtout pas s'en aller.

— Chérie... commença Chuck.

— Elle a raison, intervins-je. Il n'a peut-être rien demandé, mais il a mérité ce qui arrive.

Phaedra prit une pile de menus.

— Oh, pauvre petite fille... Il a été super avec toi. Il ne méritait pas cela.

Elle s'éloigna, visiblement en colère contre moi.

Je tentai un regard en direction de Chuck.

— Elle veut juste ce qu'il y a de mieux pour toi. Et elle déteste quand tu te compliques la vie. Alors... c'était quoi, ce message ?

Je sortis mon téléphone et lus le texto de Taylor à haute voix.

*Je ne peux pas croire que tu m'aies jeté  
parce que tu redoutes qu'un jour je te largue  
à cause d'un truc sur lequel tu n'as aucun contrôle.*

Le suivant disait :

*Pour être honnête, je n'y avais jamais vraiment pensé, mais maintenant que  
tu as insisté sur le fait*

*que nous ne pourrions peut-être pas avoir d'enfants,  
tu as raison. C'est une décision importante,  
et je dois y réfléchir. Mais tu n'étais pas obligée  
de me foutre dehors pour faire passer le message.*

Phaedra reparut, impressionnée par ce qu'elle avait entendu.

— Ce gamin a oublié d'être con, faut reconnaître.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demandai-je, épuisée.

— Il essaie au moins d'être objectif.

Kirby entra, et nous fîmes tous comme si de rien n'était. Évidemment, elle comprit aussitôt que quelque chose se tramait, et n'eut de cesse, dans les moments plus tranquilles, de m'interroger sur notre week-end.

Heureusement, les clients se succédaient, et le *Bucksaw* ne désemplit pas. Entre les questions incessantes de Kirby et les expressions chagrines de Phaedra, j'en avais ma claque. Après avoir nettoyé ma dernière table, je m'installai au bar pour compter mes pourboires. Et là, Kirby posa la question de trop.

— Dis-moi au moins qui est furax contre qui ?! supplia-t-elle.

— Non ! Arrête, maintenant ! répliquai-je sèchement.

Phaedra croisa les bras.

— Écoute-moi bien, Falyn. Il existe des milliers de couples qui choisissent de ne pas avoir d'enfant. Regarde Chuck et moi. D'accord, on vous a, vous, les filles, mais on a toujours été heureux. Tu as été honnête avec Taylor. Il sait à quoi s'attendre. Tu ne peux pas le forcer à prendre ce que tu penses être la bonne décision.

Kirby me regarda comme si j'avais pris feu.

— Mon dieu, Falyn, tu es enceinte ?

— Je me tire, soupirai-je en prenant mes affaires avant de me diriger vers l'escalier.

Après ma douche, au moment de me coucher, je vis que Taylor m'avait envoyé un message. J'eus la nausée, redoutant ce qu'il me disait, mais le lus malgré tout.

*Jour 2. T'es pas obligée de répondre. Je sais que tu veux  
que je sois objectif, et je m'applique, si ça te convient pas  
et que tu me fais recommencer, tant pis pour moi.*

*J'ai pensé à toi tout le week-end. Hier, premier dimanche  
de congé en trois semaines, et devoir le passer seul ici, ça  
craint. Tu me manques, et en même temps tu m'énerves.*

*Surtout, je me demande comment tu peux croire  
que n'importe quoi puisse être plus important que toi.*

*Les enfants, c'est important. Et oui, nous ne sommes pas ensemble depuis longtemps. Mais s'il faut choisir, je te choisis, toi.*

Taylor tint parole, et réfléchit à ma proposition toute la semaine, m'envoyant un texto chaque soir.

*Jour 3. On est à peine mardi. J'ai l'impression de perdre la tête. T'es pas obligée de répondre, mais putain, tu me manques comme pas possible. J'arrive pas à penser à autre chose. Et quand j'essaie, ça change rien. Cette semaine n'en finit pas, et j'ai peur que tu me dises d'aller me faire voir de toute façon. C'est ce que tu vas faire ? Ne réponds pas à cette question. Je vais aller passer quelques jours chez Thomas pour essayer d'y voir plus clair.*

Il n'envoya rien le quatrième jour. Allongée le soir dans mon lit, j'avais mal au cœur. Quelque chose m'étreignait la poitrine, je ressentais une multitude d'émotions. Je ne voulais pas le perdre, mais s'il voulait plus, je devais renoncer à lui. Pour lui. Ce genre d'égoïsme ne ferait que ronger notre relation de l'intérieur.

Les larmes roulèrent sur mes joues, mes tempes, allèrent mouiller mon oreiller. Un bras replié sur le front, les yeux fermés, je tentai de ne plus y penser. Mais la peur était tapie dans mon esprit, et rampait, gagnait du terrain.

Le sommeil ne venait pas. Dans l'obscurité, je vis à mon réveil qu'il était 4 h 15. J'allais tendre la main vers mon téléphone lorsqu'il vibra plusieurs fois de suite. À tâtons, je le trouvai sur la table de nuit et le pris.

*Cinquième jour de cette connerie.  
Suis à San Diego, et peut-être que t'as raison.  
Peut-être que dans cent putains d'années,  
ça me prendra la tête de pas avoir de famille  
et je regretterai de pas avoir de fils avec qui jouer au foot,  
et peut-être que je voudrai des petits-enfants  
et peut-être que je te mérite pas de toute façon.  
Peut-être que j'ai juste trop picolé.*

*Merde. Qu'ils aillent tous se faire foutre. Je t'aime et j'ai tout fait comme il fallait jusqu'à maintenant et je me retrouve à des bornes de toi. Jamais on avait été si loin l'un de l'autre. C'est pas ma faute.*

Je tapai une bonne dizaine de réponses, mais je savais qu'il avait bu et qu'il n'était pas bien. Essayer de le raisonner ou même de m'excuser n'avancerait à rien. Cela risquait même d'aggraver les choses. Reposer le téléphone fut l'une des choses les plus difficiles que j'avais faites depuis six ans.

Pour la seconde fois de la semaine, je lâchai :

— Je me déteste.

Quelques heures plus tard, je me levai, me passai de l'eau sur le visage, me brossai les dents et m'habillai avant de descendre. Cela m'avait pris exactement onze minutes. Je rassemblai mes cheveux en un chignon un peu bancal, et remontai chercher mon tablier.

La matinée me parut interminable. J'étais surtout fatiguée, mais aussi accablée par l'idée que mes intentions disparaissaient derrière le supplice que nous vivions tous les deux. Mais c'était moi qui avais provoqué ce gâchis, et je refusais de me perdre en conjectures tant que Taylor n'aurait pas pris une décision.

Juste après le *rush* du petit déjeuner, mon téléphone vibra dans la poche de mon tablier. Je courus derrière le bar pour lire le message, certaine qu'il venait de Taylor.

*Jour 6. S'il te plaît, réponds-moi. Je suis vraiment désolé pour hier soir. Enfin, techniquement, ça devait être ce matin. Je suis à l'aéroport, je viens d'avoir Papa au téléphone. Il a insisté pour que je parle avec toi de certaines choses. Je serai à Eakins ce soir.*

*S'il te plaît, prends l'avion comme prévu pour Saint Thomas. Je dormirai par terre si tu veux. J'ai la tête dans le seau, je me sens comme une merde. Je veux te voir et te serrer dans mes bras, j'en deviens dingue.*

*Je ne pense qu'à toi. Non, ne réponds pas. J'ai peur de ce que tu vas dire. Sois là-bas, c'est tout. S'il te plaît.*

Je laissai courir un doigt sur mon téléphone, me demandant laquelle de ses instructions je devais suivre. Il était accablé par le remords, et cela me fendait le cœur.

*Pourquoi essayer de faire pour le mieux nous avait-il plongés tous les deux dans cette situation insupportable ?*

C'était juste une pause, juste une semaine pour réfléchir à notre avenir, et nous étions tous les deux en miettes.

L'air était tellement moite à la descente de l'avion que j'eus l'impression qu'il m'étouffait. Je ne portais qu'un short et un chemisier léger, mais ma peau fut humide en quelques instants.

Je ramenai la sangle de mon sac sur mon épaule et descendis la passerelle. Une fois les pieds sur le tarmac, je m'arrêtai quelques instants. Saint Thomas était à couper le souffle. Au loin, le paysage n'était que forêts luxuriantes et montagnes. Sans oublier les palmiers.

Je sortis mon téléphone, et envoyai un texto à Taylor pour lui dire que j'avais atterri.

Il envoya un « ♥ » en réponse, mais rien d'autre.

Tous les passagers s'acheminèrent vers les bâtiments du terminal, pour se retrouver autour du tapis roulant livrant les bagages. Je remarquai alors un homme attendant à la sortie, avec un panneau portant mon nom. Cela ne m'était plus arrivé depuis l'époque où je vivais avec mes parents.

— Bonjour, dis-je, gênée. Je suis Falyn Fairchild.

L'homme me répondit d'un large sourire illuminant son visage d'ébène.

— Oui ! Venez avec moi ! Juste un bagage ? demanda-t-il avec un fort accent, tendant la main pour prendre mon sac.

— Qui a commandé la voiture ?

Il baissa les yeux sur le papier qu'il avait dans la main.

— Heu... Taylor Mad Dog ?

— Taylor Maddox ? m'étonnai-je, le corrigeant sans le vouloir.

Le soupçon remplaça rapidement la surprise. Soit Taylor essayait très fort de raccrocher les wagons, soit, pour une raison que j'ignorais, il était en mode humiliation.

Je laissai mon sac au chauffeur, m'en voulant déjà. Taylor s'était occupé de me trouver une voiture pour m'emmener jusqu'à l'hôtel, et j'imaginai le pire. Il voulait juste que je sois en sécurité parce que lui-même ne pouvait se trouver à l'aéroport.

La voiture avait le volant à gauche, mais la conduite se faisait à droite. Il me fallut un moment pour ne plus paniquer à chaque bifurcation, persuadée que le chauffeur se



trompait de voie.

Quelques collines et de nombreux virages plus tard, la voiture franchit enfin les grilles de l'hôtel Ritz-Carlton. Le chauffeur se gara à l'ombre de l'auvent, devant l'entrée, et descendit d'un bond pour venir ouvrir ma portière. Je descendis, la gorge serrée. Il me semblait qu'une éternité s'était écoulée depuis l'époque où je fréquentais des établissements cinq étoiles.

Tout était impeccable. Les stucs couleur crème, les toits de tuiles rouges, et la végétation, tout autour. Je rendis son sourire et son geste de la main à un homme perché en haut d'un cocotier dont il cueillait les noix.

Le chauffeur me tendit mon sac, j'ouvris mon porte-monnaie.

— Non, non, tout est payé.

Je lui tendis un billet de dix dollars.

— Mais votre pourboire ?

Il repoussa ma main avec un sourire.

— Payé aussi, madame. Bon séjour.

Tandis qu'il repartait, j'entrai dans l'hôtel, impressionnée par le hall grandiose. Je vis Taylor aussitôt. Assis dans un fauteuil, les coudes sur les genoux, les mains croisées. Ses jambes ne cessaient de bouger.

Lorsqu'il leva les yeux et m'aperçut à son tour, toute une palette d'émotions défila sur son visage. Il se leva d'un bond et vint à ma rencontre à petites foulées, manquant de me renverser avant de me prendre dans ses bras. Je ne m'étais jamais sentie aussi aimée et attendue.

— Te voilà. Dieu merci, dit-il, submergé par le soulagement.

Il me serra contre lui, enfouit son visage dans mes cheveux.

Lorsqu'il s'écarta enfin, je vis que mes soupçons n'avaient pas été aussi ridicules que je le pensais. Il avait les traits tirés, semblait soucieux, et la chaleur n'y était pas pour grand-chose.

— Tu es belle, me dit-il.

— Merci, répondis-je d'un ton moins inquiet que je ne l'étais en réalité.

— Seigneur, tu m'as tellement manqué.

À nouveau, il me serra dans ses bras, puis m'embrassa sur le front, ses lèvres s'attardant sur ma peau. Puis il prit mon sac.

— On est dans le bâtiment cinq. Catégorie Club, avec vue sur l'océan.

Il sourit, mais il y avait de la tristesse dans son regard.

— Catégorie Club ?

— Je nous ai surclassés. On est dans le même bâtiment qu'Abby et Travis. La chambre est incroyable. J'ai hâte que tu la voies.

Il me fit signe de le suivre dehors, où attendait un homme au volant d'une voiturette de golf.

Nous nous installâmes sur le siège arrière, plaqués contre le dossier lorsque le chauffeur démarra. Taylor me regarda, avec autant de soulagement que d'admiration. La voiturette emprunta une route étroite et sinueuse et, quelques minutes plus tard, déboucha sur notre bâtiment. Taylor ne dit plus rien, même si, visiblement, il en mourait d'envie.

Le chauffeur se gara, prit mon sac et emprunta un petit chemin gravillonné qui longeait les chambres, s'écartant chaque fois qu'un couple ou qu'une famille sortait chargés de sacs de plages, de serviettes ou d'appareils photo. Nous montâmes quelques marches. Je me sentis soudain très nerveuse à l'idée de me diriger vers la chambre que j'allais partager avec Taylor. Techniquement, nous n'étions pas ensemble, même si les apparences laissaient croire que tout allait bien entre nous. Une longue conversation était inévitable, et je me demandai à quel moment Taylor serait prêt. Tout de suite ? À la fin du week-end ?

Il saisit mon bagage, donna un pourboire au chauffeur et sortit sa carte magnétique pour ouvrir la porte. Un parfum de fleurs fraîches embaumait. Mes talons claquèrent sur le sol carrelé. Les draps blancs et les tons grège de la décoration conféraient à l'ensemble une touche sophistiquée mais confortable. Une immense baie vitrée ouvrait sur une terrasse, et sur la splendeur de la mer des Caraïbes.

Je laissai tomber mon sac à main.

— Waouh.

Déjà, mes pieds se dirigeaient vers la baie. Taylor me devança et l'ouvrit. Je sortis, écoutai les oiseaux, contemplai la frondaison des palmiers dansant doucement dans la brise. En contrebas, la plage privée proposait transats, parasols, mini-catamarans et pédalos. Un yacht magnifique était ancré à moins de deux cents mètres des nageurs, affichant fièrement son nom, *Lady Lindsey*.

— Je crois que je n'ai jamais rien vu de si beau, dis-je en secouant la tête, impressionnée.

— Moi, si, dit Taylor.

Du coin de l'œil, je vis qu'il me regardait. Je me tournai vers lui, le laissai scruter le moindre détail de mon visage.

— Je suis tellement content que tu sois venue. J'étais inquiet.

— Je t'avais dit que je viendrais. Tu as acheté le billet, je n'allais pas te poser un lapin.

— Après ce qui s'est passé l'autre nuit...

— Tu étais bourré et tu m'as envoyé un texto. Il y a pire. La torture, par exemple.

Il se rembrunit.

— La semaine a été longue. Je crois que chaque jour je t'ai aimée un peu plus. Il n'y a rien de vrai dans cette expression, tu sais...

— Loin des yeux, loin du cœur ?

— C'est ça. Et penser qu'on a perdu celle qu'on aime plus que tout, ça rend dingue. Quand j'étais seul, et même quand je ne l'étais pas, je t'ai dit des trucs assez dégueulasses, Falyn, mais je retire tout.

Ses frères et ses collègues devaient avoir une sacrée image de moi, tiens. Je n'avais pas de mal à imaginer ce que la peine et le manque avaient pu lui faire dire.

— Je ne t'ai pas largué. On a fait une pause pour que tu puisses réfléchir à quelque chose d'important.

Il cligna les yeux.

— Alors on n'était pas... On est... encore ensemble...

Il se le disait à lui plus qu'il ne posait la question. Blême, il recula et se laissa tomber dans un fauteuil en osier.

— Ce n'était pas dit clairement. Et de toute façon, ce n'était pas juste de ma part. C'était stupide et cruel. Je suis désolée.

Il secoua la tête.

— Ne t'excuse pas. Tu n'as pas à t'excuser pour ça.

Je m'assis à côté de lui.

— Ce que j'ai fait, c'était nul, quelle qu'ait été mon intention. J'ai juste de la chance parce que tu m'aimes et que tu es plus patient que tu ne le laisses entendre.

Il fixa le sol, puis leva vers moi un vrai sourire.

— On n'a qu'à faire comme si rien ne s'était passé. On oublie vendredi dernier. On oublie le moment où je t'ai vue dans l'entrée.

Comme je ne répondais pas, il continua :

— J'ai réfléchi à ce que tu m'as demandé, et je n'ai pas changé d'avis.

— Tu es sûr ?

Il inspira profondément.

— Plus que jamais.

— Peut-être que ce n'était pas une si mauvaise chose, alors ? Cette pause ?

— Ça, je n'en suis pas certain. Mais je n'ai plus aucun doute sur combien tu comptes pour moi. Tu es la dernière femme que je prendrai dans mes bras.

— Je suis désolée, répétais-je, car je m'en voulais toujours. Je veux juste dire que j'aurais dû t'écouter. Tu avais raison, j'essayais de forcer les choses, et même si je ne m'en rendais pas compte j'ai sans doute voulu t'éloigner de moi. Je ne veux pas que tu me quittes, même si cela fait de moi quelqu'un de très égoïste.

Je m'avançai, posai mes lèvres sur les siennes, et laissai échapper un long soupir de soulagement lorsqu'il m'enlaça.

— C'est moi, l'égoïste, dans cette histoire. Et je suis désolé aussi. Je veux juste qu'on oublie tout ça, d'accord ? On est là tous les deux, et c'est la seule chose qui compte.

Là, dans ses bras, je sentis que tout rentrait dans l'ordre. La vie reprenait son cours. Jamais je n'avais été aussi heureuse d'avoir tort.

Nous restâmes ainsi un moment, puis Taylor s'écarta, l'air soucieux.

— Faut que j'y aille. Les autres sont tous dans la chambre de Shep, ils se préparent.

De retour dans la nôtre, je m'assis sur le lit, et le regardai sortir de l'armoire un smoking sous sa housse de plastique. Il me le montra, et haussa les épaules.

— C'est America qui a insisté pour qu'on fasse ça dans les règles.

— J'ai hâte de voir de quoi tu as l'air avec.

— Si tu veux prendre une douche avant la cérémonie, il y a des serviettes propres dans la salle de bains. J'en ai déjà pris une, mais j'ai l'impression d'avoir besoin d'une autre.

— On pourrait peut-être en prendre une ensemble ? demandai-je avec un sourire en coin.

Il lâcha le smoking pour venir s'agenouiller devant moi.

— On est réconciliés, hein ?

Je fis oui de la tête.

Il m'embrassa sur les lèvres, puis se releva, l'air malheureux.

— J'aurais bien aimé, mais faut que j'y aille... La cérémonie a lieu sur la plage. Tu longes le bâtiment, tu descends l'escalier et tu y es.

— À tout à l'heure, alors...

Lorsque la porte se referma sur lui, je retirai mes sandales. Dans la salle de bains, le carrelage de marbre était frais sous mes pieds. Le calme qui régnait était propice à la réflexion, et je repensai un instant à ces retrouvailles un peu étranges avec Taylor. Nous étions à des milliers de kilomètres de Colorado Springs, et je ne parvenais pas à me débarrasser du remords qui me rongait. Ce n'était pas mon reflet que me renvoyait le miroir, mais le regard de Taylor.

J'avais été heureuse de le retrouver, et de savoir qu'il voulait toujours de moi même si je ne pouvais pas avoir d'enfants. Mais quelque chose continuait à me peser, sans que je sache quoi. Tant de questions se succédaient dans mon esprit. Je l'avais fait souffrir, et il ne s'en remettrait peut-être jamais complètement. Il avait peut-être changé. Nous avions peut-être changé.

Mon chemisier collait à ma peau moite. Je l'ôtai. Mais l'air était si épais que, même dévêtue, j'avais le sentiment d'être couverte.

Sous la douche, je me retins de pleurer. Je m'en voulais d'être mélancolique dans cette salle de bains en marbre, sous une douche à pression constante qui n'avait rien à voir avec celle de l'appartement de Colorado Springs. Et puis, au bout d'un moment, je me dis que mon visage était mouillé de toute façon, et que j'étais seule, que c'était peut-être le moment d'évacuer mes émotions.

Alors je cédaï aux larmes. Pour Olivia. Pour mes parents. Pour ce que j'avais fait à Taylor. Je pleurais parce que je n'avais pas su me contenter de ce que j'avais, et parce que, à cause de moi plus rien ne serait pareil. J'étais la première femme qu'il aimait, et j'avais pulvérisé la confiance qu'il avait placée en moi, pour rien ou presque. Je pleurais parce que j'étais en colère. Et pour finir, je pleurais d'être en larmes sur cette île tropicale magnifique, dans un hôtel cinq étoiles.

Mes sanglots taris, je me lavai, me rinçai, et fermai le robinet. L'eau s'arrêta, aussi brusquement qu'une averse caribéenne.

Drapée dans une serviette blanche d'une douceur incroyable, je sortis de la douche et essayai la buée sur le miroir.

Mon reflet n'était pas très net, mais mes yeux rouges et bouffis, eux, se voyaient parfaitement.

— Merde, soupirai-je en prenant un gant pour le mouiller d'eau froide et l'appliquer sur mes paupières.

Après avoir trouvé figure humaine, je brossai et séchai mes cheveux. Il me restait quarante-cinq minutes avant le début de la cérémonie. J'étais restée plus longtemps que prévu sous la douche.

Vite, je retournai dans la chambre, tirai de mon sac la robe longue que j'avais empruntée à Kirby. Elle était coupée dans un tissu léger qui tombait bien, et la taille haute avait le mérite de modérer l'échancrure du décolleté. Ce que je préférais, c'était le dégradé de couleurs, le blanc crème du buste devenant pêche rosé pour finir en violet pâle. En la voyant, j'avais pensé à un coucher de soleil sur la plage, et le choix s'était, pour ainsi dire, imposé.

Je lissai mes cheveux et les nouai en un chignon assez bas sur la nuque. Puis je fis de mon mieux côté maquillage pour avoir l'air un peu plus chic que d'habitude. Je n'étais pas très douée quand il s'agissait d'avoir vraiment l'air d'une fille.

Quand Taylor m'avait parlé d'un escalier à descendre pour atteindre la plage, je n'avais pas imaginé qu'il s'agissait d'une bonne centaine de marches. Retenant le bas de ma robe, je fis de mon mieux pour ne pas me tordre les chevilles et claquer les talons de mes sandales à chaque pas. Un petit lézard fila juste devant mes pieds, je poussai un cri.

Un employé de l'hôtel rit sous cape en me croisant. Il n'y avait personne d'autre, heureusement.

Enfin, j'atteignis le sentier, en bas. Apercevant un voile de mousseline blanche soulevé par la brise, au loin, je pris cette direction. Des chaises blanches étaient disposées devant une tonnelle dont les piliers étaient enveloppés de tulle blanc. Des dizaines de roses dans les tons pâles décoraient l'ensemble.

Jim était assis, seul, au premier rang, le long de l'allée centrale. Je m'avançai, d'une démarche rendue hésitante par la combinaison talons aiguilles/sable blanc. Quand je fus à

sa hauteur, il leva sur moi un regard affectueux.

— Ah, tu as pu venir, dit-il en tapotant la chaise qui se trouvait à sa droite.

— Oui, j'ai fini par arriver. Vous êtes surpris ?

— Je suis comblé.

Je souris, et me penchai pour regarder son expression. Je ne le connaissais pas assez pour être certaine qu'il ne se fichait pas de moi.

— C'est gentil de me dire ça.

— Coucou ! Me voilà !

Une jeune femme déboula d'un pas mal assuré, et se laissa tomber sur la chaise voisine.

— Pfiou ! souffla-t-elle en renvoyant ses longues boucles brunes par-dessus ses épaules nues.

Elle portait un débardeur blanc et une jupe longue en tissu fleuri. Ses grands yeux bleu acier disparaissaient par intermittence derrière des cils démesurés. On aurait dit un top-modèle, mais elle bougeait comme une ado mal dans sa peau.

Jim retint un rire.

— Tiens ! Qui voilà ? La matinée a été dure, Ellie ?

— Pas plus que d'habitude. J'étais dans la chambre de Shep, pour prendre des photos. Salut, dit-elle en lâchant l'un de ses appareils de pro pour me serrer la main. Moi c'est Ellison, je suis l'amie de Tyler. La copine. Enfin bref...

— Oh, dis-je, secouée par sa poignée de main vigoureuse.

Un sourire entendu éclaira ses traits hâlés.

— Il embrasse bien, hein ?

Je fermai les yeux, complètement prise de court par l'évocation de ma méprise au *Cowboys*, plusieurs mois auparavant.

— C'était il y a longtemps. Un accident.

Cette fois, Jim éclata de rire.

— Sacrés jumeaux ! Je ne sais pas de qui ils tiennent. Pas de moi, en tout cas.

— Pas de leur mère non plus, dit Ellison.

Je me raidis en l'entendant mentionner la défunte épouse de Jim, mais celui-ci sourit, le regard empli de joyeux souvenirs.

Il montra l'alliance qu'il portait encore.

— C'était une femme remarquable. Mais jamais elle n'aurait attiré mon attention si elle avait été parfaite.

— Non, dit Ellison. Les garçons tiennent ça de vous, c'est certain.

Depuis combien de temps connaissait-elle Jim ? Elle semblait être suffisamment à l'aise avec lui pour le taquiner, mais Taylor ne m'avait jamais parlé d'elle.

Elle passa un bras autour de ma taille et m'étreignit, posant une joue contre la mienne.

— Je suis super contente de rencontrer l'autre moitié de l'autre moitié de Tyler.

En fait, elle devait être à l'aise avec tout le monde.

Une autre jeune femme s'approcha, après avoir pris quelques photos de la tonnelle avec son téléphone.

Elle se déplaça pour libérer sa chaise.

— Assieds-toi là, Cami.

— Oh, merci, répondit cette dernière.

J'eus le sentiment que, pour Ellison, il s'agissait d'autre chose que de simplement lui laisser une place.

La coupe au rasoir de Camille bougea d'un bloc lorsqu'elle se laissa tomber sur la chaise. Des deux mains, elle remonta le bustier de sa robe sans bretelles. Elle avait les bras couverts de tatouages de toutes sortes – grands, petits, simples, sophistiqués. Ils descendaient jusque sur ses doigts.

Elle m'adressa un sourire parfait, et je la saluai d'un hochement de tête.

— Falyn, dis-je simplement.

— Moi, c'est Camille.

— Avec lequel...

Je m'aperçus trop tard que ma question était tout à fait inappropriée.

— Avec Trenton, répondit-elle.

Ellison lui prit la main gauche et me la montra.

— Ils viennent de se fiancer ! T'imagines ? C'est dingue, non ?

— Je... Dingue pourquoi ? balbutiai-je.

Jim rit de plus belle.

— Parce que la perspective d'épouser un Maddox lui fiche la pétoche. Et je peux comprendre. Elle y passera tôt ou tard.

— C'est ce que dit Tyler, ajouta Ellison.

— Arrête, même toi t'arrives pas à te convaincre du contraire, commenta Camille.

Ellison secoua la tête. Il en fallait plus pour entamer sa bonne humeur.

Quelques minutes passèrent, et un couple plus âgé arriva, en compagnie d'une autre femme. Jim fit les présentations. Il y avait son frère, Jack, sa belle-sœur, Deana, et la mère d'America, Pam.

Je jetai un coup d'œil à mon portable, pour vérifier l'heure. Il ne restait que dix minutes avant le début de la cérémonie.

Une cinquième jeune femme apparut, serrant sa pochette contre elle, et faisant un effort visible pour rester calme.

— Liis ! s'écria Camille avec une pointe de panique dans la voix.

Et aussitôt, elle se déplaça sur la gauche, forçant Ellison à changer de place, elle aussi.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'étonna cette dernière. Je croyais que...

Elle s'interrompit en se rasseyant, comme si elle comprenait soudain ce qui allait arriver. Liis eut un regard horrifié en voyant la chaise libre entre Camille et moi. Puis elle s'installa sans rien dire.

Ellison et Camille échangèrent un regard. Cette dernière était rouge pivoine.

Liis était splendide, ses cheveux d'un noir de jais contrastaient magnifiquement avec le violet vif de sa robe. Il n'était pas difficile de savoir avec quel frère elle était, j'avais vu Thomas l'embrasser sur la joue juste avant de se diriger vers la tonnelle.

— Bonjour, Liis, dit Jim en se penchant un peu en avant.

Elle lui répondit et serra la main qu'il lui tendait, sous les yeux attendris d'Ellison. Camille regardait droit devant elle.

*Hou. On dirait qu'il y a un souci, là.*

La musique s'éleva, et le pasteur prit place, suivi des hommes.

Les garçons d'honneur défilaient par ordre d'âge, du plus jeune au plus âgé.

— C'est Shepley, là ? C'est le témoin ? demandai-je à Jim.

Il répondit d'un hochement de tête, les considérant tous d'un regard fier. C'était une famille très unie, de toute évidence, et je ne pus m'empêcher de me demander s'il était possible, au sein d'une telle fratrie, d'avoir des secrets.

Taylor était beau comme tout avec son smoking, mais juste à côté de lui se trouvait son double, et cela m'empêchait d'en profiter pleinement. Surtout avec sa presque copine assise à deux chaises de là. Taylor me fit un clin d'œil, et tout le monde éclata de rire quand les autres frères firent de même à leurs moitiés respectives, à peu près simultanément.

Puis la cérémonie proprement dite commença, et je me détendis un peu. Travis et Abby renouvelèrent leurs vœux, se jurèrent amour et fidélité. C'était beau, sincère et simple. Ils étaient jeunes, mais se regardaient de façon tellement émouvante que j'en eus le cœur serré.

Ils avaient un long avenir devant eux, avec des enfants et des petits-enfants. Pour autant que je sache, Taylor était le seul de la fratrie qui était certain de ne pas avoir cette chance. Mais il était là, visiblement heureux, et me regarda à la dérobée quand Travis prononça les mots *pour toujours* et *à jamais*.

Moins de dix minutes après l'arrivée d'Abby, le pasteur déclara que les mariés pouvaient s'embrasser, et tout le monde applaudit. Jim me serra contre lui en souriant, essuyant ses larmes de l'autre main.

Je pris une photo d'Abby et Travis scellant leur avenir d'un baiser sous les yeux de Taylor, tout sourire.

Le voile d'Abby flotta dans la brise caribéenne lorsque Travis la fit basculer en arrière pour l'embrasser encore.

— M. et Mme Travis Maddox, déclara alors le pasteur à l'assemblée.

Le vent, le bruit des vagues, les applaudissements des invités et les hurlements des frères Maddox acclamèrent les mariés à l'unisson.



Travis aida Abby à descendre les marches, sous les vivats de l'assemblée. Ils remontèrent l'allée dans un froufroutement de taffetas, avant de disparaître derrière un mur de verdure.

Le pasteur descendit les marches à son tour.

— M. et Mme Maddox vous prient de bien vouloir les rejoindre au restaurant *Sails* pour le vin d'honneur et le dîner. En leur nom, je vous remercie d'être présents en ce jour si important.

Et, d'un geste, il nous fit comprendre que nous pouvions nous lever, ce que fit Jim, donnant l'exemple au reste des invités. Il y eut un moment de flottement, les hommes se tenaient debout, les mains dans les poches, tandis que les femmes récupéraient leur sac et procédaient à divers raccords maquillage pour effacer les coulures de mascara.

Les frères Maddox se détendirent et avancèrent vers le premier rang.

Je levai mon téléphone en direction de Liis et Thomas.

— Ouistiti !

Thomas était derrière Liis. Il l'enlaça et l'embrassa sur la joue. Je pris la photo, et retournai mon téléphone pour la leur montrer.

— Elle est parfaite !

Thomas serra Liis contre lui.

— Je confirme.

— Oh, vous êtes trop mignons, dis-je en riant.

Je sentis un tapotement sur mon épaule. Taylor. Je nouai mes bras autour de sa taille, sentant le tissu un peu rêche de son smoking sous mes doigts.

— Tu as chaud ?

— Je dégouline.

— En tout cas, je te trouve carrément sexy, murmurai-je.

Son regard brûlant plongea dans le mien.

— Ah bon ?

— Mmmh... et quand on sait ce qu'il y a sous cette élégante tenue... J'ai du mal à me retenir.

Il me plaqua contre lui.

— Je devrais pouvoir arranger ça. Il y a une plage tranquille, tout près.

Jim claqua des mains, puis les frotta l'une contre l'autre, nous rappelant que nous n'étions pas seuls.

Mais personne ne prêtait attention au tour coquin que prenait notre conversation. Tout le monde, en revanche, avait remarqué la tension palpable entre Thomas, Liis, Trenton et Camille.

— Allez, les garçons, prenez vos cavalières et on y va. Je meurs de faim !

Thomas prit la main de Liis et suivit son père, Trenton et Camille.

— C'est quoi, le problème, exactement ? demandai-je à Taylor.

— Tu veux parler de Liis et Camille ?

— Oui.

Ellison se pencha vers moi.

— Elles sont toutes les deux sorties avec Thomas. Ça va être un peu compliqué pendant quelque temps, mais les choses finiront par s'arranger.

— Vous avez bien embrassé le même mec, toutes les deux... intervint Tyler.

Ellison lui donna un coup de poing. Pour rire, mais qui fit quand même un bruit sourd.

— Ouille ! lâcha Tyler, surpris, en se tenant le ventre.

Taylor se moqua de lui en riant, et glissa ses doigts entre les miens. Ensemble, nous nous dirigeâmes vers le restaurant, qui se trouvait à côté du bâtiment des chambres. Les jumeaux s'installèrent à une table réservée pour la réception.

Nous étions assis depuis quelques secondes à peine lorsqu'un serveur s'approcha pour nous demander ce que nous désirions boire.

— Un whisky, répondit Taylor. Sec.

— Nous avons un excellent Jameson Eighteen.

— Ça me paraît très bien.

Il souriait, mais quelque chose, dans le ton de sa voix et dans ses yeux, racontait une histoire différente.

Le serveur se tourna vers moi.

— Juste de l'eau, s'il vous plaît.

— Bien, madame. Plate ou gazeuse ?

— Gazeuse.

Les bulles avaient un côté festif. Il me semblait que cela convenait mieux à un mariage.

Liis et Thomas étaient de l'autre côté de la salle, à la même table qu'America, Shepley et les parents de ce dernier. Apparemment heureux et amoureux, Camille et Trenton

discutaient avec Jim à deux tables de là, sans prêter attention à Liis et Thomas. Le malaise entre les deux couples ne semblait venir que d'un côté.

Taylor retira sa veste et remonta les manches de sa chemise. Il se pencha vers moi en désignant son nœud papillon. Je l'aidai à le desserrer et à défaire son bouton de col.

— Punaise, qu'est-ce que je suis content que tu sois ici, dit-il en se penchant un peu plus pour m'embrasser à la commissure des lèvres. J'étais au bord de la panique jusqu'à ce que je reçoive ton texto.

— Je t'avais dit que je viendrais.

Il scruta mon visage, caressa mes lèvres de son pouce.

— Je te veux, toi. Toi seule. Rien d'autre. Tu n'es pas une partie de ce que je veux, tu es tout ce que je désire. Le reste, ce n'est que du bonus.

Calée contre le dossier de ma chaise, je fis de mon mieux pour garder contenance. Lorsqu'il leva le bras pour se masser la nuque, je dus croiser les jambes pour contrôler le désir qui montait en moi. Cela faisait plus de deux semaines que je n'avais pas senti sa peau contre la mienne, et mon corps n'avait plus envie que de cela.

— Quoi ? demanda-t-il avec un sourire timide.

— Rien, répondis-je en détournant le regard pour ne pas sourire à mon tour.

Abby et Travis arrivèrent, annoncés au micro par l'hôtesse d'accueil, et tout le monde applaudit. Une ballade rock commença, et Travis entraîna Abby vers la piste de danse. Elle était absolument magnifique, le cuivre de ses cheveux ondulant avec élégance jusqu'à ses épaules déjà bronzées par le soleil caribéen. Le blanc éclatant de sa robe ne faisait que souligner son hâle.

Je baissai les yeux sur mes bras. Force était de reconnaître que le soleil du Colorado était moins puissant. J'allais devoir passer le peu de temps qu'il me restait ici sur la plage.

La soirée s'écoula tranquillement. Il y eut le repas, la musique, les discours des témoins. Tout le monde rit beaucoup, but beaucoup – excepté moi –, puis les hommes se dirigèrent vers le patio pour fumer les cigares apportés par Jim pour l'occasion.

Un peu après 22 heures, les parents de Shepley décidèrent de se retirer. Jim les suivit quelques instants plus tard.

Impatient d'être seul avec sa femme, Travis prit Abby dans ses bras et annonça leur départ. Elle agita son bouquet avant de disparaître dans la nuit, en direction du bâtiment cinq. Dans mon esprit défilaient les images très précises de ce qui se passerait lorsque Taylor et moi nous retrouverions seuls dans la chambre, et mon corps me hurla de trouver une excuse pour nous éclipser. Mais un coup d'œil dans sa direction me permit de constater qu'il s'amusait comme un fou avec ses frères. Je décidai d'ignorer le désir qui me brûlait le ventre.

Liis et Thomas se retirèrent à leur tour, et Taylor m'entraîna sur la piste de danse, dans le patio. Pour la dixième fois de la soirée au moins, il me fit virevolter, mais là, il perdit

l'équilibre, et nous fit tomber tous les deux. Il avait beaucoup bu, mais eut le réflexe de me retenir pour encaisser la chute, cognant sa hanche et son épaule sur le sol en béton.

— Houla ! s'écrièrent les autres en se précipitant.

Shepley, Tyler et Trenton m'aidèrent à me relever.

— Ça va ? me demanda Shepley.

— Oui, oui.

Taylor se redressa avec difficulté.

— Tu t'es fait mal ? me demanda-t-il.

— Je n'ai même pas touché le sol. Et toi ?

Il hocha la tête, le regard un peu flou.

— Là tout de suite, je ne sens plus rien.

Tyler lui donna une bonne tape sur l'épaule.

— C'est bien, mon grand.

America secoua la tête et se tourna vers moi.

— Tu veux autre chose que de l'eau pétillante ? Il a de l'avance sur toi.

— Je vois ça, répondis-je, souriant en le regardant se faire bousculer par ses frères.

— Oh, hé, on a tous un peu trop bu, dit Shepley. Arrêtez de vous chercher les uns les autres, ça va mal finir. J'ai pas envie de me faire jeter de l'hôtel alors qu'on n'est même pas sur le continent.

— On est sur le territoire américain, précisa Taylor en vacillant. Tout va bien.

— Tu vois ? enchaîna Ellison en le montrant du doigt. Il n'est pas si bourré que ça. La soirée peut continuer.

Les garçons allèrent faire une pause cigarette sur la terrasse, et America, Ellison et Camille vinrent s'asseoir à ma table.

America avait l'air épuisé.

— C'est toi qui as tout organisé ? lui demandai-je.

— Dans les moindres détails, oui. Abby ne voulait pas en entendre parler. Comme je tenais à un mariage de rêve pour ma meilleure amie, et à jouer les stars en tant que témoin de la mariée, il a bien fallu que je m'en occupe. Alors c'est ce que j'ai fait.

— Impressionnant.

Le crépitement soudain des gouttes de pluie sur la tente provoqua la précipitation des serveurs, qui descendirent les rideaux latéraux et poussèrent les tables pour que tous les invités soient à l'abri. Les garçons ne bougèrent pas de la terrasse, accueillant en riant l'averse tropicale qui les rafraîchissait.

Camille bondit et courut vers Trenton pour le prendre dans ses bras. Il la fit pivoter sur elle-même et elle éclata d'un rire joyeux, renversant la tête, les yeux clos.

Un serveur s'approcha des garçons, leur proposant un verre d'eau dans lequel éteindre leur cigarette, et ils regagnèrent la salle. Les énormes gouttes formaient des taches un peu

partout sur leurs chemises blanches.

Taylor s'assit à côté de moi et me prit la main pour la porter à ses lèvres.

— J'essaie de me conduire en invité civilisé, mais je ne pense qu'à une chose, te ramener dans la chambre.

— On les verra demain. La journée a été longue, je pense qu'ils comprendront, répondis-je, incapable de feindre l'envie de rester ne serait-ce qu'une seconde de plus.

Taylor se leva, je l'imitai.

— On y va, nous. Bonne nuit à tous ! lança-t-il à la cantonade.

D'une démarche moyennement assurée, nous longeâmes l'allée qui menait au bâtiment cinq. À moins de cinquante mètres de là, les vagues s'écrasaient sur la plage, mais il faisait nuit, et l'on ne distinguait que les lumières des maisons, sur la colline, de l'autre côté de la baie.

Et puis tout à coup, entre deux séries de vagues, deux voix s'élevèrent dans la nuit.

— Tu fais comme s'il suffisait d'actionner un interrupteur pour cesser d'aimer quelqu'un. On a déjà eu cette conversation des dizaines de fois. C'est *toi*, que je veux. C'est avec *toi* que je suis.

Taylor s'arrêta net, et je butai contre lui.

— Désolé, dit-il. C'est Tommy.

— Chuuut... murmurai-je, car il avait parlé bien plus fort qu'il ne l'avait sans doute voulu.

— ... Mais elle te manque et tu aurais préféré être avec elle ce soir. Et tu voudrais que je change tout dans ma vie pour ça ? hurlait Liis.

— C'est une situation impossible, répondit Thomas.

Je fis la grimace, à la fois mal à l'aise et désolée pour eux.

— Allez, viens, chuchotai-je. On ne devrait pas les écouter comme ça.

Taylor leva un doigt.

— Condamné à souffrir ? s'exclama Liis. Tout le week-end, tu m'as fait croire que tu tombais amoureux de moi !

— Mais c'est le cas ! Merde, Camille, comment faut-il que je te le dise ?

— Putain de merde, lâcha Taylor. C'est pas bon du tout, ça.

— C'est moi, ou il vient de l'appeler Camille ? demandai-je, horrifiée.

Taylor confirma d'un mouvement de tête.

— Oh putain, lâcha Thomas, d'un ton désespéré. Pardon. Pardon, pardon, pardon.

Je tirai Taylor par le bras.

— Allez, viens, on y va. S'il te plaît.

— Mais quelle c... je fais, moi, se désola Liis, la voix brisée par la douleur et la peine.

— Taylor... ! insistai-je.

— Je veux m'assurer qu'il va bien.

Au même moment, Thomas surgit du chemin qui menait à la plage. Il s'arrêta, surpris de nous trouver là. Puis son visage se ferma avec un air sévère.

— Hé, ça va ? demanda Taylor en s'accrochant à moi pour tenir debout.

L'expression de Thomas s'adoucit, il eut l'air inquiet, soudain.

— Tu as beaucoup bu ? demanda-t-il à son frère.

— Beaucoup, oui, répondis-je.

— Naaan, pas tant que ça, bafouilla Taylor en même temps que moi.

Thomas me regarda, puis se pencha vers son frère.

— Rappelle-toi ce que je t'ai dit. Va te coucher tout de suite. Tu sais comment ça tourne.

Taylor lui fit signe d'aller se faire voir, Thomas répondit d'une tape affectueuse sur l'épaule.

— Bonne nuit, dit-il avant de s'adresser à moi. Tu le mets au lit direct. Pas de douche. Pas besoin de le déshabiller. Au lit, qu'il puisse cuver.

Je fronçai les sourcils. J'avais déjà vu Taylor ivre. Le soir de la Saint-Sylvestre, il était bourré comme un coing. Moi, j'avais l'alcool triste, lui était plutôt du genre à bavarder, bavarder, bavarder jusqu'au bout de la nuit. Ce qui ne me déplaisait pas. Dans ces moments, il était honnête et décomplexé, parlait de ses sentiments, de tout ce qu'il avait en tête. Il n'y avait plus de filtre, plus de contrôle.

— Falyn ? m'interpella Thomas d'un ton autoritaire.

— Oui, j'ai entendu, répondis-je sans vraiment comprendre pourquoi il me donnait un ordre. Allez, Taylor, viens. On y va.

Thomas s'éloigna, et je guidai Taylor le long du sentier, dans l'escalier et jusqu'à notre chambre. Il s'appuya sur moi pour retirer ses chaussures, puis ses chaussettes.

— Beurk. Je crois que je vais les balancer direct, celles-là. Elles sont trempées de sueur, elles pèsent des tonnes.

— Miam. Voilà la franchise que j'aime tant.

Taylor leva la tête, une lueur indéfinissable brilla dans ses yeux, mais il détourna le regard et essaya de déboutonner sa chemise.

— Attends, je vais t'aider.

Il ne croisa pas mon regard pendant que je le déshabillais, pas plus que lorsque je me dévêtis à mon tour. Mais lorsque je m'agenouillai devant lui, il fit un pas en arrière.

J'eus un mouvement d'impatience.

— Mais qu'est-ce que t'as, à la fin ?

— Rien, dit-il en me relevant.

Il recula jusqu'au lit, sans me lâcher.

— Est-ce que ça a un rapport avec ce qu'a dit Thomas ?

Il secoua la tête.

— Non.

Je m'avançai pour l'embrasser, glissai les mains derrière son dos. Il était tout contre le lit, je n'eus qu'à pousser légèrement pour qu'il tombe, allongé sur le dos.

Lentement, je grimpai sur lui. Il plaqua ses mains sur mes hanches. Un grognement monta de sa gorge lorsque je léchai sa lèvre inférieure, et je sentis son sexe durcir contre moi pendant que je l'embrassai.

— Mmmh... j'ai pensé qu'à ça toute la semaine dernière, dit-il.

— Et pas cette semaine ? m'étonnai-je en me redressant.

— Cette semaine, tu m'avais demandé d'envisager le fait de ne pas avoir d'enfant. Et d'y réfléchir vraiment.

Je me penchai de nouveau, jusqu'à ce que ma poitrine soit contre son torse. Je déposai de petits baisers le long de sa mâchoire, avant de mordiller le lobe de son oreille, puis de l'aspirer doucement entre mes lèvres.

Il gémit, prit ma tête entre ses mains pour plaquer ma bouche sur la sienne. Je voulus m'asseoir sur lui, mais il agrippa mes hanches et me tint à distance.

— Chérie... souffla-t-il, haletant.

J'attendis, essayant de deviner ce qu'il allait me dire.

— Je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime, dis-je en me baissant pour quémander un autre baiser.

Il se redressa en même temps, et me repoussa si brusquement que je me retrouvai à cheval sur ses genoux.

— Taylor, tu veux bien me dire ce qui se passe, là ?

Il poussa un long soupir, peinant visiblement à clarifier ses pensées. Le demi-litre de whisky bu depuis le dîner n'aidait pas.

— On ferait mieux de dormir.

— Quoi ? Pourquoi ? demandai-je d'un ton qui avait sauté au moins une octave.

— Parce que j'ai besoin de cuver. J'aurais pas dû boire autant.

Je secouai la tête, ne sachant que penser.

— Je... je veux pas que tu me quittes, dit Taylor en se frottant la nuque.

Je le pris dans mes bras.

— Mais je suis là. Et je ne vais nulle part.

— Tu promets ?

Je penchai la tête sur le côté.

— Promets-le-moi, Falyn. Promets-moi que tu resteras.

Je haussai les épaules, amusée.

— Et où veux-tu que j'aille ?

Il me caressa le visage, comme s'il en étudiait la moindre ligne, le moindre détail.

— Je ne sais pas, soupira-t-il, le regard plus flou. J'ai cru que tu... Je croyais qu'on était... J'étais furieux contre toi. Je voulais juste ne plus y penser le temps d'une nuit.

J'hésitai un instant.

— De quelle nuit tu me parles ?

— De la semaine dernière. Quand j'étais à San Diego.

— Ah. Tu as pris une autre cuite alors ?

L'inquiétude que j'avais lue dans son regard toute la journée, la crainte, et même certaines choses qu'il m'avait dites... Je compris tout à coup.

La bouche entrouverte, je laissai la vérité se frayer un chemin dans mon esprit.

— Bébé, je te le jure, je pensais qu'on n'était plus ensemble. Même si c'est pas une excuse parce que je n'aurais pas dû faire ça de toute manière.

— Qu'est-ce que tu as fait ? demandai-je en m'écartant de lui pour m'envelopper dans le dessus-de-lit.

— Je suis allé dans un bar avec Thomas. J'étais mal, et je me suis bourré la gueule comme jamais. Thomas est parti, je suis resté.

— Tu es rentré avec quelqu'un.

— Je... Le bar était en face de chez Thomas. Elle m'a raccompagné.

— Donc, il est au courant. Mais bien sûr qu'il est au courant. Et il ne voulait pas que tu me le dises.

— Il pensait que tu ne me le pardonnerais pas.

— Et il avait raison.

Taylor resta bouche bée, puis voulut s'approcher de moi.

Je sautai du lit, tirant la couverture avec moi.

— Je reconnais que ce que j'ai fait était nul, dis-je. Je n'ai aucune excuse. C'était dégueulasse de ma part de te faire comprendre de cette façon à quoi tu t'exposais. Mais toi... toi, tu m'as dit que tu y réfléchissais. Tu réfléchissais à notre avenir, et tu devais décider si tu voulais de moi malgré ma stérilité. Et là, comme ça, tu sors et tu t'envoies en l'air avec la première venue ? En quoi exactement cela t'a-t-il aidé à prendre une décision ?

Il se leva, enfila un caleçon et fit un pas dans ma direction.

Les bras tendus devant moi, je reculai.

— Ne me touche pas !

— Je t'en prie, pardonne-moi. J'ai cru devenir fou, la semaine dernière. Je ne peux pas revivre un truc pareil, Falyn. C'est au-dessus de mes forces...

Sa voix s'était brisée, il baissa la tête.

Je m'assis sur le lit, regardant droit devant moi.

— C'est au-dessus des miennes aussi. Alors, qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

Il s'assit à côté de moi.

— Qu'est-ce qui est au-dessus de tes forces ?



— Continuer cette comédie, répondis-je en le regardant. Je ne peux pas rester ici. Et ce serait injuste que tu me le demandes.

— Tu as raison. Ce serait injuste. Mais je m'en fous. Je ne peux pas te perdre à nouveau.

— Thomas ne voulait pas que tu me le dises, mais tu me l'as dit quand même. Pourquoi ?

— Parce qu'il le fallait, avant qu'on...

— Tu ne t'es pas protégé ?

— Je... ne m'en souviens pas, avoua-t-il, honteux.

Une grimace de dégoût tordit mon visage. J'essuyai une larme.

— Tu avais promis que tu resterais, dit-il.

— Tu avais promis que tu ne ferais rien.

— Je suis stupide. C'était complètement idiot de ma part, je le reconnais. Mais je ne suis pas allé à San Diego pour te tromper. Je suis un connard fini qui a essayé de se changer les idées en baisant la première fille venue, mais je t'aime.

— On a tous les deux été idiots.

— Tu essayais de faire pour le mieux. Je n'ai pas tout de suite compris, mais tu avais raison. Prendre la décision de rompre aurait été difficile pour moi si je m'étais aperçu que je voulais des enfants.

Je me levai brusquement, il sursauta.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il, paniqué.

— Je me rhabille. Je pense qu'on peut considérer que s'envoyer en l'air n'est plus d'actualité.

Je me dirigeai vers la salle de bains, traînant avec moi le dessus-de-lit. Je me lavai le visage, puis me brossai les dents, m'estimant heureuse qu'il ne m'ait pas laissé lui faire une fellation. Il allait devoir faire les tests MST. Juste au moment où je pensais que le plus difficile était derrière nous, tout devenait beaucoup plus compliqué.

Je m'essuyai le visage, et les larmes montèrent. Pleurant en silence dans la serviette épaisse et douce, je repensai à tout ce qu'il avait dit depuis mon arrivée, et qui tout à coup prenait sens. Il avait pratiquement tout avoué dès le départ. Il avait fait une énorme erreur, mais pour le moment, il était le seul à avoir perdu confiance. J'étais tout autant capable de lui briser le cœur, et je n'avais pas besoin de coucher avec un autre pour y parvenir.

Je passai l'un de ses tee-shirts en guise de chemise de nuit et sortis de la salle de bains, le dessus-de-lit plié sous le bras. Taylor était toujours assis au même endroit, la tête entre les mains.

— Je vais rester, dis-je. On a beaucoup de choses à régler. Mais s'il te plaît, ne me mets pas dans la position de celle qui doit te consoler. Quand on sera ensemble avec les autres, tu vas devoir faire bonne figure.

Il approuva d'un hochement de tête, et remonta le long du lit pour se glisser dedans. Il me regarda installer la couverture, puis me coucher de mon côté.

— Est-ce que je peux te tenir dans mes bras ? demanda-t-il.

— Non, répondis-je simplement en lui tournant le dos.

Trouver le sommeil me fut impossible. J'entendais son souffle, ses soupirs, chacun de ses mouvements. La climatisation se mit en marche comme j'étudiais les détails d'une fissure dans le mur, puis dans le plafond. Nous avons passé suffisamment de nuits ensemble pour que je sache qu'il ne dormait pas non plus, mais nous restâmes ainsi, sans rien dire, sans nous toucher, vivant chacun de notre côté un véritable moment de torture.

J'avais le sentiment que je venais de trouver le sommeil lorsque, dehors, les oiseaux commencèrent à piailler. Taylor inspira profondément, puis souffla lentement, m'indiquant qu'il dormait encore.

Je sortis doucement du lit, mis mon maillot de bain, pris mes lunettes de soleil et mon téléphone et sortis sans faire de bruit.

— Oh. Salut, me dit Travis. Tu descends à la plage ?

— Oui. Toi aussi ?

Il secoua la tête.

— Non, je vais voir Thomas avant qu'ils partent. Leur vol décolle très tôt.

— Ah bon. Bah... à plus tard peut-être ?

— Oui.

J'allais poursuivre mon chemin quand Travis m'arrêta.

— Falyn ? Tu rends Taylor très heureux. Il me l'a dit, l'autre soir, mais de toute façon, ça se lit sur son visage. Ne laisse pas l'une des nombreuses conneries dont il est capable se mettre en travers de ça.

Mon ventre se noua.

— Alors *tout le monde* est au courant, si je comprends bien ?

— Tout le monde est au courant de quoi ?

Je fis la grimace.

— De rien. Félicitations, dis-je en m'éloignant, essayant de ne pas me ruer dans l'escalier.

J'étais la seule sur le chemin, et la première sur la plage. Tous les transats étaient libres, je m'installai le plus près de l'eau, et me détendis.

Dix minutes plus tard arriva un couple. Le jour se leva lentement, le ciel passant du bleu sombre au bleu clair, et le soleil acheva de colorer le panorama qui s'ouvrait devant moi.

Je fermai les yeux, écoutai l'océan, les oiseaux, respirai l'air chaud, tentai d'y noyer mes pensées. Sans succès aucun. La beauté qui m'entourait ne parvenait pas à effacer de mon esprit la vision horrible des mains de Taylor sur cette femme, en Californie – de ses lèvres sur les siennes, de ses baisers, de ses caresses, de tout ce qu'il m'avait fait déjà tant de fois, et du plaisir qu'elle avait dû avoir car ces choses-là, Taylor les faisait très, très bien.

Mon téléphone vibra, je regardai l'écran. C'était un message de lui.

*C'est toi, sur la plage ?*

Je me retournai, et le vis, au loin, sur notre terrasse.

*Oui.*

*OK. Je te laisse tranquille. Je voulais juste m'assurer  
que tout allait bien.*

*T'es pas obligé.*

*Je suis pas obligé de quoi ?*

*De me laisser tranquille.*

Moins de trois minutes plus tard, Taylor, en maillot de bain et lunettes de soleil, se tenait devant ma chaise longue. Il s'assit sur celle d'à côté, haletant.

— Il va falloir qu'on parle, commençai-je.

Il opina du chef.

— Je sais que mes excuses ne suffisent pas. Rien de ce que je pourrai dire ne réparera ma connerie. Et je deviens fou à essayer de trouver une solution.

Je regardais droit devant moi, pas mécontente que le large bord de mon chapeau me cache les yeux.

— Tu as raison. Mais tu n'es pas le seul à avoir fait une connerie. Je le reconnais.

Il se massa les tempes.

— Franchement, je suis soulagé de voir que tu prends ça avec autant de sang-froid. Mais pour être honnête, Falyn... ça me fout les jetons, que tu sois aussi... zen.

— Je ne me sens pas zen du tout, pourtant. Je me sens en colère et trahie. Notre avion est à 15 heures, et jusque-là, on est ensemble, dans ta famille. Péter un câble ne résoudrait rien.

Il m'observa un long moment.

— Et... donc ? Tu as prévu de me larguer dès l'atterrissage ?

— Je n'en sais rien.

Il soupira.

— Je suis désolé de te faire du mal. Désolé de t'avoir trahie. Désolé de t'avoir mise en colère. Si tu me laisses une autre chance, ça n'arrivera plus *jamais*.

— Je te crois.

Il s'assit sur le sable pour être plus près de moi, me prit la main, l'embrassa.

Nous restâmes sans rien dire pendant une demi-heure, puis Trenton et Camille arrivèrent. Peu après, Travis nous rejoignit, seul. Il ne dit pas un mot, alla s'asseoir un peu plus loin, et scruta l'océan.

— Houla, murmura Trenton en se levant pour le rejoindre.

Taylor serra ma main dans la sienne avant de la lâcher et de les retrouver à son tour. Ils bavardèrent un peu, mais restèrent silencieux pour l'essentiel. On aurait dit qu'ils fixaient tous les trois le même point sur l'océan.

— J'ai croisé Travis, ce matin, dis-je à Camille.

— Ah bon ? Où ça ?

— Il allait dans la chambre de Thomas. Tu crois qu'il y a un rapport ?

— Thomas ? dit-elle, pensive. Non, je ne pense pas.

Au ton de sa voix, je sus qu'elle mentait. Elle avait eu une aventure avec Thomas, elle savait des choses, savait ce qui s'était passé dans cette chambre.

Travis se leva brusquement et s'en alla. Taylor revint à côté de moi. Il semblait inquiet.

— Tout va bien ? demandai-je.

— Je ne sais pas. Il a refusé de nous parler.

Camille faisait comme si elle n'écoutait pas, alors je dis exactement ce que je voulais qu'elle entende.

— Pour une famille si unie en apparence, vous avez un paquet de secrets les uns pour les autres, on dirait, remarquai-je.

Taylor se laissa tomber contre son dossier.

— Ouais. On dirait.

— Apparemment, tu es le seul capable de dire la vérité.

Je regrettai mes paroles dès qu'elles sortirent de ma bouche.

Taylor se trompait. Je n'étais pas zen. Faire des remarques perfides et distribuer les coups bas, je ne m'en serais jamais crue capable, et c'était pourtant exactement ce que je faisais en cet instant.

Camille se tourna vers moi, furieuse.

— Ce n'est pas parce qu'on aime quelqu'un qu'on doit raconter tout ce qu'on sait sur lui.

— Tout dépend de qui est concerné par ces secrets, non ? demandai-je, toujours incapable de museler ma colère.

Camille se tut, trouva le même point que les garçons sur l'océan, et le fixa, la mâchoire serrée. Elle ne semblait pas m'en vouloir particulièrement. On aurait plutôt dit qu'elle était contrariée par ce qu'elle devait garder pour elle.

— Donc, tu sais pourquoi Travis ne tourne pas rond, dis-je. Mais tu ne l'as pas dit à Trenton parce que ça a un rapport avec Thomas ?

Taylor se tourna vers Camille, en quête d'une confirmation. D'un regard, elle me supplia d'arrêter.

J'eus un sourire en coin.

— Désolée. Je ne voulais pas te harceler, dis-je en soupirant. On a tous des secrets, Cami. Il faut juste être sûr qu'en les taisant, on ne fait pas souffrir ceux qu'on aime.

Camille me fixa longuement, puis retourna à la contemplation de l'océan, les yeux brillants de larmes.

— Putain, mais qu'est-ce qui se passe, là, quelqu'un peut m'expliquer ? bougonna Taylor.

— On ferait mieux d'aller prendre un petit déjeuner et de préparer nos bagages. À quelle heure faut-il partir pour l'aéroport ? Midi ? demandai-je.

— Oui, dit Taylor, visiblement préoccupé par Camille.

Il se leva, me tendit la main. Nous nous dirigeâmes vers le restaurant.

Taylor mangea sans un mot, perdu dans ses pensées.

— Elle était comment ? demandai-je soudain.

Taylor cessa de mastiquer. Je plissai le nez, secouai la tête.

— Non, ne réponds pas à cette question.

— Elle n'était pas comme toi.

— Non, ça, c'est sûr, dis-je en serrant les dents.

Il attendit patiemment tandis que la colère me retournait les entrailles. Il savait aussi bien que moi ce qui allait arriver ensuite.

— Quatre jours ? Vraiment ? sifflai-je.

Il fixa son assiette, mutique.

— Dis quelque chose.

— Il n'y a rien à dire. Je n'ai aucune excuse. J'ai déconné.

— Tu avais dit une semaine. C'est ce que *tu* as dit. Tu n'as même pas tenu ton propre délai avant de craquer et de t'envoyer en l'air avec une autre.

Il opina du chef.

— Arrête avec tes hochements de tête. Arrête de rester assis et d'encaisser, comme ça !

Il leva les yeux.

— Que veux-tu que je te dise ? Je suis assis là, mort de trouille à l'idée de me faire lourder, et je ne peux rien faire parce qu'on sait tous les deux que je le mérite, Falyn. Alors je baisse la tête, et j'encaisse, c'est tout.

— Et moi, je suis censée réagir à ça comment ?

Il ouvrit la bouche, sur le point de répondre, puis se ravisa.

Je fulminais. Pourtant, le remords et la peur, dans son regard, faisaient peine à voir. Il regrettait vraiment. J'étais en colère contre lui pour cela aussi. J'aurais mérité de pouvoir exprimer ma rage sans m'en vouloir, et même ça, il ne pouvait pas me le donner.

Incapable d'avaler une bouchée de plus, j'enfouis mon visage entre mes mains.

— Je demande l'addition ? proposa-t-il d'une voix brisée.

Je ne pus que hocher la tête.

— Merde, murmura-t-il. Tout allait si bien. Comment en est-on arrivés là ?

De retour dans notre chambre, les bagages bouclés, il fallut reprendre le chemin de la réception. Le hall était très animé, des clients allaient et venaient, le personnel s'appliquait à satisfaire toutes les requêtes.

— Nous devrions avoir une voiture, dehors, dit Taylor à la réceptionniste.

— Très bien, répondit-elle. J'espère que votre séjour au *Ritz-Carlton* vous a plu. Au plaisir d'une nouvelle visite, alors.

— Merci.

Il prit nos bagages. Dehors nous attendait le chauffeur qui était venu me chercher à l'aéroport.

Le trajet se fit en silence, Taylor regarda par sa fenêtre la majeure partie du temps.

— On a deux heures d'avance, annonçai-je à notre arrivée.

Le vol pour New York embarquait à peine, le nôtre n'était pas encore affiché. Nous nous installâmes dans un coin. Je regardai ma montre plusieurs fois, cherchant à voir s'il était inquiet pour ses frères, pour moi, ou pour les deux, me demandant si je devais lui parler ou le laisser à ses pensées.

Un bébé se mit à brailler quelque part derrière nous, et comme souvent lorsque j'entendais des pleurs de nouveau-né, mon cœur se serra. Il y avait des familles un peu partout, des mères exaspérées, des pères faisant de leur mieux pour contenir et distraire leur progéniture fatiguée.

Taylor regarderait-il un jour les enfants avec le même sentiment de manque que moi ? Et si le week-end à Saint Thomas devait marquer le début de notre fin ? La question ne se poserait peut-être même pas.

— Taylor, dis-je.

Il retira son doigt de sa bouche, cracha un ongle.

— Pardonne-moi, dit-il. Je n'essaie pas de t'ignorer. J'ai la tête à l'envers, c'est tout.

— Est-ce que tu veux parler de Travis ?

— Non, je veux parler de nous. Tu attends juste qu'on soit rentrés ? Le ciel me tombera sur la tête dès qu'on sera à la maison, c'est ça ?

Il me fixa d'un regard malheureux.

— Tu as baisé une autre fille parce que tu m'en voulais, dis-je d'une voix sourde. Pire, tu ne te souviens même plus si tu t'es protégé. Franchement, je ne sais pas trop quoi penser. Je ne sais pas ce que j'en penserai ce soir, ni demain, ni la semaine prochaine. Il va falloir qu'on improvise, sur ce coup-là.

Il baissa les yeux, fixa le sol. Son genou ne cessait de bouger.

— De quoi d'autre veux-tu qu'on parle ?

— Ce sujet me suffit, je t'assure.

J'insistai.

— De quoi d'autre ?

— Ce que tu as dit, à propos du fait qu'on a tous des secrets, c'est vrai. Et ça ne me plaît pas.

— J'ai vu Travis, ce matin. Il allait très bien.

Taylor se redressa brusquement.

— Avant de descendre à la plage ?

— Oui. Je sortais de notre chambre, et lui allait voir Thomas

Taylor réfléchit un instant, puis secoua la tête.

— Merde. Quelque chose se trame entre eux deux. Quelque chose d'important. Et de grave.

— Je pense que Camille est au courant. En partie du moins.

— Elle n'a pas dit tout de suite à Trenton qu'elle était sortie avec Thomas. Elle a attendu un moment avant de cracher le morceau, et j'ai toujours pensé que c'était parce qu'il y avait une autre raison, plus sérieuse. Je veux dire... On connaît tous Cami. Trenton était raide dingue d'elle depuis des années. Thomas n'avait dit à personne qu'il sortait avec elle, et j'ai toujours cru que c'était pour qu'on ne s'embrouille pas entre frères. Aujourd'hui... je ne sais pas. Ça a un rapport avec Travis, et je ne vois pas pourquoi.

— Il avait l'air anéanti, sur la plage. Qu'est-ce qui peut le mettre dans un état pareil ?

— Perdre Abby. Je ne vois rien d'autre. Il se fout de tout le reste. Merde... et si c'était mon père ? Il est peut-être malade.

Je secouai la tête.

— Thomas n'aurait aucune raison de n'en parler qu'à Travis.

Taylor réfléchit un moment, puis soupira.

— Je ne sais pas. Je ne veux plus y penser. Ça me fout la trouille, et ça me bouffe. Camille ne devrait pas en savoir plus sur ma famille que moi ou Trenton. C'est pas normal.

— Tu n'as qu'à réfléchir à cela. Pour te changer les idées.

— Et ne plus penser à nous ?

J'acquiesçai de la tête. Ses épaules s'affaissèrent, il se massa les tempes.

— Je t'en prie, ne fais pas ça.

Son désespoir était à peine supportable.



— Je t'aime. Tu m'as dit une fois que tu ne disais pas ça à la légère. Moi non plus. Ce que tu as fait ne me plaît pas. Mais ce que j'ai fait, de mon côté, ne vaut pas beaucoup mieux.

— Promets-moi juste que tu essaieras.

— Taylor...

— Je m'en fous. Je m'en fous, putain. Il faut qu'on trouve une solution.

— Le ciel ne va pas te tomber sur la tête. Il va falloir qu'on discute. Beaucoup. Et si on va dans le mur, tu t'en apercevras.

— Je m'en aperçois. Je le vois venir.

— Mais bien sûr que non ! répliquai-je, agacée.

— Tu comprends pas, souffla-t-il en se penchant vers moi. Jamais j'ai eu autant la trouille qu'en rentrant à Estes Park après avoir quitté ton appart. Jamais je ne me suis senti aussi seul qu'en attendant Thomas devant sa porte. Je pensais qu'en le voyant, tout irait mieux, mais non. Je voulais qu'il trouve les mots, qu'il m'explique pourquoi j'avais peur, mais il n'a rien trouvé du tout. Et ça n'a fait qu'aggraver mon état. J'ai compris ce que c'était uniquement en te voyant arriver dans l'entrée de l'hôtel, hier.

Je restai silencieuse. Je n'arrivais même pas à le regarder.

— C'était du chagrin, Falyn. Un chagrin comme j'en avais plus éprouvé depuis gamin, mais j'ai reconnu ce sentiment d'impuissance devant la perte de quelqu'un. Le sentiment que même avec tout l'amour du monde, on n'arrivera pas à faire revenir cette personne. Les cris, l'alcool, les prières, rien n'y fera. Il n'y a plus qu'un vide à la place. Et ce vide te brûle et te pourrit de l'intérieur jusqu'à ce que tu arrêtes de pleurer, parce que pleurer n'a jamais apaisé la douleur, et que tu commences à accepter la vie telle qu'elle est désormais.

J'avais le souffle court. Sa peine me bouleversait.

— Je mérite que tu me quittes, je le sais. Mais je suis prêt à tout pour que tu me donnes une autre chance. Que tu me laisses faire mes preuves. Coucher avec quelqu'un d'autre pour atténuer ses souffrances, c'est une connerie. C'est Thomas qui me l'a dit. Et c'est une leçon que j'ai l'intention de retenir.

— Il va y avoir des conditions, lâchai-je enfin, la gorge serrée.

— Tout ce que tu veux, répliqua-t-il sans hésiter.

— Tu dois faire des tests.

— J'ai déjà pris rendez-vous.

— J'ai besoin de temps. Je ne peux pas faire comme s'il ne s'était rien passé.

— Je comprends.

— Tu devras être patient avec moi s'il m'arrive d'être jalouse, et quand j'aurai tendance à oublier que c'est à cause de moi que tout est parti de travers.

— Écoute-moi bien. Ce n'est pas ta faute, articula lentement Taylor. On a tous les deux merdé. Et on le regrette tous les deux.

— Et c'est à peu près tout ce dont je suis sûre pour l'instant.

— Non. Tu sais aussi qu'on s'aime. Et grâce à cela, je suis persuadé que les choses iront mieux.

Je hochai la tête, et Taylor se détendit, mais pas totalement. Soit il doutait de ses propres paroles, soit il percevait mon propre doute. Il glissa ses doigts entre les miens, et nous attendîmes ainsi en silence, jusqu'à ce que notre vol soit annoncé.

— Je n’y arrive pas.

Je l’avais entendu, mais treize semaines de travail et de pardon m’empêchaient de le croire. Assise sur une chaise, dans sa chambre d’hôtel à Colorado Springs, j’affichai une expression neutre qui faisait écho au beige de la moquette et des rideaux.

Taylor était assis sur le lit, la tête entre les mains. Il ne portait qu’une serviette de toilette, nouée autour de sa taille, et sa peau était encore mouillée. Il sortait de la douche.

— Tu es là depuis deux jours à peine, dis-je. Et tu renonces ? Maintenant ?

Il hocha la tête, leva vers moi un regard fatigué, et je compris que je l’avais perdu. Le désir, le remords et la patience avaient disparu.

Je me levai, croisai les bras.

— Qu’est-il arrivé aux choses qui allaient s’arranger ? Aux efforts qu’on allait faire pour que ça marche ? Au pardon et à l’amour qui allaient nous aider ?

Il ne répondit pas.

— Tu m’aimes, continuai-je.

— Plus que tu ne peux l’imaginer.

— Alors je ne comprends pas ! m’écriai-je, nous surprenant tous les deux, les yeux brillants de larmes. J’ai réfléchi, encore et encore. J’ai passé des heures et des week-ends à essayer d’arranger les choses, à accepter de pardonner que tu aies posé les mains... et le reste... sur une autre femme. Me voilà prête à faire tapis pour qu’on ait une autre chance, à essayer d’ignorer les images qui me hantent chaque fois qu’on couche ensemble. Et toi, tu renonces, tu laisses tomber, comme ça ? Eh bien non. Je refuse. Tu n’as pas le droit de dire que c’est fini. Ce n’est *pas* fini ! dis-je en secouant la tête et en m’apercevant que je m’étais levée pour faire les cent pas.

— Ce n’est pas ce que j’ai dit, coupa Taylor avec un sourire. Mais c’est... c’est bien, ça. Ça me plaît.

Debout au milieu de la chambre, je le fixai d’un regard méfiant.

— Mais de quoi tu parles, alors ?

Il soupira.

— Je n'avais pas évoqué mes trajets jusqu'ici parce que... Comment dire... On avait des trucs un peu plus importants à régler, et je ne voulais pas passer pour une petite nature.

Il se leva, vint poser les mains sur mes épaules.

— Mais je suis toujours partant. Pour tout ce qu'on a dit. Je n'arrive plus à vivre sans toi, c'est tout. Je veux qu'on habite au moins dans la même ville.

Je me laissai tomber sur le lit, les bras serrés sur le ventre.

— J'ai cru que tu rompais.

Il s'agenouilla devant moi.

— Jamais. Après toutes ces semaines à me rendre malade pour essayer de me racheter ?

Je fronçai les sourcils.

— À te rendre malade ?

— J'ai jamais dit que c'était agréable, murmura-t-il en nouant ses mains derrière sa tête.

Il m'embrassa sur la joue, tendrement. Je m'abandonnai à son baiser en riant.

Le téléphone sonna. Il y eut un moment d'hésitation, puis Taylor se releva et alla répondre.

— Allô ? Oui, c'est moi. Qui ?

Je le vis blêmir.

— Je... heu... je descends tout de suite, dit-il avant de raccrocher.

— Un problème ? demandai-je.

— Le réceptionniste dit qu'une femme m'attend en bas, au bar. Alyssa Davies.

Je fis la moue, ce nom ne me disait rien.

— C'est la femme avec qui... à San Diego.

Je me levai.

— Elle est *ici* ?

— Faut croire, dit-il en se frottant la nuque.

— Pourquoi ?

— Je n'en sais rien, bébé.

— Tu as fait les tests, dis-je, essayant d'ignorer la panique intense qui se répandait en moi.

— Oui. Non, ça ne peut pas être ça. Ce n'est pas ça.

Mon cœur battait à tout rompre, je sentais mon poulx cogner à mes tempes, mes mains tremblaient.

Et puis l'inquiétude disparut de l'expression de Taylor, et un sourire vint l'adoucir.

— Viens avec moi. On va tirer ça au clair ensemble.

Je pris la main qu'il me tendait, attrapai mon sac au passage et le suivis. Il ne me lâcha pas lorsque, à l'entrée du bar, il vit une femme magnifique assise, seule, dans l'un des box qui bordaient la salle.

Nous nous glissâmes sur la banquette, en face de celle que jamais je n'avais imaginé rencontrer un jour.

— Je sais que tu es surpris de me voir ici, commença-t-elle. Je te prie de m'excuser de ne pas avoir appelé d'abord.

Elle eut un regard pour moi, puis baissa les yeux sur nos mains enlacées.

— Mais ce que j'ai à te révéler, poursuivit-elle, ne se dit pas au téléphone.

La main de Taylor serra la mienne. Où trouvait-il cette force ?

— Est-ce qu'elle...

Alyssa ne termina pas sa phrase. Taylor hocha la tête.

— Je te présente ma fiancée, Falyn. Elle sait qui tu es, et ce qui s'est passé.

— Mais elle n'est pas au courant de ça, dit Alyssa en sortant une feuille pliée de son sac.

On aurait dit qu'elle avait été froissée plusieurs fois, puis défroissée, et repliée. Elle la posa sur la table, et la poussa devant Taylor.

Celui-ci la prit, la déplia, la lut. La reposa. J'attendis, scrutant son visage. Son regard semblait vide, il était tellement immobile qu'un instant, je me demandai s'il respirait encore.

J'avais quelques idées sur ce que pouvait dire ce papier. Aucune ne me plaisait.

— Enceinte ? dit enfin Taylor.

Ce fut comme un coup de poing dans le ventre. Et j'eus les larmes aux yeux presque instantanément.

Alyssa soupira.

— Ça fera quinze semaines demain. J'ai rendez-vous jeudi pour une IVG.

— Est-ce que tu veux... que je t'accompagne ? proposa Taylor.

Alyssa eut un petit rire.

— Non. En fait, j'ai annulé.

— Donc... tu veux le garder.

— Non.

Je me massai le front, gardant les yeux baissés pour ne pas hurler. Non, pas ça. Pas un bébé.

— Tu vas l'abandonner ?

— Ça dépend, dit Alyssa en remettant le papier dans son sac. Je ne peux pas l'élever. Est-ce que tu peux, toi ?

La froideur de son attitude me rendait folle.

Taylor posa une main sur son torse.

— Tu me demandes à moi si je veux le garder.

Elle croisa les mains.

— Le terme est fixé au 7 décembre. Juste après, j'ai une affaire très importante à plaider. Je suis prête à mener cette grossesse jusqu'au bout, puis à renoncer légalement à mes droits, comme pour une adoption normale.

*Elle est belle, sûre d'elle, enceinte de Taylor, et avocate ? Elle me dépasse d'une tête en tout point de vue...*

— Arrêtez, intervins-je. Vous devez absolument réfléchir à ce que vous faites.

Elle me fixa d'un regard furieux.

— Pardonnez-moi. Vous êtes ici pour Taylor, et je respecte ça, mais je ne vous demande pas votre avis.

— Je comprends bien. Mais j'ai été dans votre situation. Il ne s'agit pas d'une transaction commerciale. Il s'agit d'un bébé.

— Vous avez...

— Abandonné un enfant, oui. C'est une chose que l'on n'oublie jamais. Je... En fait, vous devez être absolument certaine que c'est ce que vous désirez avant de prendre votre décision.

Elle cligna les yeux, sembla nous voir tous les deux pour la première fois, puis arrêta son regard sur Taylor.

— Je te laisse prendre la décision. Si tu choisis toi aussi de renoncer à tes droits, je lancerai le processus d'adoption. On m'a déjà recommandé plusieurs agences à San Diego.

— Si vous voulez garder le bébé, je sais que Taylor vous aidera, dis-je.

Il acquiesça. Il semblait à des années-lumière de là.

— Je n'ai besoin de personne, mais j'apprécie votre proposition.

Je me levai. Taylor voulut me retenir.

— Où vas-tu ?

— Je rentre.

— Attends... juste une seconde, je vais te raccompagner.

Ma gorge se serra, les mots peinaient à en sortir.

— Non, reste. Vous avez beaucoup de choses à vous dire, tous les deux.

Il voulut se lever, je posai une main sur son épaule.

— Cette décision ne me regarde pas, Taylor. Et elle est importante.

Il me regarda, inspira longuement.

— Comment ça, elle ne te regarde pas ?

— Ce que je veux dire, c'est que c'est à toi de la prendre, et à toi seul.

— Rappelle-toi ce que tu m'as dit il n'y a pas dix minutes de ça.

— Je me rappelle. Je me rappelle beaucoup de choses. Reste. Si tu pars, tu le regretteras.

Je posai le téléphone qu'il m'avait donné sur la table, et quittai le bar.

— Falyn !

Je ne répondis pas.

Dans le hall, je croisai Dalton.

— Salut, Falyn ! Tu sors ?

Je répondis d'un sourire poli et quittai l'hôtel, luttant contre les sanglots. Le chemin était long jusqu'au *Bucksaw*, et je sentis que chaque pas serait une épreuve.

Mais je ne pleurerais pas. Tant de fois, j'avais dit et répété à Taylor que notre rencontre n'était pas le fruit du hasard. Elle devait m'aider à tourner la page de mon passé. Mais les histoires tristes ont la drôle d'habitude de se terminer comme elles ont commencé, et l'ironie de la situation ne m'avait pas échappé. J'avais abandonné mon enfant, et ne pouvais plus en avoir. Taylor avait décidé de rester avec moi malgré tout, et par effet boule de neige, une série d'événements – initiée par moi – faisait qu'aujourd'hui, il allait être papa.

Les lampadaires s'allumaient en grésillant, les étoiles apparaissaient dans le ciel crépusculaire, et j'avais encore un long chemin devant moi. La circulation était fluide, rapide. J'entendais les basses des voitures bourrées de jeunes, qui klaxonnaient sur mon passage, mais je marchais avec une seule chose en tête : la grossesse d'Alyssa.

L'été battait son plein, il n'avait pas plu depuis plusieurs semaines. Les incendies avaient ramené la brigade de Taylor dans la région.

Le centre-ville était loin, et je manquais d'exercice. Je fis une courte pause. Une Mercedes Classe G noire ralentit et s'arrêta à ma hauteur. La vitre teintée côté passager descendit, révélant Blaire au volant. Elle était seule. Je repris mon chemin, mais elle klaxonna.

— Falyn ? appela-t-elle. Où vas-tu ma chérie ?

Je soupirai.

— Personne ne t'entend, là.

— Tu rentres chez toi ?

— Oui.

— Monte, s'il te plaît. Je te raccompagne. On n'est pas obligées de parler.

Je regardai le trottoir, devant moi, puis fixai Blaire.

— Pas un mot ?

Elle secoua la tête.

Je n'avais vraiment pas envie de monter dans ce 4 × 4, mais mes pieds me faisaient déjà souffrir, et je n'avais qu'une envie, me glisser dans mon lit et pleurer. J'ouvris la portière et montai.

Un sourire victorieux éclaira le visage de Blaire, qui redémarra.

Au bout de cinq cents mètres à peine, elle soupira.

— Ton père ne va pas très bien. Je crois que sa campagne le fatigue beaucoup.

Je ne répondis pas.

— Ta voiture est toujours à la maison, tu sais. Ton père la conduit de temps en temps pour s'assurer qu'elle est en état de marche. Il en change l'huile, etc. Nous aimerions que tu la reprennes.

— Non.

— Marcher ainsi dans la nuit, en ville, ça peut être dangereux.

— Je ne sors presque jamais.

— Mais au cas où tu sortirais...

— Tu avais dit qu'on ne parlerait pas.

Nous étions déjà au *Bucksaw*. Blaire se gara.

— Tu dois revenir à la maison, Falyn. Ou alors, laisse-nous au moins t'installer dans un appartement. Ton père pourra te trouver un emploi décent.

— Pourquoi ?

— Tu sais très bien pourquoi, répliqua-t-elle sèchement.

— Pour sauver les apparences, comme toujours. C'est ça ? Vous vous fichez complètement de moi.

— C'est faux. Savoir que tu vis dans ce taudis, me révolse, dit-elle en levant les yeux sur l'étage, au-dessus du restaurant.

— Mais tu ne vois pas où ça a mené notre famille, cette obsession des apparences ? Ton mari est malade. Ta fille ne veut plus te voir. Et tout ça pour quoi ?

— Parce que c'est important ! répondit-elle dans un sifflement.

— Pour vous. C'est important *pour vous*. Rien ne m'oblige à mener une vie que je déteste juste pour que vous vous sentiez importants.

Elle plissa les yeux.

— Pourquoi notre mode de vie te dérange-t-il à ce point ? Parce que je veux que tu fasses des études ? Parce que je refuse que tu vives dans un immeuble qui mériterait d'être condamné ?

— Dit comme ça, tout a l'air merveilleux. Mais tu ne peux pas continuer à occulter ce qui te déplaît. Tu ne peux pas simplement tirer un trait sur une grossesse et faire comme si rien ne s'était passé. Tu ne peux pas cacher un bébé, ou faire comme si ta fille n'était pas serveuse et refusait de devenir médecin. La vie, ce n'est pas un montage des meilleurs moments. Il faudrait que tu l'acceptes, un jour, et que tu cesses de prétendre le contraire.

Elle inspira profondément.

— Tu as toujours été d'un égoïsme sans nom. Comment ai-je pu croire un seul instant que ce soir, ce serait différent ?

— Ne reviens plus jamais, dis-je en descendant de la voiture.

Comme elle avait descendu la vitre côté passager, je me penchai.

— C'est la dernière fois que tu nous traites ainsi. Si ton père perd les élections à cause de toi, tu peux faire une croix sur toute aide de notre part.



— Je n'en attendais aucune, de toute façon. Merci de m'avoir déposée.

Je m'éloignai, sans répondre lorsqu'elle tenta de me retenir. La nuit était tombée, et j'étais épuisée, physiquement et émotionnellement. Les phares de la Mercedes balayèrent la vitrine du *Bucksaw*, puis s'éloignèrent et disparurent.

La salle était plongée dans l'obscurité, j'étais seule. Je me laissai glisser le long du mur, sur le sol carrelé orange et blanc, puis me recroquevillai en chien de fusil, et pleurai jusqu'à ce que le sommeil m'emporte.

\*  
\*   \*  
\*

Quelqu'un appuya sur mon épaule, je répondis d'un mouvement pour me dégager. On appuya de nouveau et j'ouvris les yeux, levant une main pour me protéger d'une nouvelle agression.

Lorsque, enfin, j'y vis un peu plus clair, je découvris Pete, au-dessus de moi, l'air inquiet.

Je me passai une main sur le visage et me redressai.

— Quelle heure est-il ? demandai-je sans vraiment attendre de réponse.

Un coup d'œil à ma montre m'apprit qu'il était 5 heures du matin. Samedi matin. Chuck et Phaedra allaient arriver d'un moment à l'autre.

— Merde ! dis-je en me levant précipitamment.

Pete me retint par le poignet comme je tentais de courir vers l'escalier. Je posai une main sur la sienne.

— Je vais bien, ne t'en fais pas.

Il ne me lâcha pas.

— Vraiment. Je t'assure.

Il porta son pouce à ses lèvres, petit doigt en l'air.

— Non, je n'ai pas bu. La fille avec qui Taylor a couché à San Diego ? Elle est enceinte.

Pete ouvrit des yeux ronds comme des soucoupes, et me lâcha. Je grimpai les marches quatre à quatre.

Une bonne douche m'aida à chasser les souvenirs de la veille avant qu'ils ne refassent surface.

Jamais je n'avais été aussi heureuse à la perspective de travailler un samedi. C'était une journée chargée, en général, et ce week-end, en plus, il y avait un festival en ville. Des clients impatients et affamés, je ne connaissais pas de meilleure distraction quand on avait des soucis. Je n'avais plus de téléphone, donc Taylor ne pourrait pas m'appeler. Il ne pouvait que venir, et je savais qu'il était dans l'équipe de jour tout le week-end.

Malheureusement, tout n'était pas si simple. J'oscillais entre les larmes et la colère. J'étais inquiète de le savoir luttant contre des incendies alors qu'il devait avoir l'esprit

ailleurs. Le laisser régler seul le problème Alyssa n'avait rien résolu, j'étais de toute façon responsable du marasme dans lequel nous nous trouvions. Taylor avait juste aggravé la situation. Mais son boulot ne changerait pas, et nos problèmes non plus. Le moment était venu pour moi de tirer ma révérence pour de bon. Il fallait bien que l'un d'entre nous le fasse.

Je redescendis, nouant mes cheveux encore mouillés en un chignon au sommet de mon crâne. De la cuisine venait la voix de Phaedra, qui parlait toute seule. Je poussai les portes battantes et allai m'installer sur mon plan de travail favori.

Hector lavait des légumes, la tête basse, et ne disait pas un mot. Pete épluchait des pommes de terre tout en grimaçant à mon intention.

— On peut savoir ce qui se passe ? demanda Phaedra d'un ton sec.

Chuck apparut derrière elle, apparemment sans intention de la calmer. J'ouvris la bouche, mais elle leva une main pour m'arrêter.

— Et ne me dis surtout pas que ce n'est pas grave ou que tu as juste eu une nuit difficile, parce que rien de tout cela ne mérite de passer la nuit en position fœtale sur un sol carrelé.

Je refermai la bouche. Phaedra était capable d'intimider n'importe qui, mais jamais je ne l'avais vue en colère à ce point.

— Je t'écoute, me lança-t-elle.

— Quand j'ai demandé à Taylor de faire une pause, il est allé à San Diego, voir son frère. Il a... couché avec une autre femme, là-bas. Il m'en a parlé quand on est allés à Saint Thomas. Et on essayait de surmonter ça.

— Et... ? demanda-t-elle sans fléchir.

J'inspirai un grand coup, la gorge serrée.

— Elle est enceinte.

J'entendis quatre petits cris de surprise, et effaçai d'un geste rapide les larmes qui roulaient sur mes joues.

— Elle va le garder ? demanda Chuck.

Je répondis d'un hochement de tête.

Phaedra tentait de conserver son attitude sévère, mais changea de position, mal à l'aise.

— Et qu'en dit Taylor ?

— Je ne suis pas restée assez longtemps pour le savoir.

Phaedra sortit de sa poche un trousseau de clés et me le lança. Je reconnus aussitôt le porte-clés.

— Il y a aussi le problème de ta voiture. Tes parents sont venus la déposer, mais il faut que tu la bouges, elle bloque une place sur le parking clients.

— Quoi ?!

— Je leur ai dit que tu n'en voulais pas, intervint Chuck.

Je baissai les yeux sur les clés, entre mes mains.

— Ma voiture est ici ? Ils l'ont laissée, et c'est tout ?

— Seigneur, mais tu n'écoutes donc pas ce qu'on te dit ? s'agaça Phaedra.

— Où est-ce que... je la gare ?

— À côté de celle de Kirby, par exemple ? Les places ne manquent pas, dans la rue.

Allez, bouge-toi !

— Pourquoi es-tu en colère ? demandai-je en essuyant mes larmes.

— Je ne suis pas en colère, bon sang ! Je suis inquiète ! Fiche le camp. J'ai des tartes à préparer.

Elle pivota sur ses talons et s'éloigna en direction de l'arrière-cuisine, essuyant ses larmes, elle aussi.

— Tu veux que je la bouge pour toi ? proposa Chuck.

— Non. Je vais le faire. Merci.

— Falyn... dit-il, d'une voix plus douce. Que Pete t'ait trouvée comme ça sur le sol, ça nous inquiète. On aurait aimé que tu nous parles.

— Ça vient d'arriver. Je n'ai eu le temps d'en parler à personne.

— Tu aurais dû nous appeler.

— J'ai rendu son téléphone à Taylor.

— Il le sait ?

— Oui.

— Donc c'est terminé...

Je serrai les clés au creux de ma paume, sentis les arêtes métalliques mordre ma peau.

— Il doit se concentrer sur quelque chose de beaucoup plus important.

Je me dirigeai vers la porte.

— Falyn ?

Je m'arrêtai sans me retourner.

— C'est à lui de décider s'il fait de toi une priorité ou non.

— Le problème n'est pas qu'il me choisisse ou pas, lâchai-je par-dessus mon épaule. Le problème, c'est que je ne pourrais plus me regarder en face s'il me choisissait.

Le samedi et le dimanche, après le travail, au lieu d'attendre Taylor, je pris ma voiture et sillonnai la ville sans destination précise, cherchant à me perdre, ne rentrant que lorsque la fatigue se faisait trop sentir.

Le lundi, j'étais persuadée que Taylor aurait mieux à faire que venir me voir au boulot, mais à 11 h 30, je les vis arriver, lui et sa bande.

Kirby, qui savait déjà ce qu'elle avait à faire, les installa à la table du fond, et Phaedra prit leur commande. Je fis de mon mieux pour les ignorer, mais Dalton mit un point d'honneur à me saluer.

Je répondis poliment. Dans un coin de mon champ de vision, je vis Taylor, qui me scrutait, et attendait que je le regarde. Je passai mon chemin.

— Falyn, ta commande ! cria Chuck.

Je gagnai le passe-plat encore plus rapidement que d'habitude. Il n'y avait pas d'assiette en vue, et je compris que c'était sa façon de me laisser un moment pour me ressaisir. Je me glissai alors dans la cuisine et me calai contre mon plan de travail favori.

— Ça va aller, ma grande ? demanda Chuck.

Je secouai la tête puis, inspirant un grand coup, repartis dans la salle en poussant la porte des deux mains. Je devais absolument avoir l'air sûre de moi et de ma décision de rompre, car je savais que si je montrais une seule seconde d'hésitation, de faiblesse, Taylor s'engouffrerait dans la brèche et ne me lâcherait plus tant que je ne céderais pas. Il m'avait déjà prouvé de quoi il était capable après notre voyage à Saint Thomas, je n'aurais plus une seconde de répit.

Mais là, il ne tenta pas de me faire une scène. Il mangea, paya l'addition, et s'en alla.

À 13 heures le lendemain, je pensais ne plus jamais le revoir quand il arriva pour le déjeuner, en compagnie de Trex. Cette fois encore, Phaedra s'occupa de leur table.

Au moment où je passais dans l'allée, il tendit une main vers moi.

— Falyn, je t'en prie...

Le désespoir dans sa voix était tangible, mais je réussis à ne pas craquer. Je restai sans rien dire, il n'osa pas poursuivre. Très peu de gens s'aperçurent de ce qui se passait, mais Phaedra s'en agaça.

— Falyn chérie, dit-elle en s'approchant. Ça ne peut plus durer comme ça.

Après un hochement de tête, je battis en retraite dans la cuisine. À mon retour, j'eus du mal à la regarder en face, honteuse de l'avoir laissée régler mes problèmes.

— Je lui ai dit qu'il pouvait toujours venir, mais en me promettant de ne pas faire de scandale. Il a accepté de ne plus t'importuner.

Je hochai la tête, les bras croisés sur le ventre.

— Veux-tu que je lui demande de ne plus revenir ? proposa Phaedra. Je t'avoue que jouer les cerbères avec un garçon aussi gentil que lui me coûte un peu. On dirait un chaton égaré.

— Non, il ne le prendrait pas très bien. Il est ici juste pour l'été. Quand il sera reparti à Estes Park, il ne pourra plus venir tous les jours. Et l'été prochain, s'ils reviennent, il s'en sera remis.

Phaedra me tapota l'avant-bras.

— Pas sûr, ma chérie. De mon point de vue, vous ne vous en remettrez ni l'un ni l'autre. Tu es certaine de ne pas vouloir essayer de trouver une solution ? Je sais que c'est compliqué, mais peut-être qu'à deux, tout serait un peu plus simple ?

Je secouai la tête et me redressai avant de pousser la porte de la cuisine. Le reste de la journée s'écoula sans heurt, servir des clients en feignant de ne pas avoir le cœur brisé demandait juste un peu plus de concentration.

Ce soir-là, dans mon lit, je me jurai d'oublier Taylor – sa façon de me prendre dans ses bras, ses lèvres qui réchauffaient les miennes, la douceur de sa voix lorsqu'il me disait « je t'aime ».

Oublier, c'était toujours mieux que faire son deuil.

Cela dura pendant des jours. Il venait déjeuner, et chaque fois, je me disais que le voir serait plus facile. Mais non.

Comme il me l'avait dit, je devais accepter la présence permanente d'une douleur en moi. Penser à lui, le regretter, le pleurer n'était plus une option. Sa vie avait changé de cap. À défaut de pouvoir l'oublier, j'allais devoir vivre avec cette douleur.

\*  
\*   \*

Mai passa, juin arriva.

Le ciel était chaque jour plus brumeux, et les infos, à la télévision, plus alarmantes. Les feux de forêts, dans la région, avaient atteint un pic, les pompiers et sapeurs forestiers n'avaient jamais autant été appelés sur le terrain. Malgré cela, Taylor venait déjeuner tous

les jours, parfois seulement vers 14 ou 15 heures, ou passait juste prendre un sandwich, couvert de suie et luisant de sueur.

Vers la mi-juillet, Phaedra et Chuck envisagèrent de lui interdire l'accès au restaurant, mais ni l'un ni l'autre ne parvint à justifier une telle décision. Il ne provoquait jamais de scandale, commandait toujours un repas, payait rubis sur l'ongle, était généreux en pourboires et toujours poli. Pas une seule fois il ne tenta de m'approcher, ni même d'entamer une conversation.

Taylor venait, tout simplement, et attendait patiemment que je craque.

Le *Bucksaw* était fermé depuis une demi-heure, Kirby et moi venions de terminer le rangement quand Phaedra avait abordé le sujet. Comment faire avec Taylor ?

— On ne peut pas lui interdire de venir juste parce qu'il aime Falyn, dit Kirby, que notre conversation écoeurait.

— Mais ce n'est pas normal, argumenta Phaedra. Et c'est très mauvais pour tout le monde. Il va bientôt être papa. Il doit se préparer à cela.

J'étais d'accord.

— C'est un bon gars, Phaedra, intervint Chuck. Elle lui manque. Après l'été, il va repartir à Estes, le bébé arrivera en décembre, et ça l'occupera.

Kirby fit la moue.

— T'es cruel, là.

— Kirby... menaça Phaedra.

— J'ai toujours été franche avec lui, dis-je. Je ne veux pas être mêlée à une adoption.

— Mais c'est son bébé ! s'exclama Kirby.

— Tu ne peux pas comprendre, rétorquai-je sèchement.

— Tu as raison, je ne comprends pas, dit-elle. Je ne comprends pas parce que c'est incompréhensible.

— C'est peut-être son enfant, mais les risques sont les mêmes que pour une adoption. Et ces risques, je ne suis pas assez forte émotionnellement pour les prendre. Elle peut revenir sur sa décision. Elle peut exiger la garde partagée, ou exclusive. Elle peut gagner sur tous les plans, Kirby, et repartir en Californie avec son bébé. Je ne veux pas perdre un autre enfant !

Il y eut un silence.

— Comment ça... un autre enfant ? lâcha enfin Kirby.

J'enfouis mon visage dans mes mains. Phaedra me prit par les épaules.

— Falyn a eu un bébé juste après le lycée. Elle a dû abandonner sa fille.

Kirby me regarda un long moment.

— Je suis désolée. Vraiment, dit-elle enfin.

Le choc passé, une expression de colère se lut sur son visage.

— Je suis désolée, c'est vrai. Mais il était prêt à renoncer à fonder une famille pour toi, et toi, tu n'envisages pas une seconde de fonder une famille pour lui. Tu dis que tu fais cela, pour le protéger, mais la vérité c'est que tu as la trouille.

— Kirby, ça suffit ! ordonna Phaedra.

Kirby sauta du tabouret sur lequel elle était juchée, et chercha quelque chose à faire. Elle monta le son du petit poste de télévision qui se trouvait en hauteur, dans un coin de la salle. Levant les yeux vers l'écran, elle croisa les bras.

— Falyn ? dit-elle sans quitter l'écran.

— Laisse-la tranquille, Kirby, dit Chuck.

— Falyn ! s'écria-t-elle en se ruant sur la télécommande pour mettre le son au maximum.

Horriés, nous découvrîmes une journaliste sur fond d'herbes hautes et d'arbres en flammes tandis qu'un bandeau défilait en bas de l'écran, annonçant « UNE BRIGADE DE SAPEURS FORESTIERS PORTÉE DISPARUE ».

— C'est exact, Phil, disait la journaliste. Nous sommes sans nouvelles de la brigade rattachée à Estes Park qui a été envoyée dans la région de Colorado Springs pour aider au contrôle de cet incendie. Le commandant en charge des opérations a officiellement annoncé que tous ses hommes étaient portés disparus.

Je courus vers la télévision. En un instant, tout ce que j'avais juré d'oublier me revint en mémoire – sa peau contre la mienne, la fossette qui creusait son menton, son rire, le confort de ses bras, la tristesse dans son regard quand j'étais partie de l'hôtel.

— Cassandra, a-t-on une idée de l'endroit où se trouve cette brigade ? demandait le présentateur.

— Les dernières informations que nous avons remontent à 18 heures. La brigade se trouvait alors au point de convergence entre les deux incendies principaux.

J'attrapai mes clés et courus jusqu'à ma voiture. Moins de dix minutes plus tard, j'étais à l'hôtel de Taylor. Dans l'entrée, la première chose que je vis fut Ellison, en compagnie d'un groupe de pompiers et de sapeurs. Elle fixait l'immense écran plat du hall, une main sur la bouche.

— Ellie !

Elle courut vers moi, me prit dans ses bras, manquant me renverser. Elle me serra fort, en reniflant.

— Je viens de l'apprendre, dis-je en essayant de ne pas paniquer. Tu as des nouvelles ? Elle me lâcha, secoua la tête, s'essuyant le nez avec un mouchoir.

— Rien. On est arrivé juste après 19 heures. Tyler a conduit comme un dingue. Il est sur le terrain, avec les autres. Ils les cherchent.

À mon tour, je la serrai dans mes bras.

— Je sais qu'ils vont s'en sortir.

— Parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement, dit-elle en reculant pour me regarder avec un sourire un peu forcé. Je suis au courant pour le bébé. Le premier petit Maddox. Jim est aux anges.

Je me décomposai.

— Oh. Non. Seigneur. Non. Est-ce que... tu n'es plus enceinte ?

Je restai là, horrifiée, perdue, ne sachant que dire. Elle affichait la même expression.

— Tu as raison, finit-elle par dire. Ce n'est pas le moment. Viens, on va s'asseoir. Trex a des infos toutes les demi-heures de ses gars.

— Taylor ?

Ellison haussa les épaules.

— Je sais pas. Il a juste dit « ses gars ».

Nous nous installâmes sur un canapé, dans un coin du hall. Et l'attente commença. Les heures passant, la foule se fit moins dense.

J'avais les paupières lourdes, et chaque fois que je fermais les yeux, les rouvrir me semblait plus difficile. Le réceptionniste nous apporta du café et des donuts, mais nous n'avions pas faim.

Trex nous rejoignit et se laissa tomber dans un fauteuil.

— Des nouvelles ? demanda Ellison.

Il secoua la tête, visiblement découragé.

— Et l'équipe de secours ? demandai-je.

— Rien, dit Trex. Je suis désolé. Mes gars ne donnent que des confirmations visuelles, et ça fait une heure qu'ils n'ont plus vu personne. Les hélicos sillonnent la zone avec des projecteurs, mais avec la fumée, on ne distingue presque rien. Je les rappelle dans dix minutes. Je vous préviens dès que j'ai quelque chose.

Ellison le remercia d'un hochement de tête, mais son attention fut soudain attirée par quelque chose, dans l'entrée.

C'était Taylor, la peau noire couverte de suie et de poussière. Il retira son casque. Je me levai, les yeux brillants de larmes.

Je me penchai en avant, à la fois figée par l'angoisse, et impatiente de courir dans ses bras.

Et puis Ellison bondit et se rua en avant pour se jeter à son cou.

Ce n'était pas Taylor, mais Tyler. L'anéantissement que j'éprouvai en cet instant n'eut d'égal que celui que j'avais éprouvé lorsqu'on m'avait arraché Olivia des bras.

Je vis alors que sur le visage de Tyler, des larmes traçaient de longues traînées plus claires. Il serra Ellison dans ses bras, et secoua la tête.

— Non, murmurai-je. Non !

Déjà, ils étaient près de moi.



— La brigade de Taylor a été prise à revers quand les deux feux ont convergé. Ils ont peut-être réussi à s'abriter dans une grotte, mais... les températures étaient... c'est pas très bon signe, Falyn. J'ai essayé, ils ont dû me sortir de force du brasier. Je suis désolé.

Il me serra dans ses bras, j'étais comme inerte. Mon corps ne répondait plus. Ni larmes, ni douleur, ni émotion.

Puis mes jambes cédèrent, et je poussai un long gémissement.

\*  
\*   \*  
\*

Au petit matin, Ellison était allongée, la tête sur les genoux de Tyler, et dormait tandis qu'il avalait son quatrième café. Il ne quittait pas l'écran de télévision des yeux. Moi non plus.

Un groupe de pompiers frais et dispos descendit dans le hall, prêt à partir. Les collègues de Tyler étaient tous montés essayer de se reposer un peu.

Trex se tenait à la réception avec l'employée qui nous avait apporté du café toute la nuit. Son équipe était arrivée deux heures plus tôt, et attendait le lever du jour pour repartir sur le terrain et reprendre les recherches.

Je me levai, Tyler me suivit du regard.

— Il faut que j'aie travaillé, dis-je. Je n'en peux plus de rester assise ici, il faut que je m'occupe.

Tyler se massa la nuque, comme Taylor lorsqu'il était contrarié, ou nerveux.

— Dès que j'ai du nouveau, je t'appelle.

— Est-ce que tu vas y retourner ?

— Je ne suis pas sûr qu'ils m'y autorisent. Il est possible que j'aie donné un ou deux pains à ceux qui essayaient de me faire quitter la zone.

— C'est ton frère. Ils comprendront.

Les yeux de Tyler brillèrent, sa lèvre inférieure se mit à trembler. Il baissa la tête. Ellison s'était réveillée, elle lui murmura quelques mots de réconfort.

Sans trop savoir comment, je sortis et retrouvai ma voiture sur le parking. J'avais l'impression de fonctionner au ralenti.

Je fis le trajet jusqu'au *Bucksaw* dans un épais brouillard. Je ne pensais à rien, je n'arrivais pas à pleurer. Je fonctionnais en pilote automatique. Respiration. Freinage. Virage.

Ma place habituelle n'était plus libre, je me garai ailleurs et oubliai où dès le seuil du restaurant franchi.

J'entrai dans la salle, vêtue comme la veille, tablier compris.

— Seigneur dieu, s'écria Phaedra en accourant pour passer un bras autour de ma taille. Tu as du nouveau ?

Elle m'entraîna dans la cuisine. Kirby nous emboîta le pas, s'arrêtant net en me voyant. Chuck, Hector et Pete se figèrent à leur tour.

— Rien. Les recherches ont été interrompues à minuit. Elles ont repris ce matin.

— As-tu dormi, Falyn ? demanda Phaedra.

Je fis non de la tête.

— Très bien. Kirby, il y a des somnifères dans mon sac. Apporte-les-nous. Allez, mon petit, il faut que tu dormes.

Je me dégageai.

— Je ne peux pas. Il faut que je travaille. Il faut que je m'occupe.

Chuck secoua la tête.

— Ma grande, tu n'es pas en état de servir des clients.

— Alors Kirby et moi on pourrait échanger nos postes pour aujourd'hui, dis-je avec un regard suppliant en direction de Kirby.

Celle-ci attendit l'approbation de Phaedra.

— Falyn..., commença celle-ci.

— S'il te plaît ! hurlai-je en fermant les yeux. Je t'en prie. Laisse-moi travailler, c'est tout ce que je demande. Je ne peux pas monter me coucher toute seule en sachant qu'il est quelque part dans cet enfer.

Chuck fit un signe à sa femme, qui baissa la tête.

— Très bien. Kirby, tu sers. Je t'aiderai.

Kirby retourna dans la salle, je m'installai à l'entrée pour accueillir les clients, débarrasser et nettoyer les tables.

Une famille entra – le père était tatoué sur les deux bras, mais pas la mère, et leurs trois enfants avaient tous moins de six ans. Le plus jeune, qui devait avoir six mois, dormait blotti contre sa mère dans une écharpe porte-bébé. Ce fut comme si mes émotions, paralysées jusque-là, remontaient à la surface. J'eus du mal à retenir mes larmes.

Je les fis asseoir à la table où Taylor avait eu l'habitude de manger ces deux derniers mois, et leur tendis les menus.

— C'est Kirby qui sera votre serveuse aujourd'hui. Bon appétit !

J'allais regagner mon poste, à l'entrée de la salle, lorsque je le vis. Couvert de boue séchée, il portait encore tout son équipement, sac d'intervention et casque compris. Seules les petites pattes d'oie, au coin de ses yeux, avaient été épargnées par la suie.

Une main sur la bouche, je retins un sanglot. Il fit un pas vers moi, retira son casque.

— Ils m'ont dit que tu avais attendu toute la nuit à l'hôtel.

Je ne pouvais pas répondre. Je savais que, si j'ouvrais la bouche, ce serait pour éclater en sanglots.

— C'est vrai ? demanda-t-il, les yeux brillants, faisant tourner son casque entre ses mains.

Dans la salle, les regards se portèrent d'abord sur l'homme sale qui dégageait une insupportable odeur de feu de bois, avant de s'arrêter sur moi.

J'étais incapable de parler. Je hochai la tête, et tombai à genoux, à bout de forces.

Taylor me rejoignit en un éclair, et s'effondra lui aussi. Il posa une main sur ma joue, je l'enlaçai, l'agrippai comme si je redoutais qu'on me l'enlève à nouveau. Et enfin, je laissai libre cours à mon chagrin. Dans le restaurant, on n'entendit plus que mes sanglots.

Il me tint dans ses bras aussi longtemps que j'en eus besoin, se laissa étreindre sans retenue.

— Ça va aller, murmura-t-il en essuyant mon visage, sans doute maculé de suie lui aussi. Je vais bien. Je suis là.

— Est-ce que Tyler est au courant ?

— Oui. C'est lui qui m'a dit que tu étais venue à l'hôtel. J'aurais jamais cru qu'il craque comme ça pour son frère. Un vrai bébé ! dit-il en souriant, essayant de détendre l'atmosphère.

— Où étais-tu ? demandai-je, prise d'un tremblement que j'étais incapable de maîtriser.

— On s'est enterrés, et on a laissé passer l'incendie. On avait nos couvertures antifeu. Et ce matin tôt, on a enfin pu sortir.

Je le serrai contre moi à nouveau, avant de poser mes lèvres sur les siennes, sans me soucier de l'épaisse couche de suie. Il referma ses bras autour de ma taille, et tout le monde, autour de nous, laissa échapper un long soupir de soulagement et de satisfaction.

Lorsque, enfin, je m'écartai pour le regarder, ses yeux brillaient, mais pas à cause des larmes.

— Hé ben merde, si j'avais su qu'il me fallait frôler la mort pour attirer ton attention, j'aurais sauté dans les flammes depuis longtemps !

Je secouai la tête. Mes larmes, elles, continuaient de couler.

— Ne dis pas ça. Et Dalton et Zeke ? Comment vont-ils ?

Taylor sourit, le blanc de ses dents contrastait avec son visage tout noir.

— Tout le monde s'en est sorti. Ils sont à l'hôtel.

Chuck et Phaedra s'approchèrent, à la fois apaisés et heureux de voir Taylor.

— Montez, tous les deux. Falyn, fais-lui prendre une douche, qu'on puisse lui préparer un bon petit déjeuner. Je suis sûre qu'il meurt de faim, dit Phaedra.

Taylor se releva, et m'aida à faire de même.

— Bien, madame, dit-il en m'entraînant vers l'escalier.

Je le suivis, encore sous le choc.

La porte de l'appartement refermée, je m'y adossai. J'avais l'impression de vivre un rêve. Toute la nuit, je l'avais cru mort, j'avais tenté d'imaginer comment continuer à vivre sans lui. Et voilà qu'il se tenait à quelques mètres de moi, et même si les circonstances n'avaient pas changé, tout était différent.

— Tu aurais un sac-poubelle à me donner ? Un grand, si possible, demanda Taylor en prenant soin de rester sur le sol carrelé de l'entrée.

J'en pris un dans le placard sous l'évier, le secouai pour le déplier complètement et le lui tendis.

Taylor y laissa d'abord tomber son sac d'intervention, puis il retira sa veste jaune, et se pencha en avant pour défaire ses rangers.

Quand tout fut dans le sac, il tint celui-ci fermé.

— Il ne faudrait pas que ton appartement sente la fumée.

Je secouai la tête.

— Je m'en fiche complètement.

Il sourit.

— Cette odeur finit par tout imprégner et met un temps fou à disparaître. Les traces noires sont impossibles à enlever sur la moquette. Je sais de quoi je parle.

En caleçon, il noua les liens du sac et alla le poser sur le palier.

— Je vais prendre une douche, annonça-t-il en revenant.

Le voir ainsi m'arracha un rire. Le contraste entre sa tête et le reste de son corps nu était flagrant.

Il disparut dans la salle de bains et, quelques instants plus tard, j'entendis le bruit de la douche. Un sanglot me serra la gorge. Il allait bien. Il était vivant, chez moi. Je repensai à ce qu'avait dit Kirby à propos des sacrifices qu'il était prêt à faire et de mon attitude détestable au moment où il s'était agi pour moi de prendre un risque.

La porte de la salle de bains était entrouverte. Je frappai et entrai. La vapeur était partout, le miroir était couvert de buée. Tout redevenait flou.

— Taylor ?

— Attends, dit-il. Je sais ce que tu vas dire. Je sais que ce qui est arrivé hier ne change rien. Mais puisque j'ai ton attention, pour une fois, laisse-moi parler.

— De quoi ?

Il ferma le robinet, tira le rideau. Je pris une serviette propre et la lui tendis. Il s'essuya le visage, le torse et les bras, puis la noua autour de sa taille.

— Tu n'es pas partante. On s'aime. Rien n'a changé de ce point de vue.

— *Comment ?* demandai-je. Comment peux-tu encore m'aimer ? Je méritais peut-être ton amour *avant*, mais plus maintenant.

Il haussa les épaules.

— Je t'aime, point barre. Je ne cherche pas à savoir si tu le mérites ou pas. Mais tu ne peux pas m'obliger à faire des choix qui ne sont pas les miens.

Je l'avais blessé deux fois. Dans les mêmes circonstances, n'importe qui d'autre aurait disparu de ma vie. Mais lui m'aimait toujours.

— Tu as raison. Tu as complètement raison. J'ai dit que tu ne me faisais pas peur. Mais c'était faux. J'ai tenté de ne pas tomber amoureuse de toi, et en même temps, je voulais nous laisser une chance. Aujourd'hui, on en est là, et chaque fois que j'essaie de faire pour le mieux, je me plante. Je te fais du mal, exactement comme je l'avais prévu au départ.

Il fit un pas vers moi, glissa ses doigts entre les miens, effleura ma joue de ses lèvres et remonta jusqu'à mon oreille pour y murmurer :

— Personne n'aurait pu se préparer à une telle histoire. Je ne t'en veux pas. Je ne veux pas que tu t'excuses. Je veux juste que tu arrêtes de te prendre la tête, Miss Grandes Écoles. Tu fais fonctionner tes neurones, mais il arrive que les miens soient plus performants.

Je levai les yeux vers lui, un sourire au coin des lèvres.

— On a un bébé en route, dit-il.

— *Tu as un bébé en route.*

— Non, c'est le nôtre. Depuis le début, tu dis que tout ce qui nous arrive était écrit. Donc tu ne peux pas prendre certaines choses et en laisser d'autres. Soit c'est le destin, soit ça ne l'est pas.

— Et si elle change d'avis ? Si elle revient ?

— On avisera. Ensemble.

— J'ai peur, dis-je, les larmes aux yeux. Tu me demandes beaucoup.

— Je ne te demande rien.

Il glissa une main sur ma nuque et m'embrassa, les yeux fermés, comme si ce baiser était douloureux. Puis, les mains sur mon visage, il me regarda dans les yeux.

— Tu m'as lâché deux fois, Falyn. Je repars pour Estes dans deux mois. En décembre, je serai papa. Je suis absolument terrifié. Mais je t'aime, et cet amour est plus fort que ma peur.

Nous avons été séparés plusieurs mois, et pourtant, me retrouver dans ses bras semblait naturel, comme si cela l'avait toujours été, et le serait à jamais. Je ne pouvais pas lui briser le cœur à nouveau, même si c'était risquer de voir le mien en miettes plus tard. Je ne savais plus quelle était la meilleure option. Je n'étais certaine que d'une chose : je l'aimais, et il m'aimait. Et cela valait toutes les douleurs passées, et toutes celles à venir.

— D'accord. Je suis partante.

Il s'écarta, scruta mon visage.

— Tu es partante ? Pour quoi, exactement ?

— Pour tout. Estes Park. Le bébé. Tout.

Un sourire hésitant se dessinait sur ses lèvres.

— Quand ?

— Quand tu repartiras. Je m'en irai avec toi.

— Falyn.

— Oui ?

— J'ai du mal à te croire.

— Je comprends. Mais je te le promets.

— J'ai une condition.

J'eus un soupir de soulagement, et attendis de savoir ce qu'il allait lancer en travers de mon chemin.

— Je t'écoute.

— Épouse-moi.

Je restai bouche bée, le souffle court.

Taylor se pencha, laissa glisser son pouce sur mon menton.

— Dis oui, murmura-t-il.

— Je... Ce n'est peut-être pas le meilleur moment pour prendre une décision aussi définitive. On vient de vivre quelque chose de traumatisant. Je t'ai cru mort.

— Je l'étais presque, souffla-t-il en aspirant ma lèvre inférieure.

— Qu... quand ? demandai-je dans un hoquet.

— Pourquoi attendre ?

Ses lèvres avaient quitté les miennes, et remontaient dans mon cou, déposant de petits baisers jusqu'au lobe de mon oreille. Je sentis qu'il dénouait mon tablier, qui tomba à mes pieds. Doucement, il me fit reculer contre la porte, posa les mains de part et d'autre de mon visage.

— Est-ce que tu m'aimes ? demanda-t-il.

— Oui.

— Tu vois ? Ce n'est pas difficile. Il suffit de dire oui. De dire que tu veux être ma femme.

Je déglutis, la gorge serrée.

— Je... je ne peux pas.

À tâtons, derrière moi, je cherchai la poignée de la porte, la tournai et me dégageai pour quitter la salle de bains.

Taylor me suivit.

— Tu ne peux pas ?

Je secouai la tête, les lèvres pincées.

— Tu ne peux pas maintenant, ou tu ne peux pas du tout ?

— Tu vas trop vite. Je cède sur un mètre, et tu t'engouffres dans la brèche.

Semblant d'abord à l'agonie, Taylor se détendit un peu, et réussit même à rire.

— C'est pas faux. Tu as raison.

— Je risque peut-être de me débiter, mais toi, tu ne sais pas à quel moment t'arrêter.

Il cessa de rire.

— Je ne renoncerai pas à toi. Tant que tu m'aimeras, je continuerai le combat.

— Il faut reconnaître que pour ça, on est doués.

— Tu sais, je ne le savais pas, jusqu'à ce que je le dise. Mais je l'ai dit, et maintenant, j'en ai envie.

— De m'épouser ?

— Oui.

— Tu n'as pas entendu ce que je viens de dire ?

— Je m'en fous, dit-il en haussant les épaules. Je me fous de la logistique, je me fous de ce que tes bouquins de psycho disaient, et je me fous de ce qui s'est passé hier soir. Je t'aime, putain. Je veux que tu sois ma femme. Je veux que tu portes mon nom.

— Faut reconnaître que tu as un nom de famille carrément séduisant, cédaï-je avec un sourire en coin.

— Falyn Maddox, dit-il en savourant chaque syllabe.

— Oh. Ça ne sonne pas si bien que ça, je trouve.

Il s'avança encore et m'enlaça.

— Le fantôme de la bague au doigt, j'avoue que ça n'a jamais vraiment été mon truc. Et si j'étais sûr d'une chose, c'était que jamais je n'aurais à supplier la demoiselle.

Il réfléchit un instant, puis posa un genou à terre.

— Oh. Non, s'il te plaît, relève-toi.

— Falyn Fairchild, vous êtes une femme têtue. Vous jurez comme un charretier. Vous ruez entre tous les brancards qu'on essaie de vous imposer, et vous m'avez brisé le cœur. Deux fois.

— Comme demande en mariage, on a fait mieux, non ?

— Tout ce que nous avons vécu depuis notre rencontre nous a conduits à ce moment. Je n'ai aimé qu'une seule femme avant vous, et je n'en aimerai aucune autre.

— Sauf si c'est une fille.

Taylor blêmit, et se releva.

— Tu crois que ça peut être une fille ?

— Il y a quand même une chance sur deux.

Il se frotta la nuque, fit quelques pas, revint vers moi.

— Je ne peux pas avoir une fille. Je finirai par tuer quelqu'un, c'est sûr.

J'eus un petit rire.

— Tu as raison. Tu as besoin de moi, au moins pour te servir d'alibi.

— Je serai beaucoup plus détendu si on officialisait.

— Je n'ai pas l'intention de disparaître.

Il fit la grimace.

— Ce n'est pas la première fois que tu me dis ça.

J'encaissai, avec le sentiment d'avoir pris un direct en plein ventre. Le poids de la vérité, sans doute.

— Faut croire que ni toi ni moi ne sommes doués pour tenir nos promesses.

— Il y en a au moins une que je suis certain de tenir.

Je m'avançai, pris son visage entre mes mains.

— Repose-moi la question.

Il cligna les yeux.

— Quoi ?

— Repose-moi la question.

Il prit ma main entre les siennes et, le regard brillant, s'exécuta.

— Veux-tu m'épouser ?

— Oui.

Son visage s'illumina.

— Oui ?

Il me couvrit de baisers et, lorsque ses lèvres se posèrent sur les miennes, ralentit le rythme, s'attardant longuement sur elle. Quand il s'écarta, il scruta mon regard, incrédule.



— C'est vrai ? Tu vas m'épouser, alors ?

Je hochai la tête.

— La pire journée de ma vie est devenue la plus belle.

— Attends, elle n'est pas encore finie.

Il m'embrassa encore, puis me prit dans ses bras, et me porta jusqu'à la chambre avant de refermer la porte.

Nous passâmes le reste de la journée au lit, à faire l'amour ou à nous projeter dans l'avenir. Je m'attendais à être tôt ou tard saisie par la panique ou le regret, mais rien de tel ne se produisit. J'avais été loin de lui, puis j'avais cru le perdre pour toujours. Et l'avoir cru mort avait eu le pouvoir de tout clarifier. Tout ce qui, dans mon esprit, avait jusque-là barré notre route commune semblait désormais insignifiant.

Juste avant le dîner, le téléphone de Taylor sonna. Il alla répondre.

— Merde, dit-il en revenant. Je reprends du service.

— Quoi ?! Si vite, après ce qui s'est passé ?

Il haussa les épaules.

— C'est le boulot qui veut ça.

Il alla chercher le sac-poubelle sur le palier, et se remit en tenue.

— Viens avec moi, dit-il.

— Pour t'attendre à l'hôtel ?

— Ellie sera là, vous pourrez discuter. La brigade de Tyler est repartie aussi. Je voudrais que tu sois là à mon retour.

Je me levai et me dirigeai vers le placard pour en sortir un jean et un tee-shirt. Puis j'enfilai mes sandales.

Taylor me regarda nouer mes cheveux en chignon. Il semblait heureux.

— Attends une seconde, dis-je en courant à la salle de bains pour y prendre ma brosse à dents.

En bas, j'eus juste le temps de faire un petit signe à Phaedra avant de sortir et gagner la voiture.

Le trajet se fit un peu rapidement à mon goût. Devant l'entrée de l'hôtel, Taylor me tendit la clé de sa chambre.

— Ton téléphone est dans la petite poche de ma valise. C'est la chambre 201.

— La même que lorsqu'on s'est rencontrés.

Il se pencha pour m'embrasser, et je descendis de voiture.

— Fais attention à toi, dis-je avant de refermer la portière. Vraiment.

Au même moment, Tyler sortit de l'hôtel à petites foulées. Il embrassa Ellie, et monta à côté de Taylor.

— Je vais me marier, mec ! s'écria ce dernier en lui donnant un coup de poing dans le bras.

Tyler me regarda, stupéfait, puis un immense sourire illumina son visage.

Je confirmai d'un hochement de tête. Ellison me serra dans ses bras.

— Ben vas-y, qu'est-ce que tu fous ! dit Tyler en cognant l'épaule de son frère en retour. Allons éteindre ce feu au plus vite, faut pas faire attendre la mariée !

Taylor démarra sur les chapeaux de roues.

— Pfff, les Maddox, c'est quelque chose, hein, soupira Ellison avant de se tourner vers moi. Alors comme ça, t'as vraiment dit oui ?

— Je suis dingue, hein ?

— Complètement ! Mais pourquoi crois-tu qu'ils sont tombés amoureux de nous ?

Mon regard se perdit en direction de la route que venaient de prendre les jumeaux.

— C'est justement pour ça que ça marchera, je pense. On ne peut pas être vraiment amoureux si on n'est pas un peu fou.

## Épilogue

---

Les bords de la serviette en papier se déchiraient facilement entre mes doigts. Assise au bar, j'attendais que Phaedra m'apporte une part de son célèbre cheesecake.

Je souris en entendant le brouhaha sourd qui avait si longtemps été pour moi source de réconfort. Le *Bucksaw Café* serait à jamais cela. Ma maison.

— Hannah ! Ta commande ! lança Chuck depuis le passe-plat, avant de me faire un clin d'œil. Comment tu te sens ma grande ?

— Fatiguée. Mais heureuse.

Le carillon de l'entrée tinta, et je me retournai pour regarder Taylor, notre fils dans un bras, bien calé sur sa hanche, et l'autre bras replié autour de l'anse d'un siège-auto.

Phaedra s'arrêta à peine pour poser mon assiette devant moi, et piqua droit sur lui.

— Ah ! Voilà enfin ces bébés ! Viens voir Mamie ! dit-elle en tendant les bras pour prendre Hollis.

Elle revint vers moi, Taylor en profita pour rajuster l'écharpe porte-bébé sur son épaule avant de nous rejoindre. À peine avait-il posé le siège-auto par terre que le bébé se mit à hurler.

Je haussai un sourcil.

— Tu penses encore que les emmener à l'hôtel était une bonne idée ?

Il m'embrassa sur la joue.

— Mes collègues ne l'avaient pas encore vue, et je me suis dit que ce serait sympa que t'aies un petit moment pour papoter tranquillement.

Il se pencha, retira la couverture, et détacha le nourrisson pour le prendre dans ses bras, lui faisant quelques papouilles avant de me le tendre.

— C'était très sympa, oui. Merci, dis-je en posant ma joue contre celle, si douce, de Hadley, fredonnant un petit air pour la calmer.

— Il faut que je t'avoue un truc, dit Taylor. Pendant qu'on était là-bas, je lui ai retiré le bandeau.

Je feignis de le prendre mal.

— Quoi ? Mais elle est si mignonne, avec !

— Elle est ridicule, chérie. Et ma brigade se fout qu'elle porte un bandeau ou pas.

Surtout un bandeau trop grand pour elle.

Je lui avais mis un collant pied-de-poule noir et blanc, un petit haut fuchsia, et des chaussettes qui imitaient des chaussures. D'accord, le bandeau était peut-être un peu superflu, mais nous n'avions pas tant d'occasions que cela de la mettre sur son trente et un. La plupart du temps, je faisais juste en sorte qu'elle soit habillée confortablement.

Chuck sortit de la cuisine et tendit les bras pour prendre Hadley.

— Je viens de me laver les mains.

Phaedra tâta délicatement le bras potelé de Hollis.

— Vous le nourrissez correctement, ce pauvre enfant, j'espère ? Il est déjà gros comme un enfant de deux ans !

Et pour ponctuer ces affectueux propos, elle le fit sauter sur ses genoux avant de l'embrasser sur la joue.

Hollis s'essuya le nez contre le chemisier de Phaedra, puis se frotta les yeux.

— Tu as sommeil, mon fils ? demandai-je.

Il tendit les bras vers moi, et je lui tapotai doucement le dos pendant qu'il posait la tête sur mon épaule. C'était le portrait craché de son père, avec les mêmes longs cils, le même regard d'un brun chaleureux.

Avec l'accord d'Alyssa, Taylor avait assisté à tous les rendez-vous chez l'obstétricien, à toutes les échographies, et il avait lu tout ce qu'il avait trouvé sur la parentalité et les nouveau-nés pendant ses pauses à la caserne d'Estes Park.

Il avait rejoint Alyssa à la maternité dès le début du travail, et fait les cent pas jusqu'à ce qu'on l'autorise à voir le bébé. Je l'avais suivi des yeux depuis mon inconfortable fauteuil de la salle d'attente, en caressant mon ventre rond. Dès l'instant où nous étions entrés dans la nursery où il se trouvait, et où l'infirmière avait tendu son fils à Taylor, nous avions aimé ce bébé. Tous les deux.

Quatre mois après la naissance de Hollis, nous avons accueilli Hadley. Les miracles arrivaient parfois. Hadley était le nôtre.

— Ah, la voilà ! s'exclama Kirby en faisant des sourires au bébé que tenait Chuck.

Puis elle s'approcha pour caresser la tête de Hollis.

— Ses cheveux ont foncé, non ?

J'embrassai le crâne de Hollis.

— C'est un cent pour cent Maddox.

— Dieu nous en préserve, rigola Phaedra.

Le carillon de la porte tinta de nouveau, et Gunnar apparut, tout sourire.

— Salut, toi, dit-il en se baissant pour regarder Hollis. Pfiou ! Qu'est-ce qu'il a grandi ! Quel âge ça lui fait ?

— Six mois, répondit Taylor, bombant le torse comme n'importe quel papa fier de sa progéniture. Ça va être un balaise !

— Ça m'en a tout l'air, ouais ! dit Gunnar en se dirigeant vers Chuck. Hou ! Elle est a-do-ra-ble ! Et ce petit bandeau, c'est trognon !

— Ah, tu vois ! dis-je à Taylor avant de lui tirer la langue.

Je pris ma fourchette pour couper une bouchée de cheesecake.

— Mmmh... Si tu savais comme ta cuisine me manque, Phaedra...

— Tu peux venir quand tu veux, tu le sais.

Hadley se mit à pleurer, Chuck essaya de la calmer, puis la tendit à Taylor. Elle hurlait si fort que tout son petit corps était agité de tremblements.

— Houla, on se calme, dit Taylor en se penchant pour prendre sa tétine.

Hadley la suçà un instant, puis la rejeta, et se remit à hurler de plus belle.

— Je crois qu'elle a faim, chérie. On échange ? me dit Taylor.

Je pris Hadley dans un bras, et laissai Taylor prendre Hollis, qui dormait déjà. Puis il me tendit un linge, que j'installai de ma main libre pour me couvrir.

Chuck et Gunnar détournèrent aussitôt le regard.

Hadley se tut. Taylor berça doucement Hollis.

— Grands dieux, c'est comme si vous aviez des jumeaux, dit Phaedra.

— Exactement, répondit Taylor. Mais j'échangerais pour rien au monde.

Il me fit un clin d'œil, je souris.

Nous avions les mêmes cercles sombres autour des yeux, et quand Taylor était de garde à la caserne et que les deux bébés se réveillaient en même temps, c'était assez sportif, mais nous étions devenus des pros.

Taylor avait été un petit ami super, c'était devenu un père parfait.

— Alors, c'est pour quand, le mariage ? demanda Kirby.

— Pour dès que je rentre dans la robe taille 36 que j'ai achetée, répondis-je.

Tout le monde éclata de rire, sauf Taylor.

— Tu sais, je pensais que tu ne pouvais pas être plus belle que quand tu étais enceinte, mais je me trompais. Je tombe amoureux de toi chaque fois que je te vois avec nos enfants dans les bras.

— Ben ça, c'est facile, dit Gunnar. Faites-en un autre.

Nouvel éclat de rire général.

— Le mariage d'abord, dit Taylor. Ensuite, qui sait ?

— Moi, je sais, intervins-je. Nous avons eu beaucoup de chance.

— Depuis le départ, on est des petits veinards, fit Taylor en m'embrassant sur le front.

On se marie à Eakins, en octobre, annonça-t-il ensuite aux autres. Et en dehors de vous

tous, nous aimerions aussi inviter d'autres personnes...

— Comme qui ? demanda Phaedra.

— Comme Shane, Liza... et Olivia, répondis-je.

Phaedra et Chuck échangèrent un regard.

— Donc... tu vas les contacter ?

— Je vais leur écrire. Il faut que je commence par leur expliquer deux trois choses.

Le visage de Phaedra s'était assombri.

— Si tu penses que c'est mieux...

— Je suis sûr que tout ira bien, ma grande, dit Chuck avec un sourire.

Kirby nous quitta quelques instants pour s'occuper des derniers clients encore dans la salle. Je finis de manger mon cheesecake d'une main, ce qui était presque devenu une seconde nature. Hadley repue, je lui fis faire son rot, puis Phaedra la réinstalla dans le siège-auto.

— Il faut vraiment que vous repartiez si vite ? me demanda-t-elle, l'air malheureux.

Je la serrai dans mes bras.

— On reviendra.

Je pris Hollis dans mes bras, Phaedra déposa un baiser sur sa petite main, puis Taylor attrapa le siège-auto et embrassa Chuck.

— Sois prudent sur la route, dit Chuck.

Après un dernier au revoir, nous installâmes les enfants à l'arrière et montâmes à notre tour dans la voiture.

Taylor démarra, puis posa une main sur la mienne.

— Il s'en est passé, des choses, depuis que je suis entré dans ce restaurant pour la première fois.

— C'est peu dire.

Il prit ma main pour la porter à ses lèvres.

— Une seule petite décision, et regarde tout ce qui nous est arrivé. Si je ne t'avais pas rencontrée, il n'y aurait personne sur le siège arrière de cette voiture. Tout ce qui est important dans ma vie, c'est à toi que je le dois.

De la main gauche, il enclencha la marche avant. Nous quittâmes l'endroit où nous nous étions rencontrés, pour gagner celui où nous avons installé notre famille. Nos mains restèrent enlacées pendant tout le trajet.

# Remerciements

---

Je remercie mon mari dans tous mes livres. Je peux relire les remerciements précédents, et retrouver l'amour et le soutien qu'il m'a apportés pour chaque roman, depuis le début de ma carrière. Jeff m'aide tellement qu'il m'arrive de dire que son nom devrait figurer sur la couverture à côté du mien, parce que, sans lui, il n'y aurait pas de romans de Jamie McGuire. Sa présence à mes côtés est aussi essentielle à l'écriture de mes livres que la créativité ou la conscience professionnelle. Non seulement il s'occupe de presque tout pour que je puisse me concentrer sur ma carrière, mais il est aussi la source d'inspiration de ce que j'écris sur l'amour, et sur la gentillesse et la douceur qui existent en chacun. C'est grâce à lui que je sais combien les hommes peuvent être patients et indulgents.

Trois autres personnes, dans notre foyer, font preuve de patience et d'amour au quotidien : ce sont mes enfants. Avoir une maman qui travaille à la maison, ce n'est pas facile. Il faut savoir faire preuve de beaucoup de respect et de compréhension, et dans ces deux domaines, mes enfants sont devenus des pros. Merci à vous, mes amours.

Merci à deux lectrices qui sont devenues pour moi comme des sœurs – Deanna et Selena. Vous avez été les premières à faire plus d'une heure de voiture pour assister à l'une de mes séances de dédicace, au tout début, bien avant que l'on sache qui j'étais ! Votre amitié m'est précieuse, je suis heureuse de vous compter parmi mes proches. Je vous aime toutes les deux !

Danielle, Jessica et Kelli, votre soutien m'a été vital. Jamais je ne vous remercierai assez pour tout ce que vous faites. Non seulement vous savez rallier les troupes au bon moment, mais en plus, vous n'attendez rien en retour. Je chéris votre amitié autant que j'apprécie votre dévouement.

Le MacPack ! Vous tous, chacun d'entre vous, je vous adore. Votre dévouement m'impressionne, et je vous suis éternellement reconnaissante. Vous n'avez pas idée du

nombre de fois où vous illuminez ma journée.

Megan Davis... Tu ne m'as jamais laissé tomber. Tu es toujours disponible, toujours prête à écouter ou à aider. Tu es une amie incroyable. Sans toi, la séance de dédicace à Las Vegas n'aurait tout simplement pas été possible, et je n'oublierai jamais ta gentillesse. Merci.

Teresa Mummert, je te dois ma santé mentale. Je ne pense pas qu'il existe sur Terre quelqu'un d'autre capable de me faire rire ou espérer un coup de fil autant que toi. Je te considère comme une de mes meilleures amies, et je te suis vraiment reconnaissante de me supporter.